



Sur les chemins de l'agroécologie

Parcours d'agriculteurs et de salariés agricoles



SUR LES CHEMINS DE L'AGRO-ÉCOLOGIE :

PARCOURS D'AGRICULTEURS ET DE SALARIÉS AGRICOLES

Au sein de tous les réseaux de Trame¹, des agricultrices, des agriculteurs, des salariées, des salariés agricoles, partout en France, cheminent vers l'agro-écologie.

Au quotidien, ils innovent, testent, prennent des risques, doutent, échangent en groupe, échouent, réussissent...

A travers les témoignages de ce recueil, nous avons souhaité montrer quelles trajectoires suivent ces femmes et ces hommes :

- ◆ quelles ont été leurs motivations pour changer,
- ◆ les difficultés auxquelles ils se sont heurtés ou se heurtent encore,
- ◆ comment ils les ont ou non surmontées,
- ◆ en quoi le fait d'appartenir à un groupe les a aidés,
- ◆ quels sont les bénéfices de ces changements,
- ◆ comment ils voient leur métier aujourd'hui...

Cette nouvelle version du recueil reprend les portraits publiés dans les éditions 2017 à 2020, complétés de nouveaux témoignages collectés en 2021.

Tous ces témoins n'en sont pas au même point dans leurs trajectoires. Leurs récits illustrent la diversité de leurs parcours.

Bonne lecture...

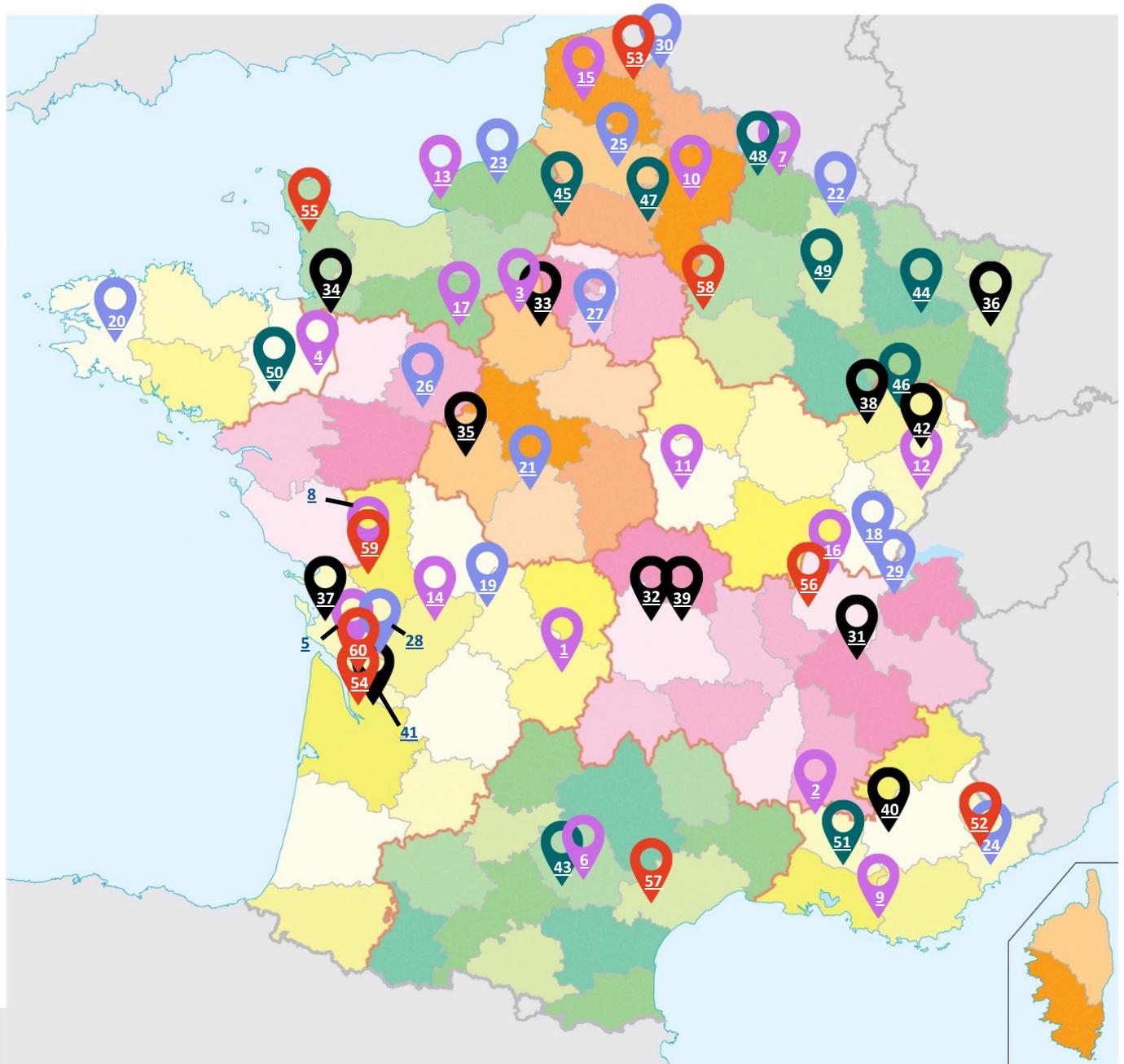
1

Association des salariés agricoles de France
Fédération nationale des groupes d'études et de développement agricole (FNGeda)
Agriculteurs Composteurs de France (ACF)
Association des Agriculteurs Méthaniseurs de France (AAMF)
Réseau des magasins de producteurs de Provence-Alpes-Côte d'Azur
Boutiques Paysannes Occitanie
Association des magasins de producteurs fermiers des Hauts-de-France
Cercle d'échanges de matériel agricole de Charente et Charente-Maritime (Cemes-Cesam)

SOMMAIRE

Introduction.....	p. 2
Répartition géographique des témoignages.....	p. 4
Témoignages recueillis en 2017 (fiches 1 à 17).....	p. 7
Témoignages recueillis en 2018 (fiches 18 à 30).....	p. 43
Témoignages recueillis en 2019 (fiches 31 à 42).....	p. 71
Témoignages recueillis en 2020 (fiches 43 à 51).....	p. 97
Témoignages recueillis en 2021 (fiches 52 à 60).....	p. 117
Tableau de synthèse des motivations du changement.....	p. 136
Tableau de synthèse des apports du collectif.....	p. 137
Tableau de synthèse de la perception du métier.....	p. 138
Table des fiches par nom du témoin.....	p. 139
Table des témoignages par mot-clé.....	p. 145
Table des témoignages par production.....	p. 148

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DES TÉMOIGNAGES



-  Témoignages recueillis en 2017
-  Témoignages recueillis en 2018
-  Témoignages recueillis en 2019
-  Témoignages recueillis en 2020
-  Témoignages recueillis en 2021

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DES TÉMOIGNAGES

- 1 - [Pierre Beysserie](#), polyculture, élevage bovin, maraichage
- 2 - [Emmanuel Bouchard](#), viticulture
- 3 - [Fabien Cholin](#), grandes cultures
- 4 - [Stéphane Choquet](#), polyculture, élevage, méthanisation
- 5 - [Pascale Croc](#), grandes cultures, viticulture
- 6 - [Laurent Dejean](#), polyculture, élevage ovin
- 7 - [Cyrille Ducat](#), polyculture, élevage bovin
- 8 - [Raphaël Gardot](#), grandes cultures
- 9 - [Jérôme Laplane](#), maraichage
- 10 - [Quentin Lequeux](#), élevage porcin, méthanisation
- 11 - [Jean-Paul et Nadine Loisy](#), élevage bovin
- 12 - [Isabelle et Xavier Lombardot](#), élevage bovin
- 13 - [Emmanuel Palfray](#), élevage avicole, cultures, compostage
- 14 - [Frédéric Parthenay](#), grandes cultures, élevage avicole
- 15 - [Etienne Périn](#), élevage bovin, élevage cunicole
- 16 - [Pierre Pertuizet](#), grandes cultures
- 17 - [Nicolas Tison](#), élevage bovin, céréales
- 18 - [Laurent Baudouin](#), élevage bovin
- 19 - [Josette et Gérard Bru](#), élevage bovin
- 20 - [Pascal Chaussec](#), élevage bovin lait, grandes cultures
- 21 - [Julien Christiaens](#), grandes cultures, compostage
- 22 - [Eric Doyen](#), élevage bovin, grandes cultures
- 23 - [Ludovic Dufour](#), grandes cultures, compostage
- 24 - [Bruno Gabelier](#), élevage caprin, élevage ovin
- 25 - [Christian Grégoire](#), grandes cultures
- 26 - [Jennifer Herpin](#), polyculture, élevage bovin
- 27 - [Christophe Naudin](#), grandes cultures
- 28 - [Régis Négrier](#), grandes cultures, viticulture
- 29 - [Xavier Perreard](#), polyculture, élevage bovin
- 30 - [Marie-Odile et Amaury Smets](#), polyculture, élevage bovin
- 31 - [Matthieu et Henri Boursier](#), polyculture, élevage bovin
- 32 - [Vincent Chalut](#), grandes cultures
- 33 - [Sylvain Esnard](#), grandes cultures
- 34 - [Alain Fretay](#), polyculture, élevage bovin,
- 35 - [Hervé Mauduit](#), grandes cultures
- 36 - [Freddy Merklng](#), grandes cultures, élevage bovin, méthanisation
- 37 - [Patricia et Marc Oudin](#), élevage bovin
- 38 - [Frédéric Quiclet](#), grandes cultures, compostage
- 39 - [Geoffrey et Patrice Quinty](#), grandes cultures
- 40 - [Julien Romilly](#), maraichage
- 41 - [Rose-Lise Saint Marc](#), maraichage, arboriculture
- 42 - [Katja, Fritz, Florian, Mathilde Studer](#), élevage bovin
- 43 - [Christophe Barry](#), viticulture
- 44 - [Francis Claudepierre](#), élevage bovin, méthanisation
- 45 - [Vincent Delargillière](#), élevage bovin
- 46 - [Henri de Malliard](#), grandes cultures, compostage
- 47 - [Hervé de Smedt](#), grandes cultures
- 48 - [Emmy Durbecq](#), grandes cultures
- 49 - [Bruno Génin](#), grandes cultures
- 50 - [Eric Tessier](#), polyculture, élevage porcin, élevage bovin
- 51 - [Clémentine Vaysse](#), plantes aromatiques
- 52 - [Florence Bonnard](#), apiculture, élevage ovin, cultures céréalières
- 53 - [Jean-Marc Burette](#), polyculture, élevage bovin
- 54 - [Véronique Camus](#), viticulture, maraichage
- 55 - [Françoise De Pierrepont](#), maraichage, élevage bovin
- 56 - [Clément Dubost](#), grandes cultures, compostage
- 57 - [Céline et Jérôme Houssemand](#), élevage bovin, maraichage
- 58 - [Aymeric Laprun](#), grandes cultures, élevage ovin
- 59 - [Vanessa et David Paillat](#), polyculture, élevage bovin, méthanisation
- 60 - [Xavier Pillet](#), grandes cultures, élevage porcin

TEMOIGNAGES RECUEILLIS EN 2017

1 - « NOUS RECHERCHONS L'AUTONOMIE A TOUS LES NIVEAUX »

Polyculture élevage — Corrèze

Autonomie alimentaire du troupeau, circuits courts, santé du troupeau
énergies renouvelables, fonctionnement et fertilité des sols,
réduction des phytosanitaires



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Fraîcheur



Pierre Beysserie

Age : 52 ans

Formation initiale : Bac littéraire et BPREA, obtenu en 1986

Date d'installation : 1987

Implication dans les réseaux de Trame : administrateur à la FRGeda Nouvelle Aquitaine

Autres implications : élu chargé du développement à la Chambre d'agriculture de la Corrèze depuis 2013, ancien conseiller municipal

Contact : pierre.beysserie@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ GAEC de la Maisonneuve (Naves, Corrèze)
- ◆ 250 ha (maraîchage, céréales, prairies...)
- ◆ Veaux de lait sous la mère + broustards
- ◆ Vente directe à la ferme et sur les marchés

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Pierre (à droite sur la photo) et Sophie Beysserie, Harmonie Petit, Sylvain Amathieu et leur salarié, Krisztian Kovacs : 5 ETP

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Je me suis installé en hors cadre familial en 1987 sur 18 ha, en production « veaux de lait sous la mère » avec une vingtaine de vaches. En 1988, j'ai repris la ferme de mes parents : en tout 75 ha de SAU et 70 vaches. J'ai fait construire un bâtiment avec des salles de têtes et j'ai installé des logiciels d'élevage pour m'aider dans la gestion en 1997. En 2003, mon épouse, Sophie, s'est installée en tant que conjointe collaboratrice. En 2006, de nouvelles stabulations, ainsi que la fabrique d'aliments à la ferme, ont été créées.

Les changements

En 2008, je me suis associé avec une ancienne stagiaire, Alice, en rachetant une vingtaine d'hectares. Sophie et Alice ont créé « Les jardins d'Alice et Sophie », un atelier maraîchage de plein champ et sous serre avec vente directe à la ferme. En 2009, Sylvain Amathieu, éleveur de veaux sous la mère et intéressé par la vente directe, s'est associé aussi au GAEC. En 2010, la vente directe s'est développée avec un magasin à la ferme : viande, légumes, pain... En 2009, nous avons mis en place des panneaux photovoltaïques sur trois bâtiments et une réserve d'eau de pluie avec près de 5000 m³ pour le maraîchage et les animaux. La fabrique d'aliments, construite en 2006, a doublé sa capacité en 2011. Aujourd'hui, l'alimentation (céréales et protéines) est quasiment toute auto-produite avec suivi (analyse de fourrages, calibrage de la ration...) et le photovoltaïque permet de produire plus d'énergie que notre consommation.

Concernant les produits phytosanitaires, pour les légumes, dès le départ, l'objectif a été de conduire l'atelier en protection intégrée : nombreux insectes auxiliaires (chrysopes, libellules, coccinelles, acariens...), cultures pour attirer les insectes (chénopodes), désherbage à la vapeur, paillage plastique, broyage ou paille, traitements au savon noir... Sur la partie céréales, depuis quelques années, nous testons le semis direct et améliorons la rotation culturale en semant des protéagineux, de la luzerne... Le GAEC est autonome en protéines.

Pour la santé des animaux, nous privilégions la prévention avec des traitements antiparasitaires alternatifs comme les blocs à lécher à l'ail, au thym, ou encore le plantain ou la chicorée. La vaccination est limitée et concentrée pour les gripes, les parasites et les jeunes veaux.

Concernant le troupeau, les vêlages sont étalés et nous pratiquons le pâturage tournant pour le troupeau des mères des veaux de lait, que nous souhaitons optimiser pour tout le troupeau.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Le principal facteur d'échec dans les projets est celui des relations humaines. Depuis le début, nous prenons soin d'établir de bonnes relations entre associés. Nous échangeons beaucoup entre nous, que ce soit pour l'organisation ou la volonté de tester de nouvelles techniques.

Les sources d'information

Mes deux associés, Sylvain et Harmonie (Alice ayant cédé sa place à Harmonie en 2016), sont passionnés dans leur domaine. Ils se sont beaucoup renseignés sur Internet et font partie de groupes de travail (Agro Corrèze et Dephy phyto, animés par la Chambre départementale d'agriculture). Nous échangeons aussi avec les enseignants du lycée agricole de Naves, des délégations hongroises dans le cadre d'Erasmus... Cela permet de se remettre en question !

L'apport du collectif

Le collectif permet l'accès à l'information, à des formations, aux échanges pour continuer à s'améliorer... De plus, tester en groupe empêche le découragement. Si on subit un échec, le moteur du groupe nous fait avancer.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Le bénéfice le plus important de ces changements est d'ordre intellectuel. On ne cesse de chercher à comprendre chaque fois.
- ◆ Se remettre en question et analyser nos pratiques permet de développer un argumentaire pour montrer notre logique d'agriculture durable.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Nous avons toujours cherché à être autonomes en énergie positive (panneaux solaires) et en alimentation (réserve d'eau, fabrique d'aliments...). Cette recherche d'autonomie nous a reconnectés avec l'agronomie, que ce soit en maraîchage ou sur les autres cultures, avec de nombreuses passerelles.
- ◆ Aujourd'hui, le système que nous avons mis en place est citoyen, responsable, durable et humain.
- ◆ Notre projet est d'être complètement autonome. Mais limiter les charges ne suffit plus ; nous avons besoin d'une plus-value sur nos produits.
- ◆ Le plus important pour moi, personnellement et professionnellement, ce sont les rencontres que j'ai faites au cours de toutes ces années.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Dans chaque changement que nous avons mis en place, la prise de risque a été limitée car nous étudions bien le projet avant de le lancer.

Mais si c'était à refaire, j'aurais commencé plus tôt !

2 - « PASSER AU BIO POUR AVOIR UNE COHÉRENCE ENTRE CE QUE JE PENSE ET CE QUE JE FAIS »



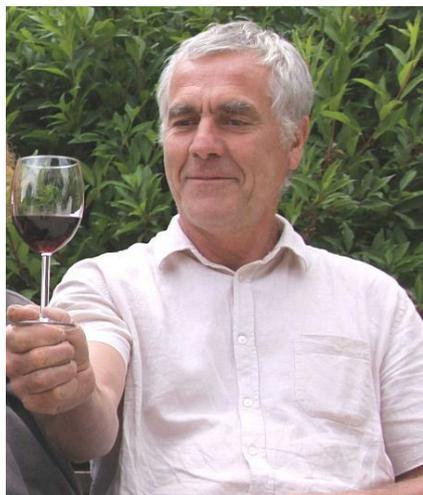
Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION

Liberté Équité Fraîcheur

Viticulture — Vaucluse

Agriculture biologique, réduction des phytosanitaires



Emmanuel Bouchard

Age : 62 ans

Formation initiale : diplôme de pharmacien, internat en pharmacie, diplôme de biologie médicale

Date d'installation : 1997 (changement de vie à 42 ans)

Implication dans les réseaux de Trame : président du Syndicat des vignerons de Valréas, vice-président de la FRGeda PACA,

Autres implications : administrateur de 2 associations (valorisation du territoire, alphabétisation/insertion)

Contact : info@valdesrois.com

L'EXPLOITATION

- ◆ Domaine du Val des Rois (Valréas, Vaucluse)
- ◆ Appellation Côtes du Rhône Villages Valréas
- ◆ 10 ha de vignes - cave particulière
- ◆ Vente directe (50 %) - export (50 %)

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Emmanuel Bouchard à temps plein, sa compagne Erika à temps partiel
- ◆ Des salariés occasionnels

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Mon père, ingénieur agronome, a été précurseur de l'enherbement naturel, qu'il a mis en place dans les années 80. Cette pratique est très adaptée à la structure de nos sols argileux en coteaux, soumis au ravinement et pauvres en matière organique. Il laissait un enherbement naturel sur un inter-rang sur deux (pour à la fois lutter contre l'érosion et ne pas faire trop concurrence à la vigne) et désherba le rang avec du glyphosate et de l'aminotriazole.

Les changements

Dès que j'ai repris l'exploitation, j'ai supprimé l'utilisation de l'aminotriazole (qui présentait des problèmes de rémanence). Je me suis beaucoup documenté, j'ai lu des livres, notamment celui de Claude Bourguignon : « Le sol, la terre, les champs ». Ce chercheur, qui a monté son laboratoire d'analyse de sols, confirmait les pratiques de mon père. Il valait mieux utiliser un désherbant chimique plutôt que de trop travailler le sol, au risque de le tasser et de favoriser sa dégradation.

Mais cela me dérangeait d'utiliser un produit synthétique (surtout que je suis pharmacien), même en petites quantités. On entendait de plus en plus de choses négatives sur le glyphosate, je n'étais pas à l'aise pour communiquer sur mes pratiques... En 2005, j'ai décidé d'arrêter. Cette utilisation d'herbicide était le dernier élément qui nous séparait du bio (je fertilisais avec du compost, j'étais en dessous des seuils maximum de sulfites, je n'utilisais pas de produits de synthèse lors de la vinification, j'avais une traçabilité de la parcelle à la bouteille). En 2009, j'ai entamé ma conversion et 2013 a été le premier millésime labellisé bio.

Aujourd'hui, je laisse un enherbement naturel sur un inter-rang sur deux (en alternant d'une année sur l'autre) et je travaille mécaniquement le sol sur le rang au pied des ceps. J'ai acheté une jument comtoise et cette année, je vais me lancer dans le décavaillonnage avec le cheval, pour essayer de régler des difficultés techniques mais aussi pour découvrir une nouvelle activité : le travail avec l'animal.

Je suis aussi attentif à l'utilisation de l'eau dans la cave, j'utilise l'eau de nettoyage d'une cuve pour prélever la suivante, j'utilise un carsher à eau chaude...

L'arrêt des désherbants, je l'ai fait d'abord pour moi, pour ma santé, comme je le dis « je suis le premier consommateur de mes vins ». Et cela me permet d'avoir une cohérence entre ce que je pense et ce que je fais.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Je n'ai pas encore trouvé de solution idéale pour travailler le rang. J'ai essayé plusieurs matériels : décavaillonneuse, bineuse, mon exploitation est trop petite pour investir dans du matériel coûteux. Cela demande plus de temps de travail pour mes salariés et moi. De plus, mon empreinte carbone est plus importante avec le désherbage mécanique qu'avec l'utilisation du glyphosate (2 passages par an à 2500 tr/min au lieu d'1 à 1000 tr/min). Avec la traction animale, cela va changer.

L'autre difficulté est la lutte contre la Flavescence dorée, nous avons l'obligation réglementaire de faire un traitement d'insecticide bio par an, au détriment de la flore auxiliaire. Malgré nos efforts collectifs de prospection, prévention, nous sommes cernés par maladie sur le territoire de Valréas.

Les sources d'information

J'ai acheté des livres, assisté à des conférences, je suis en moyenne une formation par an (sur l'agriculture biologique, sur la traçabilité..., récemment sur la traction animale). Cela me plaît d'apprendre. Je me suis inscrit à la fédération des vins bio.

L'apport du collectif

Je suis président du Syndicat des Vignerons de Valréas depuis 2012. Cela me permet de connaître d'autres vignerons. Il m'arrive fréquemment de leur demander leur avis. Récemment, j'ai fait le tour de mes parcelles avec un viticulteur bio, qui fait partie du syndicat comme moi et j'en ai retiré de nombreux conseils sur ma conduite. Par ailleurs, depuis 2012, au niveau du Syndicat, nous menons un projet collectif de valorisation de notre appellation. Dans ce cadre, nous avons été plusieurs à suivre une formation sur nos terroirs, avec une pédologue. Cela nous a permis de formaliser des choses pressenties, nous avons identifié 5 types de terroirs sur le territoire de Valréas. Mes surfaces sont sur deux terroirs différents, cela me permet de mieux en parler. Nous avons également fait une journée de démonstration des outils de travail intercepts, avec des constructeurs, qui a été intéressante.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Mes techniques culturales sont en harmonie avec mes choix de vie. Je ne reviendrai jamais vers le conventionnel.
- ◆ Mes bouteilles se vendent un peu plus cher depuis que je suis en bio et mes ventes ont augmenté.
- ◆ Le fait d'être en bio attire plus de monde sur notre exploitation, nous organisons, avec ma compagne, des visites avec repas et dégustation.
- ◆ Nous prenons plaisir à faire visiter notre vignoble. J'aime transmettre : montrer les différentes plantes qui poussent sur les abords ou les inter-rangs enherbés, l'intérêt de l'enherbement.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Quand on a une toute petite exploitation, il faut être performant partout et c'est compliqué : choisir son système, conduire le vignoble, vinifier, vendre, gérer l'administratif, communiquer avec les clients sur le domaine ou sur les salons... J'aurais aimé travailler à plusieurs.
- ◆ La chose la plus importante pour moi est d'avoir une cohérence entre ce que je pense et ce que je fais.
- ◆ Mon idée c'est d'avoir le minimum d'interventions : laisser un enherbement naturel, en éliminant seulement ce qui entre trop en concurrence avec la vigne, laisser s'exprimer les caractéristiques de mes vignes et de mes terroirs, la fermentation naturelle, sans « matraquer » le vin pendant la vinification... Être le gardien des processus naturels et n'intervenir que si nécessaire, avoir une empreinte minimum.
- ◆ Aujourd'hui, je cherche un repreneur et souhaite transmettre l'exploitation à quelqu'un qui poursuivra l'agriculture bio et que j'accompagnerai.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE ...

En agriculture, ce qui est compliqué c'est l'anticipation, réfléchir à 10 ans. Je n'ai pas compris cela tout de suite. J'essaierais de raisonner mon exploitation de manière systémique, en prenant tout en compte globalement : production, flux d'énergie, économie d'eau...

3 - « AVEC MON EMPLOYEUR, NOUS OBSERVONS LE SOL DES CHAMPS PLUS SOUVENT »



Grandes cultures — Eure-et-Loir

Fonctionnement et fertilité des sols, réduction des phytosanitaires



Fabien Cholin

Age : 33 ans

Formation initiale : Bac technologique à Châteaudun et BTS technologies végétales

Date d'embauche : 2006

Implication dans les réseaux de Trame : président de l'Association des salariés agricoles d'Eure et Loir depuis 2014

Autres implications : élu à la Chambre départementale d'agriculture d'Eure-et-Loir et élu à la MSA 28

Contact : fabien_28@hotmail.com

L'EXPLOITATION

- ◆ Exploitation de Christophe Barbé (Boissy en Drouais, Eure-et-Loir)
- ◆ 350 ha (160 ha blé, 80 ha colza, 70 ha orge, 40 ha petits pois)

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Christophe Barbé (chef d'exploitation) et Fabien Cholin (salarié agricole) : 2 ETP

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

En 2006, Christophe Barbé a repris l'exploitation de son père avec qui il était en GAEC. J'y faisais mon stage de BTS et comme cela se passait bien, j'ai été embauché. Les techniques culturales pratiquées étaient très conventionnelles avec plus de 80 % de surfaces labourées. Les opérations étaient labour, désherbage chimique et traitements phytosanitaires.

Les changements

Aujourd'hui, le labour est beaucoup moins présent. Il ne représente plus que 20 % de la SAU. Nous sommes passés aux TCS (techniques culturales simplifiées) en 2012 environ. Dans la rotation, une parcelle n'est ainsi retournée que tous les 4 ans en moyenne. Par ailleurs, pour faire des économies sur l'implantation de la culture et à long terme faire des économies d'herbicide, nous avons aussi reculé les dates de semis pour limiter les levées.

Les raisons

Nous étions déjà habitués à faire attention aux traitements et à la gestion de l'azote car l'exploitation est définie en zone bassin de captage depuis 2010. Mais, la principale raison du passage en TCS, au départ, a été le problème du désherbage. En effet, nous tenions à limiter les niveaux de produits phytosanitaires. Ainsi, en ne labourant pas, on ne ressort pas les « mauvaises graines » du sol et celles-ci ne germent pas. On évite de renouveler le stock de « mauvaises herbes » et on a moins besoin de désherbage chimique puisqu'au bout de 2 à 3 ans, les mauvaises graines restées dans le sol meurent à condition de maîtriser les adventices (l'herbe) en surface.

Les risques

Le risque était contrôlé dans la mesure où dès le début, nous nous sommes laissés le droit de reprendre la charrue pour certaines parcelles si nous n'arrivions pas à gérer la présence de mauvaises herbes dans les céréales. Pour pallier ces risques, nous avons aussi travaillé sur des rotations en intégrant des cultures comme le petit pois. Et puis, nous avons appris la patience : en TCS, il faut savoir attendre et observer avant d'implanter la culture.

Les difficultés rencontrées et les solutions

La principale difficulté possible au début du projet était d'ordre économique. Ainsi, s'il avait fallu acheter tout le matériel nécessaire, le changement n'aurait sans doute pas eu lieu. Heureusement, Christophe Barbé avait déjà du matériel adaptable aux TCS : décompacteur, rotative. Concernant la limitation de la dose de produit utilisé pour traiter, l'observation est essentielle. Le travail du sol doit se faire au bon moment, quand le sol est ressuyé. Nous parcourons donc les champs, plus souvent, avec la bêche pour voir si le sol est friable, si la terre colle... Sur l'exploitation, il y a des zones de limons, d'argiles ou de sables. Parfois, il faut faire des compromis et savoir trancher : les décisions se prennent à deux.

Les sources d'information

Les informations proviennent des tours de plaine réalisés avec le technicien de la Chambre d'agriculture et mes collègues salariés agricoles. Christophe reçoit aussi des informations de la Chambre d'agriculture. Etre deux sur l'exploitation est très enrichissant. Tous les matins, nous échangeons au moment du café ou par téléphone et nous confrontons nos idées.

L'apport du collectif

Le collectif est essentiel. Tout d'abord, pour l'accès à l'information, car le technicien est mis à disposition du groupe. Ensuite, le groupe rassure. En échangeant sur nos expériences, sur les cultures, les maladies, certains apportent des solutions auxquelles on n'aurait pas pensé. Enfin, être président de l'Association des salariés agricoles d'Eure-et-Loir m'a permis de progresser en prise de parole en public.

LES BENEFCES

- ◆ Nous utilisons le matériel moins souvent, il s'use moins.
- ◆ Je pense que nous utilisons moins de carburant.
- ◆ J'ai l'impression d'avoir gagné du temps dans l'implantation des cultures.
- ◆ Grâce à ce changement, les échanges entre Christophe et moi sont toujours au beau fixe.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Je souhaite que ces changements permettent à la ferme d'être productive, qu'elle tourne.
- ◆ Je me sens plus « adjoint de l'exploitant, bras droit du chef d'entreprise » que « simple salarié agricole ».
- ◆ Nous avons le projet de désherbage mécanique (Christophe est allé à des réunions d'informations sur ce sujet), à étudier.
- ◆ Je ressens une liberté dans le travail et de la confiance entre mon employeur et moi.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Si c'était à refaire, il n'y aurait pas de problème, dans la mesure où la gestion du risque est totale.

4 - « LA MÉTHANISATION EN COMMUN NOUS OUVRE UN HORIZON DE POSSIBILITÉS »



Élevage, polyculture, méthanisation — Ille-et-Vilaine
Énergies renouvelables, fonctionnement et fertilité des sols



Stéphane Choquet

Age : 47 ans

Formation initiale : Bac + 4 (Institut des hautes études de droit rural et d'économie agricole)

Date d'installation : 1995

Implication dans les réseaux de Trame : adhérent AAMF

Autres implications : SAS Féole (parc éolien citoyen)

Contact : netschoquet@orange.fr

LES EXPLOITATIONS

3 exploitations associées pour une unité de méthanisation (à Martigné Ferchaud, Ille-et-Vilaine)

- ♦ EARL La Voie Lactée, cultures et élevage laitier : 150 vaches laitières et 240 ha
- ♦ GAEC Ker Laezh, cultures et élevage laitier : 150 vaches laitières et 170 ha
- ♦ EARL du Jahan, élevage porcin naisseur-engraisseur : 260 truies et 86 ha
- ♦ SAS MéthaFerchaud : 6 associés, puissance en cogénération de 205 kWh

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI Y TRAVAILLENT

- ♦ Stéphane Choquet (à droite sur la photo), Frédéric Brizard (à gauche), et 2 salariés : producteurs laitiers
- ♦ Guénaël Hamelin et 1 associé et 1,5 salariés, producteur laitier
- ♦ Stéphane Boudet et 1 salarié, producteur de porcs
- ♦ Sébastien Boudet, frère de Stéphane et salarié de la SAS MéthaFerchaud
- ♦ Benoît Bouvry, salarié d'une entreprise de gestion

Tous les 6 sont sociétaires de la SAS MéthaFerchaud

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les changements

Les trois exploitations étaient initialement dans un « moule conventionnel » : des systèmes d'élevage assez classiques pour la région, hérités de nos parents, plutôt intensifs et qui marchaient bien.

Nous nous sommes associés pour monter une unité de méthanisation agricole. Elle permet aux 3 élevages de valoriser leurs effluents. Le digestat issu du processus de fermentation, stable, est utilisé à la place d'engrais minéraux sur les cultures. Le gaz naturel produit est transformé en électricité, vendue au gestionnaire du réseau pour alimenter l'équivalent de 500 foyers (hors chauffage). Cette transformation produit de la chaleur, utilisée pour réguler le fonctionnement du méthaniseur et pour faire fonctionner un séchoir. Ce séchoir permet aux trois exploitations de sécher leurs fourrages et, du coup, d'en améliorer les conditions de stockage. Par ailleurs, nous alimentons également le méthaniseur avec des CIVE (Cultures intermédiaires à vocation énergétique) : plutôt que d'implanter simplement un couvert piège à nitrates durant l'hiver, nous cherchons à produire le plus de biomasse possible durant cette période mal valorisée par les cultures... Et au passage, nous stockons du carbone (CO₂ de l'air), nous couvrons nos sols en hiver et nous pouvons en valoriser une partie en fourrages (méteils). Le fait de pouvoir sécher les fourrages a permis aux exploitations bovines associées de développer la culture de la luzerne et, par voie de conséquence, d'allonger les rotations et d'améliorer le fonctionnement agronomique du sol.

Les raisons

Chacun de nous a pensé aux opportunités que représentait la méthanisation, pour des motivations différentes. Pour ma part j'étais déjà sensibilisé à la question des énergies renouvelables : nous avons investi dans une installation photovoltaïque sur la ferme et j'étais déjà impliqué dans un projet éolien citoyen sur la commune. Quand les autres sont venus nous parler d'un projet de méthanisation proche de chez nous, nous avons vite été séduits... Sébastien, à l'époque régisseur de cinéma, y a trouvé un projet de cohérence environnementale sur le territoire de sa commune d'origine. Cela l'a tellement enthousiasmé qu'il a choisi de quitter Paris pour changer de métier. En plus, ça correspondait à un moment où sa fille allait naître, ça a été une occasion de venir se mettre au vert...

Chacun de nous avait ses motivations, mais aucun ne l'aurait fait seul ; il y avait trop de points délicats à mener pour un tel projet. C'est en pensant collectif que ce projet est devenu accessible.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Avec la méthanisation, nous avons rencontré plein d'expériences différentes, qui nous ont permis de prendre du recul sur nos propres systèmes et d'en voir des limites. Sur les 3 fermes, nous modifions nos pratiques en ayant tous un horizon de nouvelles possibilités : la luzerne et l'alimentation des vaches, les CIVE et les couverts végétaux, l'usage du digestat à la place d'une partie des engrais minéraux. Nous cherchons à gagner en autonomie protéique, mais cela nous amène à revoir la chaîne d'alimentation, la gestion du vrac, la gestion du séchage et même l'assolement et donc le raisonnement agronomique de nos terres... Tout ça n'est pas joué d'avance même si l'idée est séduisante !

Nous avons appris à travailler à 6. Nous avons eu beaucoup de réunions ensemble, jusqu'à aboutir à des décisions collectives. L'expérience de la CUMA nous a vite amenés à poser des règles précises pour l'implication de chacun (par exemple, calendrier pour compter le temps), et à se dire les choses dès qu'elles apparaissent. Et puis nous prenons le temps pour changer. Nous faisons de petits pas, nous imaginons plusieurs scénarios pour chaque nouvelle idée.

La prise en main de l'unité de méthanisation a été difficile : c'est tellement de nouveaux paramètres à maîtriser ! Avec le temps, je me rends compte que les difficultés s'oublient vite ! Sébastien, qui n'était pas dans le milieu agricole, a dû quitter un métier pour en découvrir un autre, très différent, celui de gestionnaire d'une unité de méthanisation agricole. Son expérience dans le cinéma lui a appris à découvrir un métier « sur le tas » et à s'adapter en permanence à de nouveaux projets. Il a appris à ne pas être effrayé à l'idée d'essayer de nouvelles choses. Là c'est pareil, il apprend plein de nouvelles choses, ce qui se passe dans le méthaniseur, ce qui se fait dans les fermes, les liens avec le territoire... Pour cela il était important pour lui de mettre la main à la pâte, de s'occuper de la logistique, des chargements... Son regard « nouveau » nous oblige à être exigeants sur le sens et la cohérence de tout le système. En plus, Benoît et lui sont habitués à dresser des rapports, des synthèses, à communiquer avec les partenaires... Ils apportent dans ce nouveau projet une compétence de développement.

Les sources d'information

Nous avons suivi assez peu de formations, nous avons surtout fait de la veille informative sur Internet, dans les revues, les salons... A 6, ça peut faire beaucoup d'informations ! Nous avons visité beaucoup d'installations, questionné des collègues qui ont vécu des expériences similaires : sur leurs choix techniques, sur les compétences des différents prestataires, sur les difficultés qu'ils ont rencontrées, comment ils les avaient vécues... Nous avons aussi fait visiter notre installation : nous avons senti un regard bienveillant de nos voisins à partir du moment où ils comprennent la logique de notre projet. Cela nous permet de sentir que nous allons dans le bon sens.

L'apport du collectif

Notre culture du collectif nous a été utile. Plus jeunes, certains d'entre nous avaient organisé un festival de musique, nous étions habitués à organiser des choses ensemble. Les 3 exploitations associées sont en Cuma et participent à des groupes de développement (CETA, GEDA, ...). Le rôle du réseau AAMF a aussi été déterminant pour identifier des contacts d'agriculteurs, de constructeurs, de techniciens. Maintenant que nous sommes adhérents d'AAMF, je m'implique dans un groupe de travail sur la valorisation agronomique du digestat et de la production des CIVE.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Cela a donné un coup de fouet à mon métier de paysan : on élargit notre périmètre d'action.
- ◆ On développe un autre regard sur les autres acteurs du territoire : on comprend mieux leurs problématiques et parfois on peut fournir des solutions. On ressent une meilleure cohérence : on cherche à s'inscrire dans des cercles vertueux avec la biomasse, le carbone, l'azote...
- ◆ On a gagné en autonomie dans le fonctionnement de nos exploitations (intrants, fourrages, décisions).

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ J'aime le mot de paysan : on EST et on FAIT dans le pays, on s'implique dans l'endroit où l'on vit. J'ai à cœur que les paysans gardent la main sur ce qu'ils font et comment ils le font.
- ◆ Ces dernières années, notre activité ne se limite plus à la production d'aliments, mais s'étend à la production d'énergies renouvelables. Nous gérons une ferme... une ferme énergétique. Nous construisons un système qui s'appuie sur des cercles vertueux et de la cohérence.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

De plus en plus, je pense que ce sont les hommes qui font les beaux projets, en amenant chacun de vraies valeurs personnelles.

5 - « NOUS AVONS ENGAGÉ UNE RÉFLEXION GLOBALE SUR L'UTILISATION DES PROTÉINES VÉGÉTALES »

Agricultrice et viticultrice — Charente-Maritime

Agriculture biologique, fonctionnement et fertilité des sols, circuits courts



Pascale Croc

Age : 45 ans

Formation initiale : Bac littéraire, BTA, BTS ACSE

Date d'installation : 1997

Implication dans les réseaux de Trame : présidente du CEMES-CESAM (Cercle d'échanges en Charentes), administratrice de l'ANCEMA et de Trame

Autres implications : administratrice CRGE (Centre de ressources des groupements d'employeurs), membre du bureau de l'UGVC (Union Générale des Viticulteurs de l'AOC Cognac)

Contact : pascale.croc@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ♦ La ferme de l'Orée (Thézac, Charente-Maritime)
- ♦ 93 ha de cultures, 27 ha de vigne
- ♦ Circuits courts : 50 % en cultures, 5 % pour la vigne
- ♦ Vente directe en magasins collectifs fermiers, restauration collective et accueil à la ferme

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ♦ 6 personnes travaillent sur la ferme (dont 4 salariés en groupement d'employeurs) : 3 ETP équivalent temps plein salariés et 2 ETP associés de l'EARL (Pascale et Gary)

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les changements

Gary, mon époux et associé, s'est installé avec son père en EARL en 1993, j'ai intégré l'EARL en 1997. De 2 cultures au départ : blé et tournesol (93 ha), et 17 ha de vigne (zone cognac), nous sommes passés, 20 ans après, à 13 cultures, plus la vigne sur 27 ha ! Mon beau-père avait des pratiques conventionnelles. Ce n'était pas un système durable, ni sur le plan agronomique et environnemental avec l'obligation d'interventions chimiques, ni sur le plan économique par le manque de diversification de cultures.

Les premiers changements sont venus par notre envie de nous engager dans un développement plus durable : raisonner les 3 piliers, social, économique et environnemental. Au départ de mon beau-père, la réflexion « main-d'œuvre » nous a fait avancer. Via le Cercle d'échanges Cemes-Cesam, nous avons délégué une partie des travaux (semis, récolte). Nous cherchions aussi à travailler de façon plus vertueuse au niveau environnemental, tout en raisonnant l'économique. Nous avons implanté de nouvelles cultures de légumineuses qui fertilisent le sol et avons installé une rotation longue. L'implantation du chanvre a été une belle expérience ! Cette culture nécessite peu de phyto, étouffe les mauvaises herbes et est aussi une graine alimentaire aux vertus nombreuses. Tout cela nous a conduit à réfléchir plus globalement sur l'intérêt des protéines végétales pour la richesse des sols comme dans l'alimentation humaine.

Nous en sommes arrivés à produire plus de 13 cultures sur une rotation de 7 ans : blé associé au pois, colza, pois chiche, pois vert, lentille, caméline, chanvre, tournesol, sarrasin, lin, maïs, luzerne et semences pour couverts (féverole, avoine...). Aujourd'hui, nous produisons en agriculture biologique. Nous transformons la majorité de nos produits et travaillons avec 4 salariés du Groupement d'Employeurs du cercle d'échanges, CEMES Emploi.

Les raisons

Diversité des cultures et qualité de nos sols, c'est aussi diversité et qualité de ce que nous mangeons ! Capter l'azote de l'air, diminuer les intrants, rendre nos sols plus riches naturellement, produire une alimentation humaine équilibrée, diversifiée et sortir de la « monoculture » ! Le patchwork de nos paysages correspond au patchwork de nos assiettes !

Non issue du milieu agricole, j'ai une culture différente et plus un regard de consommatrice. Je suis toujours attentive à ce qu'on produit, à la qualité, mon projet a toujours été la vente directe. En vendant en direct, on te questionne et tu dois expliquer ta progression. C'est ainsi que nous sommes arrivés au bio. Une autre raison, c'est la santé humaine. Mon beau-père est décédé d'une maladie rare du sang : il a utilisé toute sa vie des produits phytosanitaires, sans protection... Il y a un lien évident et cela nous a été dit. Nous ne pouvons plus faire cela, ni pour nous, ni pour nos voisins !

Les difficultés rencontrées et les solutions

Aujourd'hui, je fais des choses que je pensais impossible il y a cinq ans ! C'est un défi technologique et mental, et c'est plus facile de maîtriser les molécules chimiques ! Au niveau technique, l'observation des vignes a été un déclic. Un technicien de la coopérative viticole soucieux de l'économique et de l'écologie nous a beaucoup fait avancer.

Les difficultés rencontrées ont été nombreuses et de tous ordres (techniques, économiques, sociales...). De plus, nous avons vécu, depuis notre installation, une crise importante du Cognac qui a duré 15 ans. Le lien à des groupes, l'ouverture aux autres, une curiosité permanente et l'envie de progresser nous ont permis de passer les vagues.

Les sources d'information

Elles sont nombreuses ! Certains travaux ou études nous ont beaucoup aidés concrètement à aller vers un système plus durable : le diagnostic « Idea », l'association Isonis (première association de certification agricole Iso 14001), des études technico-économiques (notamment du GAB 17), le groupe Agriculture durable du Cemes Cesam ... Nous avons toujours cultivé la diversité des rencontres et nous avons fui tous les endroits trop « pensée unique »!

Claude et Lydia Bourguignon, les articles de Pierre Rabbi, Bruno Parmentier... mais aussi des paysans, les consommateurs, les personnes qui viennent visiter notre ferme, toutes ces personnes nous aident à cheminer. Et j'ai suivi beaucoup de formations aussi.

L'apport du collectif

L'apport des collectifs est déterminant. A commencer par notre binôme, Gary et moi, avec nos 4 salariés, c'est un premier groupe déterminant ! Nous avons toujours raisonné à 2, voire à 6, avec la complémentarité homme-femme, qui associe des points de vue différents.

Nous avons avancé en groupe pour expérimenter les techniques, partager les difficultés, etc. Toutes les rencontres que nous faisons, dans les groupes et les réseaux que nous fréquentons, sont des moments précieux d'échanges et d'informations. Les rencontres avec les réseaux de Trame me nourrissent énormément : les groupes, les formations, les 3 Jours des Présidents, les Festivals de la FNGeda, les « off » !

LES BENEFICES

- ◆ La « fierté » de s'être dépassés, d'avoir changé un système qui ne nous convenait pas et d'être convaincus des bienfaits de ce système, y compris pour nos enfants à qui on transmet des valeurs.
- ◆ La « sérénité » acquise : ce n'était pas gagné d'avance. Gary a dû totalement changer le cadre de l'entreprise familiale, nous avons dû dépasser nos peurs. Mais maintenant, la sérénité l'emporte.
- ◆ La rencontre, l'échange humain, la considération vis-à-vis des consommateurs, des collègues, de nos enfants aussi.
- ◆ L'aspect créatif qu'est devenu mon métier et qui est ma passion première : développer « du beau », du « bon », un côté artistique qui est « mon premier amour ».

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Produire naturellement, que la nature et l'homme soient au cœur de notre système. « Etre nature », humainement et écologiquement.
- ◆ C'est un métier complexe, où il est nécessaire de mesurer les risques en permanence. L'enjeu de chaque matin, au petit déjeuner, c'est de se poser les bonnes questions pour décider de la bonne stratégie.
- ◆ On n'est jamais arrivé ! Le « Bio » n'est pas une fin en soi, il n'y a pas de sommet. Nous sommes toujours dans une ascension, tout en trouvant des satisfactions personnelles.
- ◆ Un parcours est unique et il y a une cohérence dans chaque parcours, chaque personne est logique avec ses choix, et c'est à respecter pour chacun. Il y a des milliers de façons pour arriver à l'agro-écologie.
- ◆ Mon métier s'ouvre maintenant à la pédagogie, à l'accueil, d'enfants, d'adultes, d'étrangers, et j'adore ! Ce qui me guide, c'est aimer ce que je fais, trouver mon équilibre. Ce qui m'anime c'est : j'ai fait quoi pour que cela évolue ?

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Mon côté créatif m'empêcherait de refaire la même chose ! La crise nous a forcés à être raisonnables et cela nous a obligés à développer des ressources importantes. Si c'était à refaire? Je ne sais pas... Ce que je vois c'est que je vais beaucoup mieux qu'il y a 20 ans ! Et j'espère moins bien que dans 20 ans !

6 - « L'AUTONOMIE ALIMENTAIRE COMME OBJECTIF »

Elevage ovin, polyculture - Tarn

*Fonctionnement et fertilité des sols, circuits courts,
autonomie alimentaire du troupeau*



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité



Laurent Dejean

Age : 43 ans

Formation initiale : Bac comptabilité gestion, BTS comptabilité gestion, BPREA en alternance

Date d'installation : 2001

Implication dans les réseaux de Trame : trésorier de l'association Sol et Eau en Ségala membre du réseau APAD

Contact : gaec.dejean@live.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ GAEC Dejean (Mailhoc, Tarn)
- ◆ 95 ha - 600 brebis - 400 agneaux produits/an
- ◆ Agneaux en vente directe pour une majorité

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Laurent et son frère à temps plein. Depuis peu, la compagne de Laurent a rejoint l'exploitation.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Au moment de la reprise, l'exploitation de mon père comptait 400 brebis et 70 ha. L'installation s'est faite en binôme avec mon frère, mon père partant à la retraite. Notre logique était de minimiser au maximum nos investissements. Ma mère possédait de son côté un élevage de canards qu'elle valorisait en vente directe grâce à des outils de transformation initialement partagés en CUMA.

Les changements

En nous installant, nous avons repris 25 ha de cultures en plus et avons pour objectif de doubler le troupeau. A cette époque, la ration de l'élevage ovin était fortement dépendante d'achats externes, dont les prix ne cessaient d'augmenter. Par ailleurs, à mesure que le troupeau grandissait, nous étions de plus en plus « justes » pour produire les fourrages nécessaires à notre troupeau. Les prix des terrains étaient trop élevés pour nous agrandir. En 2006, nous avons alors décidé de réduire la taille du troupeau pour viser l'auto-suffisance et baisser les charges.

Quelques années plus tard, nous avons saisi l'opportunité du départ en retraite de notre mère pour valoriser les outils d'abattage et de transformation, acquis à titre individuel alors, pour tester la vente directe d'agneaux. Cet essai étant concluant de notre point de vue, nous avons franchi le cap de la vente directe et construit un atelier de découpe, plus près de l'élevage, pour une meilleure organisation du travail.

En 2011, étant donné que la vente directe se développait, j'ai pris en charge la gestion des cultures pour que mon frère se libère intégralement sur notre nouvelle activité. J'ai alors cherché des solutions pour réduire mon temps de travail au moment des semis d'automne. En 2013, j'ai fait mes premiers essais en Agriculture de Conservation des Sols, suite à des échanges avec des membres de l'association Sol et Eau en Ségala. Cela a été aussi un atout pour réduire mes charges de mécanisation et de consommation de carburant.

Les raisons

Deux composantes principales ont guidé nos choix : l'économique et le parcellaire. L'économique, je m'y réfère naturellement du fait de ma formation. Cela me paraissait logique d'être le moins dépendant possible des achats externes dont les coûts fluctuaient intensément. En visant l'autonomie alimentaire du troupeau, nous avons mis en cohérence la taille du troupeau et les capacités de production de notre parcellaire.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Le développement de l'activité de valorisation des agneaux en vente directe a engendré une réorganisation de nos responsabilités sur l'exploitation. Alors que je me sentais plus proche de l'atelier élevage, j'ai pris en main également les cultures. Pour dépasser les périodes intenses de charge de travail, notamment en automne, je me suis lancé en Agriculture de Conservation des Sols. Cela me permet de mieux lisser mon temps de travail au cours de l'année sur les cultures et d'orienter les productions végétales vers l'autonomie du troupeau.

Un point clé pour atteindre l'autonomie alimentaire du troupeau est de produire des protéines. Je fais des essais pour trouver la bonne rotation, une piste sera peut-être l'association de cultures.

Sur l'élevage, je dois progresser sur la gestion de l'état général des animaux et sur la mortalité. L'arrivée récente de ma compagne sur l'exploitation pourra contribuer à investir du temps sur ces axes d'amélioration. Par ailleurs, nous allons rebondir sur un incendie que nous avons subi pour créer une nouvelle bergerie où nous allons installer un système d'alimentation qui nous libérera du temps pour être dans le troupeau.

Les sources d'information

Je me renseigne beaucoup par moi-même via des articles, recherches Internet... J'échange aussi avec des membres de Sol et Eau en Ségala et mon comptable. J'ai également participé à des formations. De manière générale, je confronte de plus en plus mes nombreuses réflexions à l'extérieur. Cela me permet d'affiner et d'améliorer mon système.

L'apport du collectif

En participant aux rencontres de Sol et Eau en Ségala, j'ai vu qu'on pouvait avoir autant de rendement sans travailler les terres. A partir de là, je me suis dit qu'il fallait en faire moins au niveau du travail du sol. J'ai participé à une formation de Sol et Eau en Ségala où j'ai pris conscience de la nécessité de couvrir le sol en permanence. Sur mon objectif d'autonomie alimentaire, j'échange avec 2 adhérents de Sol et Eau en Ségala pour trouver les cultures adaptées.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Les changements mis en œuvre nous ont procuré de la souplesse. En étant davantage maître du prix de vente, notre trésorerie est plus régulière, on souffle.
- ◆ Meilleures conditions et organisation du travail.
- ◆ Résilience grâce à la diminution des achats externes pour l'élevage et la réduction des charges de matériel et de gazole.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Je suis fier de valoriser mes produits jusqu'au consommateur.
- ◆ La vente directe est une occasion de présenter son métier et sa façon de produire, les consommateurs sont en attente d'information à ce sujet.
- ◆ Quand on est agriculteur, on se pose tout le temps une multitude de questions pour savoir si on est dans le bon sens. Il faut être capable d'anticiper, notamment l'augmentation des coûts, pour prendre les bonnes décisions.
- ◆ Il faut s'ouvrir aux autres, être capable de rencontrer des gens qui sont dans d'autres systèmes pour capter de nouvelles idées.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Avec le recul que nous avons, je me rends compte qu'il aurait été préférable de mettre en place la vente directe dès notre installation et de viser l'autonomie alimentaire de l'élevage plus tôt.

7 - « DE L'ALLONGEMENT DES ROTATIONS À L'AGRICULTURE DE CONSERVATION DES SOLS »



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité

Polyculture élevage — Ardennes

Fonctionnement et fertilité des sols, réduction des phytosanitaires



Cyrille Ducat

Age : 40 ans

Formation initiale : BTS ACSE

Date d'installation : 1^{er} octobre 2004 (après avoir été responsable de silo pour une coopérative céréalière)

Implication dans les réseaux de Trame : vice-président du GDA de la Thiérache, administrateur FDGDA des Ardennes

Autres implications : 1^{er} adjoint d'Aubigny les Pothées

Contact : ducat.cyrille@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Aubigny les Pothées, Ardennes
- ◆ 135 ha dont 80 ha de cultures
- ◆ 45 vaches laitières (en GIE), leurs suites et des taurillons

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Cyrille Ducat travaille la plupart du temps seul, il a recours à de la main d'œuvre externe, une personne de confiance (0,25 UTH). Pour les chantiers de récolte, il travaille en banque d'entraide avec ses collègues de la Cuma.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

J'étais en système polyculture-élevage avec un quota laitier de 300 000 l. J'effectuais la traite seul. L'alimentation du troupeau était à base de maïs ensilage. Les contraintes de travail étaient très importantes, j'étais essoufflé, je me rendais compte que gérer seul une exploitation de ce type serait très difficile et que je devais m'engager dans la simplification pour gagner en confort de travail.

Les changements

J'ai allongé les rotations et diversifié les cultures. Je suis ainsi passé d'une rotation courte (colza, blé) à une rotation plus longue (5 à 6 cultures différentes). J'ai introduit des cultures de printemps comme l'avoine (alimentaire), le pois, l'orge d'hiver, et plus récemment, j'introduis les couverts végétaux sous colza. Ceci va me permettre de diminuer mon IFT. J'ai signé une MAEC polyculture-élevage impliquant un minimum de 40 % d'herbe dans mon assolement.

Les changements que je mets en place ont aussi un impact territorial. Je n'ai pas envie d'augmenter mon cheptel mais j'augmente ma production d'herbe. Je vais commercialiser ce surplus auprès d'un GAEC voisin qui possède un méthaniseur. Je suis intéressé pour récupérer le digestat car je dois faire attention au taux de matière organique dans mes sols. Je fais en plus de l'échange paille-fumier avec 3 voisins.

Je travaille beaucoup en entraide dans le cadre d'une Cuma. Nous réalisons les chantiers de récolte ensemble.

J'ai fait le choix de changer mon système pour transmettre à mes enfants un système propre, un sol qui soit sain, qui puisse produire. Le système dans lequel j'étais appauvrisse mes sols, leur structure se dégradait. A court terme, je n'ai jamais visé les rendements hauts, je regarde ce qu'il me reste à la fin. Ceci est d'autant plus vrai depuis que j'adhère au GDA de la Thiérache car nous comparons nos coûts de production, nos marges. Le conseiller, Didier, a une vision globale, une approche système très intéressante qui nous confronte. De plus, je fais partie du réseau Dephy depuis 2011 : nous sommes 12 dont 5 depuis le départ. Ce réseau m'a ouvert les yeux sur de nouvelles perspectives. Tout seul, je n'aurais jamais osé.

J'ai fait le choix de m'associer dans un GIE pour mon troupeau. Je garde mon tank, mon quota, mais nous sommes beaucoup plus nombreux pour effectuer la traite. Je suis plus disponible pour ma famille (j'ai 4 enfants).

Les risques

Je n'ai pas senti de risque, je savais que je devais aller dans ce sens. Je maîtrise mes coûts, je les connais, c'est certainement dû à mon expérience professionnelle précédente. Il faut accepter les pertes de rendement, mais si on connaît bien ses charges, on relativise.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Je n'ai pas rencontré de difficultés particulières pour réaliser ces changements, si ce n'est qu'il faut être patient. Les résultats sont loin d'être immédiats, il faut garder la foi. J'ai l'impression de récolter les fruits de ces changements au bout de dix ans. Je constate que je passe beaucoup plus de temps à l'observation de mes parcelles qu'auparavant.

J'ai subi les regards critiques de quelques voisins, j'ai considéré qu'il s'agissait de leur curiosité. Ils me posaient des questions, je répondais, partageais. Ils ont vu que ça peut marcher, ils n'ont pas encore osé franchir le pas mais ils sont interpellés, posent beaucoup de questions, discutent.

Les sources d'information

J'ai rencontré quelques échecs bien sûr, j'ai parfois été découragé, ça fait partie de notre métier. A chaque fois, je les ai quantifiés, cela m'a permis d'être prudent. Dans ces moments de découragement, j'appelais mon conseiller GDA qui assure une permanence téléphonique. C'est une personne ressource au niveau technique. Mais il a quelque chose de plus, une oreille attentive et il cultive la positive attitude. C'est un sacré soutien.

Avec Internet, on a accès à une quantité d'information folle, ce n'est pas facile de s'y retrouver. C'est pour cela que nous avons besoin de référents, d'experts techniques. Nous les faisons intervenir en formation via le GDA.

L'apport du collectif

- ◆ Aller observer ce qu'il se passe ailleurs : lors du Festival des groupes en Bretagne, j'ai pu partager avec des agriculteurs qui ont des contraintes similaires aux miennes, comme des petites parcelles dans des zones vulnérables. J'ai pu voir qu'ils s'étaient adaptés et que l'agriculture de conservation fonctionne chez eux.
- ◆ Travailler en collectif permet de mettre en place des flux de matières sur notre territoire : dans mon cas, des échanges paille/fumier.
- ◆ Se comparer et oser : adhérer à un groupe nécessite d'y investir du temps mais fait gagner beaucoup. Tout seul, je n'aurais jamais osé, j'avais besoin d'être accompagné, d'échanger sur ce qui va et ce qui ne va pas, bouger pour ne pas ruminer. J'évalue où je me situe par rapport aux autres, parfois je pense être bon et finalement je me rends compte que je peux encore améliorer les choses, il y a de bonnes idées à prendre partout.

LES BENEFICES

- ◆ Satisfaction personnelle d'avoir réussi à améliorer la structure de mes sols et de participer à l'amélioration de la qualité de l'eau.
- ◆ Motivation : toutes ces questions techniques m'intéressent, aiguissent ma curiosité.
- ◆ Organisation à l'équilibre entre la ferme, la famille et les responsabilités.
- ◆ Temps pour les échanges, les responsabilités, m'occuper de mes 4 enfants et je pars en vacances 3 semaines par an.
- ◆ Efficacité de mon système moins soumis aux aléas économiques de l'élevage.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Je trouve mon système efficace, mais je suis toujours sur le fil économiquement, c'est pesant.
- ◆ Notre métier est passionnant mais nous devons faire en sorte qu'il soit aussi épanouissant.
- ◆ Ma motivation à avancer est la technique, c'est un challenge permanent.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je referais la même chose mais en m'appuyant sur des références pour mon type de sol. Cela manque cruellement. Pour le moment, au sein du GDA, nous nous rapprochons de la Belgique, où nous avons trouvé un expert de l'agriculture de conservation des sols qui va nous accompagner.

8 - « JE COMBINE AGRICULTURE DE CONSERVATION DES SOLS ET AGROFORESTERIE »



Grandes cultures — Deux-Sèvres

Fonctionnement et fertilité des sols, paysage et biodiversité

Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité



Raphaël Gardot

Age : 42 ans

Formation initiale : BTS aménagement paysager.

Date d'installation : Agriculteur depuis 2008.

Implication dans les réseaux de Trame : adhérent de l'APAD Centre Atlantique.

Autres implications : adhérent du CIVAM du Marais Mouillé (Deux-Sèvres).

Contact : rgardot@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Localisée à St Georges de Rex (Deux-Sèvres)
- ◆ À cheval entre le Marais Poitevin et la Plaine
- ◆ 150 Ha de cultures d'hiver, d'été et intermédiaires

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Je travaille seul sur l'exploitation et pratique l'entraide avec un voisin.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Avant mon installation, j'étais salarié d'une entreprise d'espaces verts et je créais des jardins. En allant chaque jour travailler à l'extérieur de mon territoire natal, j'étais frustré de ne pas être acteur de mon milieu. Je voyais le paysage se transformer, les haies arrachées, sans pouvoir intervenir. J'aime le marais où j'habite, c'est vert et le paysage change tout le temps, j'aime l'eau et je fais du kayak. Par contre, je n'aimais pas voir les grandes surfaces de plaine avec le sol nu après les récoltes.

Les changements

J'ai repris l'exploitation de mon oncle qui était déjà sans labour. J'ai alors introduit des légumineuses dans l'assolement (féverole, luzerne, lentille) pour réduire les achats d'engrais azotés et augmenter l'autonomie. J'ai remplacé les couverts à base d'avoine par des couverts à base de féverole qui sont plus faciles à détruire. Je ne fais plus de blé 2 années de suite sur la même parcelle pour diminuer les maladies cryptogamiques et les attaques de pucerons. J'ai installé des rotations longues afin de diminuer les herbicides notamment sur les cultures d'hiver. J'épands des déchets verts fournis et broyés par deux paysagistes, ce qui nourrit mon sol. Tous ces changements, entre 2008 et 2014, m'ont permis d'installer un système céréalière cohérent en agriculture de conservation des sols. Et en 2015, j'ai affecté une parcelle de 11 Ha à l'agroforesterie.

Les raisons de l'agroforesterie

Les rangées d'arbres sont plantées à 32 mètres d'écartement. J'ai planté des noyers, des cormiers et des alisiers dont le bois d'œuvre arrivera à maturité dans 60 ans. Je voulais remettre des arbres dans la plaine pour apporter ma contribution au paysage et offrir des coupe-vent aux promeneurs, surtout aux cyclistes. Je recherche la production maximale de biomasse quand j'additionne la récolte des cultures et la biomasse des arbres. J'augmente la valeur patrimoniale de l'exploitation, les arbres sont inscrits au bilan. Les auxiliaires des cultures sont favorisés dans la bande de 2 mètres sous les arbres et la matière organique issue de la décomposition des feuilles des arbres est restituée au sol.

Les risques

Je ne bénéficie pas d'irrigation et en cas de sécheresse, je prend de gros risques sur le rendement. En semis direct, les sols sont plus froids au printemps. Il faut accepter de semer plus tard que les voisins, donc être capable de résister à la tentation de faire comme les autres. Mais il faut dire que les risques d'aléas sur les rendements sont atténués par la réduction des charges (intrants et mécanisation).

Les difficultés rencontrées et les solutions

Mon système de conservation des sols serait plus cohérent avec de l'élevage. Or, je travaille seul et il n'est pas question pour moi de me donner plus de travail. Je souhaite faire de l'agriculture de conservation des sols sans utiliser les produits phytosanitaires. C'est vraiment le défi que nous avons à relever pour les années à venir.

Les sources d'information

Avec la transition vers l'agro-écologie, j'ai acquis des connaissances sur la vie du sol, sur les variétés, sur les techniques de semis direct. J'ai acquis des savoir-faire d'observation. J'ai été amené à présenter en public mon métier et les spécificités de mon système. A l'avenir, j'aurai besoin de plus d'informations pour arriver à vendre des services environnementaux. Par exemple, j'ai découvert trop tard que la plantation d'arbres aurait pu être financée par la fondation Yves Rocher.

L'apport du collectif

Je suis adhérent du Civam « Marais Mouillé » composé de 30 agriculteurs et d'habitants du marais. C'est un lieu où nous avons des échanges techniques et nous organisons un café citoyen pour aborder des sujets tels que la gestion des niveaux d'eau dans le marais, la santé des abeilles, l'intérêt des circuits courts, l'évolution du paysage. Même si on peut se faire « engueuler » par les citoyens, ces échanges augmentent la compréhension entre habitants du territoire.

Je suis adhérent de l'APAD Centre Atlantique et j'ai fait partie du projet Casdar « ACS en Marais Poitevin » depuis janvier 2014. Avec ce groupe, j'ai rencontré des agriculteurs avec des histoires bien différentes de la mienne. Je me suis constitué un nouveau réseau de relations et j'ai grandi en autonomie de décision. Avec ce groupe, j'ai osé semer dans des couverts vivants et j'ai changé ma façon de regarder le sol. Quand je me promène avec ma bêche, je cherche des réponses à des questions : Le sol est-il protégé en surface ? Quelle est la densité des galeries de vers de terre ? Comment circule l'eau dans le sol ?

LES BENEFICES

- ◆ Mon système agro-écologique rend des services à l'écosystème. Il favorise les oiseaux de plaine qui nichent au sol (alouettes et outardes canepetières). En 2016, un couple d'élanions blancs avait élu domicile sur une parcelle, ce qui est très rare, attiré par les campagnols que les rapaces aiment bien.
- ◆ Il favorise le gibier (le lièvre) et les abeilles. Les couverts ont des fleurs mellifères à plusieurs époques de l'année.
- ◆ Il favorise la diversité floristique, dans et autour de mes parcelles, grâce aux rotations et à la faible fréquence des traitements phytos.
- ◆ La couverture permanente du sol réduit l'érosion et les transferts de polluants. Ceci est très peu connu car, dès qu'il pleut, la Sèvre Niortaise devient marron, la Baie de l'Aiguillon s'envase et les retenues artificielles coûtent cher à dévaser.
- ◆ Il favorise l'atténuation du changement climatique. Mes parcelles affichent 5 % de matière organique grâce à l'absence de travail de sol et l'enfouissement des couverts.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Les ressources naturelles de la planète sont limitées. Chaque décision que je prends sur mon exploitation a des répercussions dans l'écosystème.
- ◆ Hier, j'ai consommé du bois d'œuvre pour faire ma maison, aujourd'hui je produis du bois pour les générations à venir.
- ◆ Je vais laisser à mes enfants un capital qu'il reviendra d'entretenir et de valoriser.
- ◆ Si un éleveur prend ma suite sur l'exploitation, il y aura des parcelles favorables.
- ◆ C'est un raisonnement économique à long terme. Alors que la comptabilité classique ne rend pas compte de la création de cette richesse.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Il faut observer le sol, cultiver la vie et nourrir son sol. Il faut transformer au maximum les rayons du soleil en biomasse. Il faut se donner du temps pour mesurer les réussites. Les évolutions se font lentement.

9 - « IL M'A FALLU 7 ANS D'EXPÉRIMENTATION POUR CONFORTER MON PASSAGE EN BIO »



Maraichage — Bouches-du-Rhône

Agriculture biologique, circuits courts, réduction des phytosanitaires



Jérôme Laplane

Age : 57 ans

Formation initiale : BTS Maraichage

Date d'installation : 1991 (après 7 ans en aide familial)

Implication dans les réseaux de Trame : Ceta du Pays d'Aubagne, Réseau des magasins de producteurs de PACA (adhérents de la FRGEDA PACA),

Autres implications : administrateurs de 3 associations (les AMAP de Provence, ADEAR 13, échanges de pratiques avec des agriculteurs-trices du Cameroun)

Contact : laplane.jerome@gmail.com

L'EXPLOITATION

- ◆ Potagérome (Roquevaire, Bouches du Rhône)
- ◆ 7,5 ha de maraichage dont 3000 m² de tunnels froids et 1 ha de fruits rouges, 450 poules
- ◆ Vente directe

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Jérôme Laplane à temps plein
- ◆ 2 CDI à temps plein (production), 2 salariés pour la commercialisation au marché (uniquement les mercredis)
- ◆ 2 à 3 saisonniers (production)

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Mon père produisait de manière conventionnelle sur 1,5 ha. Il a installé, dans les années 60, les premières serres en verre de la région. La commercialisation était orientée uniquement vers des grossistes et nous subissions de très lourdes contraintes de trésorerie.

Les changements

Dès mon installation, pour améliorer le problème la trésorerie, j'ai développé la vente au détail sur les marchés des villages avoisinants et augmenté la surface en abris froids.

Après quelques années de culture conventionnelle, pendant lesquelles j'avais déjà une sensibilité écologique (je n'utilisais aucun engrais chimique, mais des apports organiques, la gestion des insectes tenait compte des prédateurs naturels...), je suis finalement arrivé à des impasses techniques pour certaines productions (fraises).

Soit je suivais l'influence de mes études et développais des cultures hors sol, en hydroponie, soit je passais en bio. Je souhaitais convertir mes productions mais je doutais. Est-ce que mon débouché allait suivre ? J'étais convaincu qu'étant aux portes de Marseille, dans un contexte déjà périurbain, je pouvais développer la vente directe.

Pendant 7 ans, j'ai expérimenté, je me suis informé au travers de rencontres, d'échanges avec d'autres paysans, de formations. Et puis j'ai eu certains déclics qui ont conforté mon passage en bio en 1998. D'une part la naissance des AMAP en France, à Aubagne. Les consommateurs sont venus me chercher pour en créer une mais en bio, ce qui m'a rassuré sur mon choix, je me suis senti soutenu, porté par les consommateurs même quand la production manquait. Et d'autre part, l'investissement du salarié (occasionnel car étudiant à l'époque), arrivé en 1997, et présent à mes côtés depuis 20 ans. Il s'est énormément impliqué sur la partie technique, ce qui m'a dégagé de l'énergie mentale pour innover par ailleurs. J'ai ainsi développé un atelier de poules pondeuses et plus récemment un atelier de transformation de sorbets.

Le plus gros risque pour me lancer était l'absence de « béquille » chimique en cas de fort aléa et le second était la clientèle : est-ce qu'elle allait suivre ? J'étais dans un état d'esprit de challenge, je n'aurais rien lâché jusqu'à épuisement et il n'y a pas eu d'épuisement. Et pour oser passer le pas, mon père, bien qu'il ne m'ait pas soutenu, ne m'a jamais freiné.

Les difficultés rencontrées et les solutions

J'ai rencontré des difficultés techniques récurrentes pendant les 3 premières années, suite au passage en bio. J'ai alors fait des essais, expérimenté, sans garantie d'y arriver. La part de « cérébral » dans le métier est très importante et intéressante, je me mets en question, en profondeur, régulièrement. J'ai aussi trouvé des personnes de confiance, comme M. Audier, maraicher à Aix en Provence. Nous avons énormément discuté, échangé, confronté nos observations. Ce fut ma seule référence sur laquelle je me suis appuyé, puis des lectures.

Enfin, j'ai toujours géré ma ferme comme une ferme ouverte où j'ai reçu et je reçois encore des groupes, des étudiants, des agriculteurs. Ce sont souvent les questions de personnes extérieures qui contribuent à se remettre en cause, à interroger ses pratiques. Je pense que c'est un véritable atout. Et ceux qui ont fait un passage chez moi sont ceux qui s'installent sur le territoire, nous gardons beaucoup de relations d'entraide.

Mais à l'époque de mon passage en bio, mes confrères me regardaient avec beaucoup de curiosité en me demandant « Tu y arrives toujours ? T'es encore là ? ». Ils ont parié sur mon échec et moi, ça m'a encore davantage motivé.

Les sources d'information

Je fais des lectures, je me suis formé régulièrement et je garde cet état d'esprit d'ouverture qui crée des rencontres, des échanges de pratiques que ce soit au niveau local, départemental ou international.

L'apport du collectif

Le collectif est essentiel à deux niveaux. En interne, sur la ferme, l'investissement du premier salarié et notre rapport de confiance et de partenariat ont contribué à développer la ferme, à la diversifier et à se soutenir, à être moins seul. En externe, sur le territoire, je pense qu'il est primordial de faire partie d'un groupe. Ma participation au Ceta ne m'a pas spécialement aidé d'un point de vue technique, mais je souhaite en être car quand quelque chose se passe, nous avons plus d'énergie à le faire ensemble et cela continue de se vérifier actuellement avec la récente ouverture d'un magasin de producteurs.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Je travaille en adéquation avec mes valeurs.
- ◆ Le plus important pour moi personnellement c'est le plaisir, l'émotion. Je me sens le médecin de famille de mes consommateurs.
- ◆ Le passage en AB a pérennisé 2 emplois.
- ◆ J'ai un fonctionnement qui me fait extrêmement plaisir, avec de bons retours des consommateurs.
- ◆ Je me sens satisfait d'avoir pu et de pouvoir évoluer (œufs, sorbets).
- ◆ Je suis fier d'aider des porteurs de projets en AB qui réussissent leur installation.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Je pense que travailler seul est un « fantasme » et qu'il est bien plus adapté à notre métier d'être au moins deux, ainsi on discute, on avance (salarié ou associé).
- ◆ Les salariés sont des atouts majeurs pour le métier. Il n'est pas question pour moi d'embaucher une personne qui ne ferait que les corvées et basses besognes, cela ne marcherait pas. Le salarié devient un collaborateur et cela change tout. Le collectif, c'est important, même à l'échelle de la ferme et de la production.
- ◆ Le métier, pour moi, a changé tout au long de mon parcours. Je suis passé du conventionnel au bio, de la vente en gros à la vente aux détails, puis j'ai développé l'élevage, la transformation. Chaque année le climat change, les productions aussi, ce n'est pas figé, pas routinier, pas bloquant.
- ◆ Aujourd'hui, mon fils va mener les futurs projets d'évolution. Il a la volonté de développer une production d'insectes comestibles. Pour l'instant, c'est simplement une idée.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

J'aurais aimé bénéficier d'un tutorat et être accompagné, cela m'aurait aidé. Aujourd'hui, je le fais sur ma ferme. Je regrette aussi de ne pas être passé en bio tout de suite, d'avoir douté. Au début, j'ai reproduit le schéma de mon père puis il m'a fallu 7 ans pour expérimenter et réaliser des changements profonds.

10 - « UNE INSTALLATION DE MÉTHANISATION DANS UN PRINCIPE D'ÉCONOMIE CIRCULAIRE »



Élevage porcin, méthanisation, polyculture — Aisne
Energies renouvelables, santé du troupeau



Quentin Lequeux

Age : 27 ans

Formation initiale : BTS Analyse et Conduite des Systèmes d'Exploitation (ACSE)

Date d'installation : en cours d'installation

Implication dans les réseaux de Trame : adhérent de l'Association des Agriculteurs Méthaniseurs de France (AAMF)

Contact : quentinlequeux02@gmail.com

LES EXPLOITATIONS

3 sociétés à Anguilmcourt le Sart (Aisne) gérées en famille

- ◆ SCEA les Coutures : élevage naisseur-engraisseur - 420 truies
- ◆ SCEA Lequeux Père et Fils : 340 ha : betteraves (vendues en sucrerie), maïs, blé, escourgeon (3 céréales alimentant l'élevage)
- ◆ SARL Bio-Aisnergie : méthanisation—cogénération : 450 kWe revendus à EDF, 460 kWth (chauffage installation, porcherie et séchoir polyvalent)

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Philippe et Pascal Lequeux : 2 frères, détenteurs actuellement à 50 % chacun des trois sociétés.
- ◆ Quentin : fils de Philippe, spécialisé sur la méthanisation.
- ◆ Simon, fils de Philippe et frère de Quentin, spécialisé sur la partie cultures.
- ◆ Fabien, gendre de Pascal, spécialisé sur la porcherie.
- ◆ 4 salariés

Quentin, Simon, et Fabien ont chacun une EURL de prestation de service et facturent leur temps aux 3 sociétés.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Au début des années 2010, Philippe et Pascal géraient l'élevage porcin et la ferme. Je suis venu travailler en 2011, au début sur la porcherie. Philippe et Pascal approchaient de la retraite et souhaitaient développer l'activité pour préparer l'arrivée de la nouvelle génération. Chez nous, récupérer des terres est difficile et l'activité d'élevage porcin était en crise. Agrandir la ferme ou l'élevage ne paraissait pas la bonne solution. De plus, ils souhaitaient que les enfants ne prennent pas la place d'un salarié et que chacun puisse avoir son activité distincte. Ils ont décidé de créer une activité de méthanisation qui viendrait se positionner entre les cultures et l'élevage, dans une idée d'économie circulaire.

Les changements

Aujourd'hui, je suis spécialisé sur la méthanisation, entrée en fonctionnement en 2015, qui produit du biogaz et 18000 t de digestat. Le digesteur est alimenté par la pulpe de betterave surpressée que nous récupérons de la sucrerie, le fumier d'un club hippique à qui nous vendons notre paille, des issues de céréales de silos situés à moins de 10 km, le lisier de la porcherie et, selon les opportunités, des déchets humides de légumes, parfois de fruits.

Le biogaz est consommé par un moteur de cogénération qui produit de l'électricité revendue à EDF et de la chaleur. La chaleur est utilisée pour chauffer le digesteur, la porcherie et un séchoir polyvalent.

Nous séchons 800 t de maïs (économie de frais de séchage que nous payions avant à la coopérative et de frais de transport), des plaquettes de bois, ensilage d'herbe, pulpe de pomme de terre, pulpe de betterave, céréales.

Grâce au chauffage, nous avons amélioré l'ambiance dans la porcherie. L'hiver, nous pouvons ventiler beaucoup plus et cela évite des problèmes sanitaires. Nous n'utilisons plus d'antibiotiques (à part en curatif). Les animaux dépensent aussi moins de calories corporelles pour se réchauffer et nous avons gagné en indice de consommation. Nous sommes en train de rénover les places de maternité, en installant des sols chauffés avec la chaleur produite par la méthanisation pour les porcelets, ce qui permet de supprimer les lampes à infra-rouge et d'économiser ainsi de l'électricité.

Le digestat est épandu chez nous et des voisins. Niveau fertilisation, nous sommes autonomes à 80 %. Nous avons investi dans un matériel spécial : une rampe d'épandage sans cuve de 15 m reliée par un tuyau de 2 km à chacune des lagunes dans laquelle on stocke le digestat. Ce système, plus léger en poids qu'une cuve à lisier attelée à un tracteur, nous permet d'entrer dans les champs pour fertiliser au printemps, quand les plantes en ont besoin, et d'augmenter le débit de chantier.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Nous avons commencé à développer le projet de méthanisation à deux avec mon oncle en 2011. Il a fallu 4 ans de démarches administratives, de préparation avec le constructeur, de travaux avant la mise en fonction de l'unité en janvier 2015. Pendant cette période, c'est surtout l'administratif qui a été compliqué. Heureusement, mon oncle a travaillé chez Isagri avant et a eu des responsabilités au Crédit Agricole. C'est lui qui a beaucoup fait sur cette partie et son relationnel a été très utile.

Une fois l'unité en fonctionnement, il faut savoir que dans tout projet de méthanisation, il faut environ un an pour trouver un équilibre. Pendant cette période, ce sont des alarmes, des pannes mécaniques, des nuits sans dormir. Une unité de méthanisation se gère 365 jours par an, 24h/24 h. Notre chance, c'est d'être plusieurs, il y en a toujours un pour gérer les astreintes et les alarmes.

Les sources d'information

Nos sources d'information sont l'association AAMF (Association Agriculteurs Méthaniseurs de France), un nouveau groupe monté par la Chambre d'agriculture pour favoriser les échanges entre Méthaniseurs du Nord de la France, les fournisseurs de la méthanisation, en cas de panne.

L'apport du collectif

L'association AAMF est très importante pour nous à deux titres :

- ◆ en regroupant des agriculteurs méthaniseurs de toute la France, elle permet de faire poids auprès du Ministère en charge de l'environnement et de lever des blocages administratifs : récemment la revalorisation du tarif d'achat de l'électricité et la prolongation du contrat de rachat d'EDF ;
- ◆ en nous permettant d'échanger avec d'autres agriculteurs méthaniseurs sur nos différentes problématiques : approvisionnement, fonctionnement, démarches administratives.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Installation de la jeune génération.
- ◆ Economie de transport, d'électricité, d'éléments fertilisants extérieurs, de frais de séchage, de consommation sur l'élevage.
- ◆ Diminution des émissions de gaz à effet de serre et de la consommation d'énergie fossile.
- ◆ Chauffage et meilleure ventilation dans la porcherie : meilleur confort de travail pour les salariés, meilleure santé des animaux, suppression des antibiotiques en prévention...
- ◆ Traitements phytosanitaires ultra-bas-volumes (déjà mis en place par la génération des parents).

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Notre pilotage et nos pratiques sont raisonnés dans leur globalité. Nous conservons notre niveau de rendement, tout en économisant de l'argent et en respectant plus l'environnement.
- ◆ Nous sommes fiers de notre travail et je crois que les salariés sont fiers eux aussi de travailler chez nous.
- ◆ Les 4 à 5 ans à venir vont être une phase de transition à l'issue de laquelle mon père et mon oncle seront à la retraite. Durant cette période, mon frère, mon cousin et moi, devons reprendre en main les trois sociétés, et notamment toute la partie administrative actuellement encore gérée par mon père et mon oncle.
- ◆ La force de notre structure, c'est notre bonne entente, qui permet de faire fonctionner ensemble ces trois sociétés, dans un principe d'économie circulaire. Cette entente me tient particulièrement à cœur.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Pendant la phase de montage du projet de méthanisation, nous aurions eu besoin d'un pôle de soutien aux porteurs de projet. AAMF appuie les propriétaires d'installation en fonctionnement ou en finalisation de projet. Il faudrait une autre structure pour appuyer les porteurs de projet dans le parcours du combattant que constitue le montage du projet.

11 - « CHANGER NOS PRATIQUES ET RETROUVER DU SENS À NOTRE MÉTIER »

Elevage bovin laitier — Transformation — Nièvre

Agriculture biologique, autonomie alimentaire du troupeau, énergies renouvelables, fonctionnement et fertilité des sols, santé du troupeau



Jean-Paul et Nadine Loisy

Age : Jean-Paul 59 ans et Nadine 55 ans

Formation initiale : BTS Productions animales (Jean-Paul)

Date d'installation : Jean-Paul en 1983 et Nadine en 1993

Implication dans les réseaux de Trame : adhérents Actrices Nivernaises

Autres implications : adhérents Cuma, Gabni, Caprinièvre (fromagers ovins, bovins, caprins), La part du Colibri, SAP (Solidarité avec les paysans)

Contact : jpn.loisy@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ EARL du Bon Accueil (Osseux - Rouy, Nièvre)
- ◆ Production de lait (460 Kl), transformation (330 Kl) et commercialisation de fromages-crème-beurre
- ◆ 135 ha (prairies, méteil, maïs)
- ◆ 120 UGB dont 80 vaches laitières
- ◆ Vente directe magasin à la ferme, marchés, GMS locaux

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Jean-Paul et Nadine sont les chefs d'exploitation de l'EARL.
- ◆ Ils emploient 11 salarié-e-s, soit 9 ETP salariés et 11 ETP avec Jean-Paul et Nadine.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

En 1983, je m'installe sur l'exploitation familiale intensive de production de lait et de transformation de fromages. J'applique ce que j'ai appris : ration « maïs ensilage à volonté, tourteau de soja et urée » pour faire du lait. Dans les années 2000, face à des problèmes de santé du troupeau et à un ressenti de mal-être, nous nous posons beaucoup de questions, Nadine et moi-même, sur la manière de produire, le sens de notre travail. Nous prenions peu à peu conscience des conséquences de ce mode de production sur l'environnement et nous voulions évoluer, mais sans trop savoir vers quoi.

Les changements

En 2007, nous participons à une formation « *Donner un second souffle à votre vie professionnelle* » : c'est le déclic pour réaliser « notre vie rêvée ». La décision de convertir la ferme à l'agriculture biologique avec une stratégie d'autonomie en fourrage et protéines, le séchage en grange, l'arrêt de tous les traitements sur les champs et les animaux est prise.

C'est une révolution des pratiques dans toute la globalité de la ferme : arrêt du labour ou labour superficiel, développement des énergies renouvelables avec une chaudière bois déchiqueté, inventaire des haies, arbres et berges de rivière, plan de gestion du bois sur la ferme avec l'ONF de façon à être autosuffisant en chaleur. Le chauffage solaire en grange sèche le foin des prairies semées en multi espèces : RGA, fléole, dactyle, luzerne, trèfle, fétuques des prés. La récolte précoce des foins permet de gagner en protéines, nouvelle production de méteil...

Le passage en bio et la décision d'arrêter tous les vaccins pour les animaux, de limiter les antibiotiques nous amènent à revoir l'alimentation et les soins du troupeau : équilibre de fibres et de protéines autoproduits, développement de médecines complémentaires : homéopathie, aromathérapie. Le forage et la méthode de dynamisation de l'eau renforcent les traitements homéopathiques.

Les seuls achats effectués hors exploitation sont de la féverole et de la luzerne déshydratées les années de sécheresse.

Nous avons fait le choix de la production locale en AB pour une consommation locale et participons à plusieurs réseaux : l'association « La part du Colibri », Caprinièvre, la SAP (Solidarité avec les Paysans).

Les difficultés rencontrées et les solutions

Le regard des voisins, de l'entourage familial, le risque financier en cas d'échec, les choix d'investissements : ces freins, nous les avons évacués de nos têtes avec un exercice salvateur pendant la formation : le fait d'exploser le mur de papier sur lequel ils étaient écrits, ça a été comme une libération ! Nous avons écrit nos objectifs et les étapes du projet avec l'autonomie au centre : depuis, nous n'avons plus remis en cause le chemin tracé.

Nous avons beaucoup communiqué, auprès de la famille, des salariés, dans notre environnement : pourquoi changer et vers quoi nous voulions aller. Les salariés se posaient des questions sur ces changements. Ils sont allés en formation homéopathie pour comprendre pourquoi ils faisaient les traitements autrement. Au niveau économique, nous reprenions les charges de chaque poste de l'exploitation et étudions comment réduire le coût global des intrants. Au niveau technique, nous allions voir ceux qui avaient l'expérience des changements sur leur ferme, par ex. pour le séchage en grange ou les prairies multi-espèces. Le fait que Nadine et moi nous soyons dans la même perspective de changement a été primordial.

Les sources d'information

Nous cherchions les bonnes informations sur chaque sujet travaillé : nous employions nos vacances à visiter des fermes, des bâtiments, à rencontrer des agriculteurs et techniciens, en agriculture biologique, en prairies multi-espèces, en non labour. Ça m'a ouvert les yeux et donné envie de faire partie d'autres réseaux comme BASE, Eco-Dyn avec Ulrich Schreier, le RAD avec Konrad Scheiber, le groupe homéopathie de la Nièvre avec les « Actrices nivernaises ».

L'apport du collectif

Nous participons au groupe homéopathie : 1 fois par mois chez les uns et les autres et une formation de 4 jours/an avec un vétérinaire. Notre adhésion au groupe « Actrices nivernaises », l'association « La part du Colibri », les échanges avec d'autres groupes homéopathie, le groupe de fromagers pour la marque collective nivernaise concrétisent notre engagement dans les initiatives qui favorisent le lien social, l'environnement et la consommation bio et locale. Au fil des années, je constate que la nature est bien faite : la symbiose dans le milieu naturel fonctionne aussi pour l'humain lorsque la coopération prend le pas sur la concurrence ! C'est un vrai changement dans la façon de voir les choses.

LES BENEFICES

- ◆ Un mieux-être personnel par rapport à il y a 10 ans, une meilleure écoute du corps.
- ◆ Un impact positif sur les salariés de l'entreprise : plus serein, ma relation avec les salariés est meilleure, je fais des retours positifs pour la qualité de leur travail et c'est plus de motivation et d'implication de leur part, plus d'autonomie et d'autogestion : le stock, la gestion de la qualité, la clientèle sont gérés de a à z par les salariés.
- ◆ Une continuité dans notre projet défini il y a 10 ans : nous allons nous former avec le CER pour préparer notre retraite au niveau fiscal et patrimonial et la transmission. Faire en sorte que l'exploitation soit repreneable : les compétences et les process de production sont déjà maîtrisés. Nous avons à cœur de transmettre les savoirs acquis ces dernières années et continuer à témoigner pour essaimer.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Nous avons mis des années pour mettre en place un système autonome et équilibré en alimentation, énergie, intrants, santé du troupeau. J'ai gagné en confiance et je me sens serein.
- ◆ Mon rapport à la nature a changé, dans mes relations aux animaux par exemple : un troupeau en bonne santé, c'est un confort de vie : les bêtes sont calmes, dociles, elles ne craignent pas les traitements traumatisants (piqûres, écorchages que je ne fais plus).
- ◆ J'observe autrement mes champs avec une bêche pour regarder le sol.
- ◆ Je suis de plus en plus sollicité, pour les visites, pour témoigner, intervenir et fournir des collègues en fromage, les dégustations.
- ◆ Je fais ma part pour faire évoluer les choses auxquelles je crois : j'invite des conventionnels aux tours de plaines des bios : après l'étonnement, le changement est contagieux !

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Faire cette formation 5 ans plus tôt ! Après 10-15 ans de métier, elle est nécessaire pour sortir de sa ferme, avoir du recul, prendre conscience de ses valeurs, bien poser le problème. Et les solutions apparaissent. J'ai apprécié les compétences des intervenants, la pédagogie, le rythme, l'intégration des processus... comme la formation « Second souffle » ou « les 3 jours des présidents » de la FNGeda où l'on apprend à se poser les bonnes questions, à formuler les objectifs et les étapes, qui permettent de trouver l'énergie pour les réaliser.

12 - « SOIGNER AUTREMENT LE TROUPEAU POUR ÊTRE EN ACCORD AVEC SOI-MÊME »



Éleveurs bovin laitier — Doubs
Santé du troupeau



Isabelle et Xavier Lombardot

Age : Isabelle (45 ans) et Xavier (49 ans)

Formation initiale : BTS Compta-Gestion/Bac Pro agricole

Date d'installation : 1989 pour Xavier et 1997 pour Isabelle

Implication dans les réseaux de Trame : Groupe de développement GAD 25 – trésorière FDGeda du Doubs – Groupe médecines alternatives Trame – GIEE Herbe@venir

Autres implications : élue Chambre d'agriculture Doubs — Territoire de Belfort

Contact : xavier.lombardot@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Aubonne, Doubs
- ◆ 76 ha - 100 % herbe
- ◆ 40 vaches laitières Montbéliardes (90-100 bêtes en total), AOP Comté

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Isabelle et Xavier sont en GAEC et travaillent à plein temps sur l'exploitation agricole. Depuis mars 2017, ils ont salarié leur fille à 20 %. Ils pratiquent l'entraide 1 dimanche soir sur 2 avec un autre couple.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

L'exploitation produit du lait à Comté et, depuis toujours, notre attention est centrée sur le troupeau. Elle fonctionnait de manière traditionnelle jusqu'en 1998 : nous faisons beaucoup de traitements préventifs avec le vétérinaire : vaccination systématique, piqûres pour les fièvres de lait, si une vache tombait malade, on appelait le vétérinaire. Les animaux n'étaient pas moins malades. On faisait confiance au vétérinaire et on ne se posait pas de question. A l'école, ni Xavier ni moi n'avons entendu parler de médecines alternatives. Les traitements n'empêchaient pas les problèmes sanitaires sur le troupeau. C'était décourageant.

Les changements

Le déclin m'est venu après la naissance de mon 2^{ème} enfant. Tous les mois, il était sous antibiotiques. Un jour, en sortant de chez le médecin, j'étais énervée, je voulais changer notre façon de soigner. J'ai suivi une formation homéopathie organisée par le CETAF de Pontarlier avec le GIE Zone Verte en 2000. L'homéopathie est difficile à utiliser, j'avais de bons résultats sur certaines maladies mais pas sur tout : l'arrêt des antibiotiques aux tarissements ou les mammites, ça fonctionnait, mais pas sur les panaris. Avec le GAD 25, j'ai suivi une formation sur l'utilisation des huiles essentielles pour la santé humaine avec un pharmacien et j'ai commencé des essais sur la famille, puis sur les animaux. J'ai suivi d'autres formations (OBSALIM, aromathérapie) avec mon groupe et je perfectionnais mes essais. Après ces formations, je ne regardais plus de la même façon les animaux et j'avais une autre relation avec les bêtes.

Ce qui m'a confortée dans ces changements, c'est une prise de conscience, renforcée par l'effet du réseau des groupes : l'AG de la FRGeda Franche-Comté, en 2012, portait sur le thème de l'antibio-résistance. Le médecin qui intervenait disait que dans 50 ans, on ne pourrait plus soigner une gastroentérite. Ça m'a fait réfléchir, j'ai continué à chercher à soigner autrement mon troupeau. Les échanges sur la santé du troupeau dans les groupes nous ont amenés à revoir l'alimentation : en donnant moins de concentré aux vaches, surtout en fin de lactation, nous n'avons pas de différence de production depuis 10 ans ! Si les traitements en aromathérapie restent chers, on gagne sur l'économie de concentré, certaines pratiques comme le tarissement avec l'homéopathie ramènent le coût de 15 à 20 €/VL à 2 ou 5 € pour 10 VL ! Mais je dirais que ce ne sont pas ces économies qui me font changer : c'est quoi 1000 € sur une ferme ? Je constate qu'en faisant comme ça, je me sens plus en accord avec mes valeurs de respect de la nature, de l'animal, l'envie de ne plus utiliser de la chimie partout. Je me sens plus autonome dans la prise de décision, j'acquiers des compétences et c'est très satisfaisant.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Au début, le plus dur, c'est sans doute de gérer la peur : si le tarissement rate, il y a des risques de mammite, ce sont des frais, des cellules, un prix de lait en baisse et même la perte d'une bête. La pression de l'entourage est forte, même entre Xavier et moi : « *T'as intérêt que ça marche !* ». Tout le monde te fait peur : « *Si tu fais ça, ça ne soigne pas, ça ne sert à rien !* ». On m'appelait « *la sorcière d'Aubonne* » ou encore « *tu veux passer en bio ?!* ». Il y a des a priori, du scepticisme, je me sentais sous observation mais je n'étais pas gênée.

Parfois, je ne sais pas trop où je vais, j'ai des doutes. J'essaie quand même et je sollicite du soutien : le pharmacien avec qui j'ai fait les formations, les collègues agriculteurs et Xavier. Je suis tellement convaincue que c'est la bonne voie ! Maintenant, je n'utilise plus d'antibiotique au tarissement, même quand j'ai un niveau élevé de cellules. Nous avons peu de casse. Il faut bien sûr partir avec un troupeau sain dans ce type d'expérimentation. Avec de gros problèmes sur le troupeau, il ne faut pas tout changer. Au début, j'ai fait un essai de traitement sur 10 vaches, comme ça a marché, j'ai passé tout le troupeau. C'est ainsi que nous sommes passés de 100 % antibiotique à 0 au tarissement.

J'ai l'habitude de tout préparer : j'ai un cahier, des porte-vues, je note les protocoles, ce qui marche. J'ai les huiles essentielles, le matériel pour les préparations (pipettes, compte-gouttes). Je peux compter sur le pharmacien pour l'aide à la préparation, les bonnes doses. C'est rassurant d'avoir la caution d'un professionnel.

Les sources d'information

Je fais beaucoup de formations : homéopathie (3), aromathérapie, ostéopathie, massage... Dès que j'ai une question, un doute, je sollicite le pharmacien de Gilley qui soutient et encourage, les vétérinaires du GIE Zone Verte, j'appelle les collègues agriculteurs. Je lis des revues comme « Réussir lait », des livres sur l'aromathérapie, l'homéopathie.

L'apport du collectif

J'aime échanger avec mon groupe local, le GAD 25. Je suis trésorière de la FDGEDA du Doubs et dans les CA, on aborde ces questions. Quand un groupe fait une formation sur la santé du troupeau, ça motive les autres à en faire. Je participe au groupe d'échange « santé du troupeau et médecines alternatives » lancé par Trame. Ça permet de d'échanger avec d'autres éleveurs, d'avoir de l'information. Les journées d'échange en région organisées par la FRGEDA renforcent les liens, permettent de mieux se connaître, de revenir aux fondamentaux en échangeant nos pratiques. Xavier est membre du GIEE Herbe@venir qui travaille sur l'amélioration des prairies, ce qui contribue aussi à la santé du troupeau.

LES BENEFICES

- ◆ Je me sens en accord avec moi-même.
- ◆ Je me sens plus autonome : j'observe mon troupeau, je prends les décisions de traiter ou pas, je prépare les remèdes, c'est une satisfaction.
- ◆ Je renforce mes compétences. Par rapport à ce savoir qui se construit, il y a de la légitimité : les sceptiques reviennent sur leur position et utilisent l'homéopathie comme ce voisin dont la vache est guérie par une préparation d'huiles essentielles.
- ◆ Le gain économique avec moins de frais sur la santé du troupeau, un transfert de l'autonomie et la prise de décision sur l'alimentation, la gestion des prairies avec le GIEE Herbe@venir.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Nous sommes éleveurs laitiers, nous produisons un produit de qualité, le Comté, pour nourrir la population. Nous nous sentons en harmonie avec la nature, le produit que nous fabriquons, sans antibiotiques lorsque ce n'est pas indispensable, sans effets secondaires qui détraquent la nature.
- ◆ Notre démarche contribue à une bonne image de l'agriculture au niveau professionnel et au niveau personnel, si les animaux sont en bonne santé, je me sens bien, j'ai l'esprit libre et du temps pour faire autre chose : me former, partir en vacances !
- ◆ Je veux continuer à chercher, à échanger avec d'autres agriculteurs, à progresser, à être en veille car pour moi, je n'aurai jamais fini !

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE ...

Je n'ai aucun regret sur la façon dont ça fonctionnait avant. Ce que je fais aujourd'hui me correspond mieux et me satisfait entièrement. J'aurais aimé avoir des vétérinaires formés aux médecines alternatives... Et en même temps, je me dis que cela ne nous aurait pas incité à comprendre, à apprendre, à améliorer nos compétences ! Une législation plus claire sur les médecines alternatives et les mettre au programme de la formation initiale, ce serait top !

13 - « UNE FERME TOURNÉE VERS LA VILLE »

Polyculture, élevage, compostage — Seine-Maritime
Circuits courts, fonctionnement et fertilité des sols



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité



Emmanuel Palfray

Age : 52 ans

Formation initiale : BTS technique agricole et gestion d'entreprise

Date d'installation : 1992

Implication dans les réseaux de Trame : adhérent d'ACF

Autres implications : administrateur du syndicat de promotion des cidres normands et président de l'AOP cidre de Pays de Caux, membre expert de l'office du tourisme du Havre. Par le passé, a été impliqué au CDJA, représentant des parents d'élèves.

Contact : lesnormandisesdupradon.com

L'EXPLOITATION

- ◆ La ferme du Pradon, (Gonfreville l'Orcher, Seine-Maritime)
- ◆ 70 ha de polyculture (pommes à cidre, lin, pommes de terre, betteraves à sucre, blé, prairies)
- ◆ Elevage de poulets fermiers : 120 poulets /semaine
- ◆ Commercialisation au magasin de producteurs « Les 8 fermes » depuis l'ouverture en 1986
- ◆ Une plateforme de compostage sur 2 ha de terrain (5000 m² d'enrobé, traitement de 8-9000 t/an)

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Exploitation : 1 salarié à temps plein et 1 apprenti en commerce.
- ◆ Plateforme de compostage : 1 salarié à mi-temps, 1 mécanicien à mi-temps et 1 apprenti en BTS commerce.
- ◆ Sur les 2 structures : 1 personne qui travaille sur la communication (2 à 3 matinées / semaine), 1 responsable qualité et environnement (2-3 jours / mois), des stagiaires régulièrement (souvent 2 / an).

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

J'ai repris la ferme familiale en 1992, après y avoir travaillé plusieurs années. La ferme est située à 10 km du Havre, une agglomération de 220 000 habitants. De ce fait, j'ai envisagé mon métier d'agriculteur en relation avec les contraintes et les avantages de la ville. La ferme familiale était une ferme traditionnelle du pays de Caux : de la pommiculture pour faire du cidre, des parcelles de lin, de pommes de terre, de betteraves à sucre, du blé et des prairies pour les bovins lait. L'exploitation commercialisait déjà en circuits courts avant l'ouverture du magasin « Les 8 fermes ».

Les changements et les risques

Lors de mon installation, j'ai maintenu toutes les cultures, mais j'ai abandonné les bovins pour me concentrer sur les cultures et la production de cidre. Je n'avais pas d'attachement à la production bovine et à l'époque, nous ne maîtrisons pas la commercialisation (elle partait à la coopérative selon le prix fixé). En 1995, j'ai commencé à élever des poulets car nous en avions besoin au magasin les 8 fermes. J'ai diversifié ma gamme de produits autour du cidre (jus de pomme, vinaigre de cidre, puis boissons non alcoolisées et récemment cidre rosé et cidre de glace). La diversification de la gamme est essentielle pour commercialiser en direct.

Depuis un gros orage en 1984, où de la terre d'une parcelle de pomme de terre est descendue 2 km plus bas, dans le village, j'étais devenu sensible aux solutions pour préserver le sol. De plus, grâce à 2 ans d'expériences au Tchad sur des projets d'hydraulique douce (le principe est d'éviter le ruissellement en gardant l'eau qui tombe sur sa parcelle), j'ai progressivement mis en place sur la ferme des talus et réduit la largeur des parcelles dans le sens de la pente.

J'ai démarré en 1997 le compostage à la demande de la mairie de ma commune, qui a obligation de valoriser ses déchets verts et ceux des habitants en compost. Le compostage m'a intéressé car il apporte une autre solution aux problèmes d'érosion des sols. Grâce à la matière organique qu'il apporte, l'argile s'associe à l'humus pour créer des complexes argilo-humiques qui stabilisent le sol. Jusqu'en 2009, je travaillais de petits tonnages sur terre battue. Mais, pour maintenir l'activité, j'ai dû construire une plateforme bétonnée de 5 000 m². Cela a nécessité un investissement de 400 000 € avec incertitude sur le marché. En effet, au démarrage de l'activité, le marché se faisait de gré à gré avec les mairies, aujourd'hui, elles sont obligées de faire des appels d'offres qui répondent aux codes des marchés publics.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Dans le cadre de la mise en place de la plateforme de compostage, les difficultés ont été multiples. Tout d'abord, c'est un nouveau métier avec d'autres contraintes que je ne connaissais pas au démarrage. Nous pouvons recevoir des produits dangereux, nous devons les trier scrupuleusement afin de qualifier le compost pour le retour au sol. Il nous faut respecter des normes qui se renouvellent fréquemment et faire des analyses très régulièrement. Il a été difficile de trouver du financement pour la plateforme en 2009. J'ai appris à accepter de prendre le risque d'investir une très grosse somme et à argumenter pour que les banques acceptent de prendre ce risque avec nous. Puis il a fallu apprendre à répondre à des marchés publics (compliqué les premières fois), prévenir l'opposition et les craintes des voisins vis-à-vis des odeurs. Pour tout cela, les retours d'expériences des collègues sont un atout majeur.

Cette nouvelle activité a entraîné une nouvelle organisation de gestion du personnel sur la ferme. L'activité de compostage facilite l'organisation du travail des salariés. En effet, dans l'activité de polyculture-élevage, certaines tâches présentent un caractère d'urgence, alors que c'est moins le cas pour le compostage. Avoir les deux activités me donne de la souplesse dans l'organisation.

Les sources d'information, l'apport du collectif

Sur mes activités de compostage, je récupère des informations à travers les rencontres régulières avec le groupe des Agriculteurs Composteurs de France. Ces rencontres me permettent d'appréhender le métier de manière plus sereine, car il y a une veille règlementaire qui est réalisée, chaque participant partage ses expériences (ses innovations, ses difficultés et les solutions mises en œuvre par chacun).

Je suis administrateur de l'association de promotion Normandie terre de cidre et président d'un syndicat qui travaille pour obtenir une AOP Cidre de Pays de Caux. La participation à ces organisations m'a permis de travailler et d'élaborer de nouveaux produits : cidre rosé, cidre de glace...

Dans le cas de l'élevage de poulets, je réfléchis actuellement à la mise en place de poulaillers mobiles. Cela ressemblerait à une sorte d'Algéco de 10 m de long sur 4-6 m de large sur roue, que l'on déplace entre les vergers hautes tiges. Cela réduit la concentration des poulets en faisant des lots (moins de risques sanitaires) tout en respectant une densité type Label Rouge. Je cherche des informations sur Internet et auprès des services vétérinaires départementaux. Je ne suis pas dans un groupe, or j'aime avoir des retours d'expériences pour pouvoir me lancer sereinement.

LES BENEFICES

- ◆ L'élevage de poulets permet de maîtriser la commercialisation en direct via le magasin des « 8 fermes ». Il n'y a pas de fluctuation du prix.
- ◆ La diversification de gamme me permet de promouvoir mes produits et d'avoir de nouveaux clients.
- ◆ Les petits ouvrages d'hydraulique douce (talus) permettent de limiter l'érosion, de récupérer des limons et de réduire de la pente sur la parcelle.
- ◆ L'épandage de compost sur les parcelles m'a permis de maintenir le taux de matière organique et de réduire les problèmes de sécheresse.
- ◆ Des gains économiques car je n'achète pratiquement plus d'engrais minéraux.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ La France est un pays de terroirs agricoles dans lequel il est possible de développer de nombreux produits de qualité. Pour s'en sortir économiquement aujourd'hui, l'agriculteur doit apporter de la valeur ajoutée à ses produits, que ce soit à l'échelle nationale ou internationale. Il doit donc miser sur des produits qui le distinguent, avec par exemple des signes officiels de qualité.
- ◆ Le métier d'agriculteur ne se limite pas à la production. L'agriculteur impulse une dynamique économique, environnementale, sociale et sociétale sur le territoire. Il est apporteur de solutions aux problématiques locales (exemple du compostage pour la ville du Havre). Il doit s'adapter à son territoire, aux demandes des citoyens et des acteurs locaux.
- ◆ Aujourd'hui, le monde va vite et le métier d'agriculteur en est également impacté. Il est important d'investir dans son outil de travail, mais il faut être capable d'amortir rapidement.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

J'irais beaucoup plus vite pour maximiser et développer la valeur ajoutée et les potentialités de mon exploitation. Pour cela, je m'entourerais de personnes compétentes pour aller plus loin dans l'analyse de la demande et des besoins des citoyens.



Frédéric Parthenay

Age : 41 ans

Formation initiale : BPA Productions animales

Date d'installation : 2000

Implication dans les réseaux de Trame : président de l'ADANC (Association de développement agricole du Nord-Charente)

Autres implications : conseiller municipal à Puyréaux, président d'une Cuma, administrateur au Crédit Mutuel, co-fondateur d'un magasin de producteurs

Contact : fred.parthenay@hotmail.fr

L'EXPLOITATION

- ♦ « De la Boissière sur Tardoire » (Puyréaux, Charente)
- ♦ 310 ha de céréales, 5000 volailles à rôtir, 750 canards gras
- ♦ Vente en coopérative et à la ferme, en point de vente collectif

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ♦ Frédéric Parthenay (chef d'exploitation) et deux salariés à temps plein, dont son épouse : 3 ETP.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

J'ai rejoint le GAEC familial centré sur les grandes cultures, en 2000. Mon projet d'installation était de créer un atelier volailles (poulets, pintades et canettes) pour diversifier. Aujourd'hui, 5000 volailles sont élevées en plein air, nourries avec les céréales de la ferme et vendues toute l'année. De novembre à fin février, je propose aussi des canards gras. La commercialisation se fait en vente directe, avec Bienvenue à la Ferme, par le magasin de producteurs « La Belle Fermière » ou l'association Agritonus.

Les changements

En 2001, j'ai adhéré à l'association d'agriculteurs, Agritonus, qui permet de développer la vente directe sur les exploitations en organisant notamment des repas. En 2007, mon père et mon frère ont quitté le GAEC (départ à la retraite et reconversion professionnelle) et ma mère en 2013. En 2012, le projet de magasin de producteurs a mûri pour sécuriser la vente : j'y vends entre 80 et 100 volailles par semaine. Les autres changements ont concerné les cultures avec le passage en semis direct (pratiqué depuis 1992) sur une partie de mon exploitation ou le projet porté par l'ADANC de gestion de l'azote, de 2013 à 2016. Nous avons testé des couverts végétaux (féverole, lentille, avoine...) en intercultures, pour limiter le lessivage des sols. Ces essais ont montré que ces pratiques étaient coûteuses et que sur l'aspect agronomique, elles ne fonctionnaient que s'il pleuvait suffisamment en août-septembre pour permettre à la plante de se développer. Cependant, il serait bon de réessayer !

Les raisons

En 2000, j'ai développé l'atelier volailles pour pouvoir m'installer dans de bonnes conditions et me rapprocher des consommateurs. En 2012, le magasin de producteurs a renforcé cet aspect, permis un débouché régulier pour les volailles et la sécurisation de l'emploi des deux salariés. Concernant les essais sur les couverts, les principales motivations étaient la recherche d'un grain de qualité et la préservation de l'environnement, puisque nous sommes en zone vulnérable aux risques de pollution des eaux aux nitrates. Enfin, je suis passé au semis direct pour un gain de temps principalement.

Les risques

Ils sont limités pour le semis direct car je gère à la parcelle et me donne le droit de reprendre la charrue si besoin. Pour le magasin de producteurs, le risque vient du fait qu'on est agriculteur et non commerçant. Il faut donc apprendre à gérer un magasin.

LA MISE EN ŒUVRE DES CHANGEMENTS

Les difficultés rencontrées et les solutions

Mes parents ne voyaient pas trop de perspectives dans le projet d'ateliers volailles. Mais finalement, les résultats économiques inattendus les ont bien rassurés et moi aussi.

Les sources d'information

L'idée du magasin est partie de formations organisées par la Chambre départementale d'agriculture et de visites d'autres magasins. Pour les volailles, je me suis davantage servi d'Internet quand j'avais besoin d'informations car cette activité n'est pas très présente dans le département.

Enfin, avec le projet collectif porté par l'ADANC, nous avons bénéficié de l'accompagnement d'un conseiller de la Chambre d'agriculture et de formations sur le fonctionnement des sols et les couverts végétaux.

L'apport du collectif

L'ADANC permet d'échanger entre agriculteurs même si nous n'avons pas les mêmes productions et débouchés. On parle, on se rassure. On va même parfois au-delà du professionnel. Et puis, nous avons des projets collectifs (étude de l'azote, valorisation du métier, couverts végétaux...) et cela motive.

Le collectif du magasin de producteurs tourne bien. On se connaît bien et les relations sont relativement saines. Il y a bien quelques accrochages parfois, mais cela se gère bien.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Vendre en magasin de producteurs est très intéressant car cela permet de connaître un autre métier, d'être en rapport direct avec les consommateurs.
- ◆ Le magasin de producteurs nous a permis de développer d'autres compétences, comme la gestion de la clientèle, du personnel...
- ◆ Le semis direct me permet de gagner du temps sur les cultures, que je peux investir ailleurs.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ J'aimerais réduire les produits phytosanitaires en investissant dans du nouveau matériel plus précis notamment (avec GPS intégré...).
- ◆ Je participe à la réflexion de deux autres points de vente collectif en Charente et j'aimerais aussi agrandir la partie élevage de volailles.
- ◆ Le métier d'agriculteur a toujours été compliqué et exigeant. Mais aujourd'hui, ce qui me paraît le plus difficile est la constante remise en question de la société qui fait qu'on se sent jugé sur beaucoup de choses.
- ◆ Ce qui est important pour moi est ma famille : mon but est de dégager du temps pour elle !

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE ...

Je ne ferais pas différemment puisque j'ai toujours fait avec ce que j'avais pour obtenir ce dont j'avais besoin !

15 - « LES MÉDECINES VÉTÉRINAIRES ALTERNATIVES M'ONT DONNÉ UN NOUVEL ÉLAN »

Élevage bovin laitier, élevage de lapins — Pas-de-Calais
Santé du troupeau, énergies renouvelables,
fonctionnement et fertilité des sols, réduction des phytosanitaires



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité



Etienne Périn

Age : 48 ans

Formation initiale : BTS ACSE (Analyse et conduite des systèmes d'exploitation)

Date d'installation : 1992

Implication dans les réseaux de Trame : président du Geda du Haut Pays et de la FRGeda Nord Pas de Calais

Autres implications : maire de Maisoncelle, Pas de Calais

Contact : etienne.perin@wanadoo.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ EARL Perin-Lapinpaille (Maisoncelle, Pas-de-Calais)
- ◆ Surface : 130 ha (pois de conserve/prairie/maïs/escourgeon/blé)
- ◆ Cheptel : 50 vaches laitières + suites / 80 lapines

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Etienne Périn à plein temps
- ◆ Un salarié à plein temps

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Je me suis installé en GAEC à trois avec mon père et un oncle, sur une exploitation familiale inscrite dans un système conventionnel, qui faisait encore un peu de vaches allaitantes, mais pas de lapins et sur laquelle ma mère travaillait également. C'est avec le départ à la retraite de mes parents, moins présents sur la ferme, que j'ai vraiment pu enclencher les changements de pratiques que je souhaitais faire. Dès mon installation, j'avais une vision économique et donc une recherche d'économie d'intrants, sans être dans une démarche agro-écologique qui a pris tout son sens dans le temps.

Les changements

Les changements opérés sur l'exploitation ont porté et portent encore tant sur la partie élevage que la partie cultures. Je les ai enclenchés parce que je me sentais oppressé par l'histoire agricole familiale, que j'avais des objectifs écologiques et une envie de faire autre chose sur ma ferme.

Un des premiers changements a été la suppression de l'activité bovins allaitants, non rentable, et le choix de me concentrer sur l'élevage laitier. Avec les vaches laitières, j'ai fait évoluer les pratiques sur plusieurs plans. En 2008, j'ai suivi une première formation en médecines alternatives et repensé les modalités d'alimentation de mon troupeau, pas tant sur le produit distribué que sur la façon de le distribuer. Face à des antibiotiques moins efficaces, l'usage de médecine alternative a donné des résultats intéressants, notamment sur les panaris.

Dans le cadre d'une réflexion sur les énergies renouvelables et plus particulièrement la géothermie, j'ai mis en place la récupération de la chaleur dégagée sous les litières paillées (le fumier) des stabulations pour chauffer la maison, via un système de pompe à chaleur qui favorise aussi le refroidissement des litières. Cette innovation majeure a eu des répercussions inattendues sur l'élevage. En effet, j'ai rapidement constaté qu'avec une stabulation moins « chaude », les vaches développaient moins de mammites. J'ai donc à la fois réduit ma consommation de médicaments, gagné du confort de travail avec un besoin de curer et pailler moindre et dégagé une plus value économique en perdant moins de lait.

Sur le système de cultures, en partant d'un système très intensif, j'ai d'abord cherché à diminuer l'usage des intrants et à réduire mon IFT, avec des pratiques de bas volume et un travail sur les techniques culturales simplifiées. Avec les TCS et le non labour, je suis sûr de vraies ruptures de pratiques qui sont d'ailleurs parfois difficiles à faire accepter dans le regard des anciens et des parents notamment.

Les difficultés rencontrées et les solutions

La principale difficulté a été la posture de rupture dans laquelle j'étais par rapport aux pratiques de mes parents et de l'environnement agricole local, dans un système où tout poussait à l'intensification. Le changement, l'innovation, l'envie de faire différemment peuvent être facteurs d'isolement. En outre, en tant que chef d'exploitation agricole, comme je ne me situe pas dans une position de directeur d'entreprise et que je cherche à avoir une vision globale de l'exploitation agricole, j'ai besoin de la partager avec les personnes qui y travaillent et que mon salarié adhère aux pratiques. Ce qui se révèle difficile avec le semis direct. Le temps, des formations et des observations pourront faire évoluer les choses.

En terme technique, les changements ont été relativement faciles à mettre en œuvre sur l'élevage laitier. Par contre, j'ai monté en 2011 un atelier lapin pour changer de métier et vendre en direct et je suis confronté aujourd'hui à des problématiques de viabilité. Je cherche encore des solutions sanitaires alternatives sur cet atelier et je me sens seul, dans cette recherche et cette réappropriation de pratiques ancestrales qui se sont perdues au fil du temps.

L'apport du collectif

Le groupe est une source d'informations et d'échanges primordiale, avec des tours de plaines, des formations (en médecines alternatives avec un vétérinaire), le conseiller qui accompagne le groupe et qui facilite la connaissance de ce qui se fait ailleurs. Ainsi, en médecines alternatives le conseiller accompagne un collectif de 18 éleveurs inscrits dans un GIEE et, grâce à ce travail avec le groupe, il est devenu référent régional sur ce thème.

Le collectif, c'est aussi la participation aux « 3 Jours des présidents », des formations de responsables avec la FNGeda, qui m'ont permis de rencontrer des éleveurs de toute la France et qui m'ont également motivé.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Dans l'élevage, les médecines alternatives, notamment travaillées en groupe, m'ont donné un nouvel élan.
- ◆ Nos animaux sont en bonne santé, nous utilisons très peu d'antibiotiques. Il reste quelques petits points qui nous perturbent, mais globalement, nous sommes sereins sur l'élevage car nous avons bien simplifié le système.
- ◆ La facture vétérinaire a fortement diminué depuis deux ans.
- ◆ De même la facture globale d'électricité, avec la géothermie (et le photovoltaïque).
- ◆ Sur le plan environnemental, je suis satisfait d'avoir considérablement réduit notre IFT.

Sans le vécu d'échec de l'atelier lapin, je serais serein sur l'exploitation.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Aujourd'hui, je me sens encore débordé par le travail, sans doute parce que l'atelier lapin et la recherche de solutions me contraignent énormément.
- ◆ Pour moi, il est important de travailler avec des personnes qui pensent différemment, dans une recherche de consensus : c'est le vivre ensemble.
- ◆ J'ai besoin d'avoir des projets et des rêves, et professionnellement, mon objectif est d'avoir une exploitation largement viable et orientée vers l'avenir dans son approche environnementale.
- ◆ Je garde aussi en perspective un objectif premier : créer de l'emploi.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je pense avoir pris toutes les mesures pour ne pas mettre en danger économique mon exploitation en sachant certes prendre des risques et innover mais de façon mesurée.

Aujourd'hui, il me manque l'esprit groupe pour avancer ensemble sur l'atelier lapin...

16 - « L'INTRODUCTION DES COUVERTS DANS LA ROTATION APPORTE BEAUCOUP DE BÉNÉFICES »



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité

Grandes cultures — Ain

Fonctionnement et fertilité des sols, réduction des phytosanitaires



Pierre Pertuizet

Age : 57 ans

Formation initiale : BEPA Agricole en Maison Familiale. Puis CAP de mécanique générale à Bourg-en-Bresse

Date d'installation : 1981

Implication dans les réseaux de Trame : CETA Bressan (Ain)

Autres implications : CUMA La Bresse

Contact : gaecdugrosbuis@terre-net.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ GAEC du Gros Buis (Cormoz, Ain)
- ◆ Surface : 200 ha
- ◆ Cheptel : atelier de génisses de repousse en pension (croisées, viande)

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Pierre (à gauche sur la photo) est actuellement en GAEC avec son frère Dominique. Bientôt son fils (à droite) rejoindra le GAEC. Sa fille, spécialisée dans les maladies de la vigne, aurait aussi envie de s'installer en viticulture.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

En 1981, je m'installe avec mon père qui est proche de la retraite. En 1983, je constitue un GAEC avec mon frère. Dès 1995, la comptabilité du GAEC fait apparaître des coûts de production trop élevés, suite à la reprise de terres nouvelles et par conséquent des coûts de fumure importants. A l'origine, l'exploitation s'étend sur un parcellaire très morcelé, avec beaucoup de haies. De gros aménagements fonciers sont à opérer, beaucoup de terres sont labourées. La vie du sol, à cette époque, n'était prise en compte. Le remembrement intervient en 1995. C'est l'époque où chacun reproduit les pratiques qu'il observe dans le milieu, chez les autres agriculteurs. Les Maisons Familiales Rurales, comme tous les autres établissements d'enseignement agricole, font la promotion du labour.

Les changements

Mon arrivée dans le CETA Bressan, en 1997, a répondu à mes attentes d'appuis technico-économiques. Mais déjà en 1985, dans la revue La France Agricole, mon frère et moi, nous étions intéressés aux techniques sans labour. Avant mon entrée au CETA, j'avais conduit un essai de non labour sur du colza pour essayer de gagner du temps et d'économiser du gasoil. La vie du sol n'était pas, là encore au centre, mais c'était plutôt la préoccupation économique qui guidait ce choix. Fort de premiers résultats favorables, j'ai développé la pratique du non labour sur les semis d'herbe. Puis les céréales ont suivi.

Peu à peu la portance du sol s'est améliorée. J'ai créé, avec mes voisins, la CUMA La Bresse en 1983, au départ surtout pour bénéficier d'une pelleteuse pour la construction d'un bâtiment pour les vaches laitières de l'époque. Mais cette entrée dans la CUMA n'a pas influé sur les pratiques de l'exploitation. Vers 1995, l'achat d'une déchaumeuse à dents par la CUMA m'a permis de changer mes pratiques. Enfin, c'est au CETA que j'ai pu bénéficier de beaucoup de formations sur les bas volumes et la réduction des doses.

Les raisons

Les raisons de ce changement étaient au départ strictement économiques. Mais au fil du temps la découverte d'impacts agronomiques sur la qualité des sols a changé l'angle d'approche.

Les risques

Parallèlement un inconvénient est apparu : le désherbage, plus difficile, a accru le salissement des parcelles.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Les risques redoutés étaient les problèmes de salissement et la maîtrise des mauvaises herbes. Mais l'agent commercial de la coopérative a su développer une meilleure connaissance des herbicides. L'impact sur l'évolution de la matière organique n'était pas d'actualité, car on ne savait pas l'incidence. Autre difficulté : au départ le GAEC du Gros Buis était le seul à s'engager vers ces nouvelles pratiques, beaucoup d'adhérents restant sur la pratique du labour. Il n'y avait donc pas d'échanges possibles avec les autres exploitations. Mais au niveau du CETA, certains ont acquis des semoirs directs et des prêts informels se sont organisés... rendant possible les comparaisons de résultats.

Les sources d'information

Ce n'est que lors de mon entrée au CETA que j'ai pris conscience de l'importance de la matière organique, avec les interventions de Frédéric Thomas, conseiller et agriculteur en Sologne. Cette connaissance a été complétée par des formations du CETA vers 2005. D'autres interventions, comme celles de Nicolas Courtois d'Agrigenève, ont été bénéfiques. Enfin, je suis en contact, par l'intermédiaire de collègues, avec le réseau BASE. J'ai aussi fait une formation aux marchés à termes en 2008 : cette formation a été poursuivie les années suivantes par un système de « refresh » (pique de rappel) qui m'a permis de suivre l'évolution des marchés.

L'apport du collectif

Aujourd'hui, les risques... on en parle en groupe. On voudrait passer en semis direct après être passé en semis simplifié (TCS). Je ne pense pas prendre de risque à passer en agro-écologie. Il n'y a pas d'impact sur le rendement, ni sur le salissement. On gagne beaucoup de temps, on a une meilleure structure du sol, moins de compactage. L'introduction des couverts dans la rotation a apporté beaucoup de bénéfices : structure du sol, vie du sol (vers de terre, bactéries...), de la matière organique qui reste en surface, moins de salissement, moins de travail du sol à la reprise... Le CETA est le soutien de la transition vers l'agro-écologie.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Mon frère, membre du GAEC, est toujours resté partant pour le changement de pratiques
- ◆ Mon fils (23 ans), aujourd'hui salarié d'ETA, prépare son entrée dans le GAEC pour début 2018. Il est plutôt « cultures » qu'éleveur. Cette arrivée va permettre de finaliser la transition : j'attends ce moment pour mettre en place l'autoguidage (RTK), associé au GPS.
- ◆ L'exploitation est aujourd'hui dans un système agro-écologique qui permet de limiter le travail du sol et d'améliorer la vie du sol.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Je raisonne mes interventions.
- ◆ Je fais le maximum pour optimiser les produits que j'utilise.
- ◆ La chose la plus importante pour moi, dans mon métier, c'est de réussir ce que j'ai mis en place et d'aller plus loin avec le temps.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je referais pareil ! Mais j'aurais aimé, pour que ce soit plus facile, avoir plus de possibilités d'investir. Le manque de trésorerie fait que nous devons toujours être sur nos gardes... On n'a pas le droit à l'erreur !

17 - « ENCLENCHER UNE RÉFLEXION SUR L'AUTONOMIE ET LA RÉSILIENCE DE NOTRE SYSTÈME »

Vaches laitières—céréales — Orne

Autonomie alimentaire du troupeau, réduction des phytosanitaires, santé du troupeau



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité



Nicolas Tison

Age : 49 ans

Formation initiale : BTS ACSE

Date d'installation : 1996

Implication dans les réseaux de Trame : GVA de Bellême-Pervenchères, président de l'association départementale des GVA de l'Orne

Autres implications : élu Chambre d'agriculture et à ce titre siège à la commission environnement Normandie et Loire Bretagne, au SAGE de l'Huisne, GIEE Groupe agriculture écologiquement intensive du Perche

Contact : ferme.dubuisson@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Ferme du buisson (Saint Fulgent des Ormes, Orne)
- ◆ Surface : 300 ha (blé, orge, colza, maïs, betterave)
- ◆ Cheptel : 70 vaches laitières + suites /35 à 40 vaches allaitantes
- ◆ Commercialisation : huile de colza, viande en direct

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ GAEC à 3 associés = 3 temps plein
- ◆ Un salarié en contrat d'apprentissage

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

J'ai repris la ferme familiale sur laquelle mon père avait travaillé toute sa vie, avec 40 vaches et 60 ha de céréales. Sans avoir forcément fait de gros changements dans ses pratiques, mon père était déjà très à l'écoute des réflexions sur la réduction d'intrant et la valorisation des effluents notamment.

Les changements

En arrivant sur l'exploitation, il a d'abord fallu conforter les volumes de production pour assurer la viabilité économique de la structure et dégager du revenu, d'autant qu'un associé, Arnaud, nous a rejoint mon père et moi dès 1997. Dans le même temps, nous avons enclenché une réflexion sur l'optimisation des charges, l'autonomie et la résilience de notre système. Un premier projet a été d'internaliser la trituration du colza. L'autonomie alimentaire se traduit donc en partie par la production sur l'exploitation de nos tourteaux de colza et par la récupération de la pulpe de betterave. Sur l'élevage, nous travaillons aussi à la diversification des rations avec plus d'herbe et l'introduction de la luzerne. Parallèlement, sur les soins, nous avons fait des formations avec Michel Derval en huiles essentielles et, plus globalement, nous faisons depuis longtemps de la prévention en travaillant sur le confort animal et l'autonomie alimentaire. Dernièrement nous avons aussi mis en place un robot de traite, facteur de gain de temps et de souplesse d'organisation du travail.

Les raisons

Nous ne voulions pas reproduire le schéma d'organisation du travail de mes parents et nous voulions préserver des vies de famille et des vies sociales en cohérence avec nos envies, prendre des vacances et des week-ends. Ayant été salariés, nous voulions garder une part de vie « hors exploitation ». En outre, dans le cadre de mes responsabilités d'élu et en participant à différents organismes, je suis aussi confronté à la pression de la société civile, des lobbies, sur les produits phytosanitaires et il devient évident qu'il n'est plus possible de ne pas faire évoluer nos systèmes. Ce constat est le même avec les antibiotiques, avec lesquels, par ailleurs, les résultats sont de moins en moins bons.

Les risques

Nous avons surtout œuvré à l'optimisation d'un système en gérant les contraintes (notamment réglementaires) qui s'imposaient en profitant des politiques publiques proposées (les CTE par exemple).

Les difficultés rencontrées et les solutions

Le partage des responsabilités est clairement fait et respecté par les 3 associés et la confiance est de mise entre nous. De même, quand je me suis installé et quand Arnaud est arrivé, mon père nous a laissé les rênes de l'exploitation tout en continuant de participer aux travaux, mais sans entraver nos décisions. C'est une transition qui se fait en cohérence avec notre système et nos envies. Le système est conventionnel et intensif, notamment parce que le cours du lait est très bas et que je n'ai pas trouvé, pour le moment, d'autres modalités de valorisation de la production que de faire du volume.

Globalement, les changements n'ont pas généré de grosses difficultés parce qu'ils se sont inscrits dans un temps long qui a débuté avec mon père.

Il reste que la question de la réglementation, souvent incohérente par rapport à l'objectif agro-écologique, est un problème face auquel nous n'avons pas de solutions.

Les sources d'information

Le GVA est la source principale d'information : quand on a une idée, on la porte dans le groupe et bien souvent une formation est mise en place sur le sujet. C'est aussi comme cela qu'on a développé, dernièrement, une activité de séchage de maïs grain avec copeaux de bois issus des haies, ce qui permet de gérer et valoriser nos haies et celles des voisins.

L'apport du collectif

Outre le GVA, nous avons ces dernières années formalisé un groupe dans le cadre d'un GIEE (Groupe agriculture écologiquement intensive du Perche) sur la partie cultures et agronomie, dans une optique de réduction des phytosanitaires. L'intérêt du groupe est que chacun avance à son rythme, mais que tout le monde y va.

LES BENEFICES

- ◆ Toutes les décisions prises au sein de notre entreprise visant à renforcer l'autonomie de notre système (énergie, alimentation) améliorent la résilience de notre exploitation et la capacité à gérer les crises.
- ◆ Nous avons une organisation du travail qui convient aux 3 associés et qui nous libère du temps.
- ◆ On travaille à notre rythme et en cohérence avec nos envies et nos systèmes.
- ◆ Sur les aspects environnementaux, nous avançons sur la réduction des IFT.
- ◆ Le projet de séchage au bois déchiqueté nous a permis de gérer le paysage (haies) et de l'appréhender comme un atout et non une contrainte.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Pour moi l'important, tant personnellement que professionnellement, c'est de bien vivre de mon métier et d'avoir un équilibre entre vie personnelle et professionnelle.
- ◆ Je cherche à continuer à travailler dans l'approche AEI pour aboutir à un système agro-écologique efficient et me passer d'au moins 50 % de produits phytosanitaires.
- ◆ Je reste passionné par mon métier, avec un objectif de concilier économie, autonomie et productivité.
- ◆ Dans la filière lait conventionnel, j'ai le sentiment de n'être qu'un maillon d'une chaîne, de n'être pas mis au centre du système en tant qu'éleveur et cette intégration me pèse particulièrement, c'est pourquoi je souhaiterais faire évoluer cet atelier.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je souhaiterais être moins pénalisé par la réglementation qui est source de freins et qui a souvent bloqué l'émergence de projets en ne permettant pas de mener une réflexion globale sur un système : le fait de devoir respecter une règle obstrue l'objectif global.

SUR LES CHEMINS DE L'AGRO-ÉCOLOGIE :

PARCOURS D'AGRICULTEURS

ET DE SALARIÉS AGRICOLES

TEMOIGNAGES RECUEILLIS EN 2018

Éleveur de bovins lait en agriculture biologique — Jura
Agriculture biologique, santé du troupeau



Laurent Baudouin

Age : 46 ans

Formation initiale : BTS ACSE

Date d'installation : 1998 en Normandie/2003-2006 en société - Jura/2007 en individuel - Jura

Implication dans les réseaux de Trame : ex-administrateur puis adhérent GVA Champagnole Salins

Autres implications : Interbio BFC, GAB Jura, GIEE

Herbe@venir, Solidarité Paysans, Terre de Liens, Cuma

Contact : laurentbaudouin@hotmail.fr

LA FERME

- ◆ Ferme de Laurent Baudouin (Sirod, Jura)
- ◆ Surface : 82 ha
- ◆ 75 bovins dont 37 vaches laitières, 15 porcs
- ◆ Commercialisation : Lait SAS Monts et Terroirs

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Ferme individuelle, une salariée en 2017

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Au départ, je voulais être un grand céréalier bio. J'ai fait un stage de 6 mois comme expérimentateur de produits phytosanitaires chez Bayer car je voulais vérifier qu'ils n'étaient pas aussi utiles à l'agriculture. Puis j'ai passé 3 mois dans le Jura pour comprendre comment faire du lait avec du foin. Ce séjour a été déterminant dans ma vie. J'ai senti une force dans cette région : la terre qui tient sur les pentes, le fumier qui ne sent pas, ce qu'est un sol résilient.

Après une tentative d'installation dans le Jura, j'ai pris une ferme en Normandie à côté de celle de mes parents en polyculture-élevage lait. Au bout de 4 ans, j'ai frôlé le burn-out. Je me suis installé dans le Jura dans un GAEC à 3 associés de 2003 à 2006. Des changements d'objectifs dans le GAEC et la rencontre avec ma compagne m'ont incité à chercher une autre ferme. Je me suis installé à Sirod en janvier 2007. J'ai géré ma ferme de manière conventionnelle même si je pensais au bio depuis le début. J'avais trop peur de ne pas utiliser les antibiotiques, les engrais. Cela me traumatisait de piquer les animaux, mais je ne voyais pas comment faire autrement. En bio, il y a des contraintes comme les contrôles, le prix des concentrés bio...

Les changements

Grâce à Christian Colmagne (ancien président de la FDGEDA du Jura), j'ai changé ma vision sur la ferme. Je me suis rendu compte que j'avais trop grand (surface, quota). J'avais envie de faire une autre agriculture. Je cherche à optimiser mon revenu pour distribuer à d'autres projets. Je me suis engagé à Terres de Liens, à la Confédération paysanne, à Solidarité Paysans. Je passais 2 jours par semaine dans un projet collectif de déshydratation d'herbe. Je voyais autre chose mais le travail sur la ferme ne se faisait pas, mes projets n'avançaient pas. J'ai laissé les responsabilités pour mettre en place les projets.

J'avais simplifié mes pratiques au maximum : plus de vermifuge, ni de minéraux, diminution des concentrés. Mais le gros déclic est venu lorsqu'un agriculteur m'a dit qu'il avait fait un antibiogramme à la recherche d'un antibiotique pour soigner un problème de cellules. La liste était si longue et il ne se souvenait pas, avec les noms commerciaux, quels produits il avait donnés. J'ai pris conscience que c'était grave. J'ai changé mes pratiques mais j'ai surtout changé, moi ! Je suis plus confiant en moi et mes bêtes, je gère mieux mes peurs : perdre une bête, problèmes de boiterie, ne pas faire le quota, emprunts... Je n'utilise plus d'intrants de synthèse sauf les antibiotiques en urgence. Je fais avec le potentiel de la ferme (sol, climat, gestion du fumier, de la potasse), les besoins des animaux (alimentation, soins avec le temps d'observation nécessaire).

Les difficultés rencontrées et les solutions

Ce qui est le plus difficile pour moi quand je change quelque chose, c'est de ne pas savoir quand j'en verrai les effets. Cela peut mettre des années. J'ai compris, j'ai plus confiance, je sais mieux ce que je veux modifier.

J'ai fait des erreurs : quand je suis passé en bio en 2015, j'ai arrêté les concentrés. La moyenne de production est passée de 21 l à 12 l/vache laitière. C'était un super confort : plus de boiterie, plus de mammite, mais point de production ! Alors j'ai procédé par étapes et parfois, par hasard, je découvre des solutions adaptées. Avant, j'en voulais aux vaches d'être malades, maintenant, j'ai moins de pression. J'ai fait intervenir une kinésiologue. J'ai effectué une formation avec un vétérinaire nutritionniste au GVA de Nozeroy, je me suis formé à l'homéopathie, au parasitisme, je m'entoure des vétérinaires du GIE Zone Verte, d'une ostéopathe. Je me suis surtout débarrassé de mes peurs grâce à la formation sur le parasitisme avec le GIE Zone Verte. En tant que paysan, je dois coopérer avec car, malgré tous les produits, il sera toujours là. J'ai appris dans ces formations à observer les symptômes, les effets de la maladie. Avant, impossible d'accepter, maintenant j'en ai besoin pour comprendre ce qu'a la vache. Le fait d'appeler un vétérinaire du GIE Zone Verte et qu'il me dise « je cherche et je rappelle dans 4h ». Cela m'angoissait... mais ça marche ! J'ai appris à regarder et à attendre, ne plus me précipiter car j'ai compris qu'une maladie, ça évolue, il faut que les symptômes s'expriment pour faire un diagnostic, la vache ne va pas mourir comme ça, tout de suite !

J'ai suivi la formation « Agroforesterie » avec Interbio et « Connaissance de la flore des prairies » avec le GIEE Herbe@venir. Je me forme beaucoup, je suis curieux, je fais des recherches sur Internet, des visites d'exploitations. Cela me conforte, je m'affirme devant les marchands et, très souvent, je décide de ne rien donner comme remède et d'attendre l'expression des symptômes pour ajuster au mieux mes décisions de traitement ou pas.

L'apport du collectif

Le fait d'être avec d'autres agriculteurs, dans un groupe comme Interbio ou le GIEE Herbe@venir permet la rencontre d'autres paysans, l'échange de témoignages, d'oser expérimenter des choses qui ne sont pas comprises par tout le monde.

LES BENEFICES

- ◆ Je me sens dans une évolution permanente.
- ◆ J'ai dompté mes peurs, j'ai appris à observer et à prendre le temps pour mes décisions.
- ◆ Je pense que les animaux savent ce qui est bon pour eux et je leur fais confiance.
- ◆ Je n'ai plus peur d'essayer de nouvelles choses sur la ferme, des choses que personne n'a encore faites.
- ◆ Je ne gagne pas mieux ma vie, mais je suis moins débordé, moins dans l'urgence.
- ◆ Je me sens serein, j'ai confiance en l'avenir.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Je suis un paysan qui travaille dans un système résilient, en adéquation avec la nature.
- ◆ Je suis stockeur et non consommateur de CO₂.
- ◆ Je veux une ferme où il y a du monde, un capital d'exploitation moins lourd pour chaque personne : faire vivre 7-8 personnes sur cette même surface et qu'elle soit transmissible.
- ◆ J'ai commencé cette démarche il y a 5 ou 6 ans, je commence seulement à être entendu sur la forme d'un modèle d'agriculture. Je veux pouvoir transmettre la ferme avec un montant d'apport de capital 30 à 40 K€ de parts sociales.
- ◆ J'ai en projet de contribuer à installer un paysan boulanger, devenir éleveur de poules, descendre à 12 vaches, faire de la transformation et la vente directe sur les 10 ans à venir.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je ferais sans doute pareil car il a fallu que je passe par là pour apprendre, changer, y arriver. Comprendre les choses, ça prend du temps !

19 - «CULTIVER L'HERBE POUR NOURRIR NOS VACHES ALLAITANTES»

Elevage bovin viande — Haute-Vienne

Autonomie alimentaire du troupeau, santé du troupeau, énergies renouvelables



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité



Josette et Gérard Bru

Age : 57 et 58 ans

Formation initiale : Brevet de Techniques Agricoles

Date d'installation : 2011

Implication dans les réseaux de Trame : adhérent FDGeda Haute-Vienne

Autres implications : groupe herbe de Saint Laurent sur Gorre, Cendrecor, SAS Agrisoleil

L'EXPLOITATION

- ◆ GAEC Giroflée (Saint Junien, Haute-Vienne)
- ◆ 188 ha : 172 ha de prairies et 16 ha de méteil ; parcelle regroupé à moins de 5 km.
- ◆ Cheptel de 115 vaches allaitantes, l'objectif est d'en avoir 140 d'ici 2 ans.

LES HOMMES ET LES FEMMES

- ◆ En 2011, installation au nom de Josette Bru, en 2016, création du GAEC avec son mari Gérard, en 2017 installation de leur fille.
- ◆ Soit aujourd'hui : 3 ETP.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Avant de nous installer en Haute-Vienne en 2011, nous avons eu plusieurs fermes. Une première en vaches laitières, en 1979, que nous avons passée en 1984 en engraissement de jeunes bovins suite à l'arrivée des quotas laitiers. En 1990, anticipant les changements de la Politique Agricole Commune (PAC), nous avons vendu la ferme pour acheter une ferme en Vendée de 30 ha de grandes cultures (tournesol, maïs, blé) que nous avons agrandie par des locations jusqu'à atteindre 280 ha. Nous avons testé des pratiques innovantes : en 1999, par accident, nous avons semé nos céréales de printemps sans faire de labour (suite à un trop mauvais temps et une absence de l'exploitation au moment où il aurait fallu labourer). Cela a très bien marché. Dès l'année suivante, nous avons généralisé le non labour des parcelles. Par la suite, nous avons suivi diverses journées avec le groupe BASE pour améliorer notre technique.

Après une quinzaine d'années, nous nous sentions de moins en moins bien en Vendée. En 2009, nous avons mis en vente notre exploitation, finalement vendue en 2011. Pendant ces 2 années, nous avons fait un tour sur différentes exploitations, Gérard a notamment été ouvrier agricole dans une exploitation de bovins viande en Charente. Cela nous a permis de nous réapproprier le métier d'éleveur : bien alimenter et soigner les animaux. En parallèle, nous exploitons au minimum nos terres de Vendée avec de l'avoine. Nous avons beaucoup de produits (vente de l'avoine et primes PAC) et peu de charges (pas de traitement pour l'avoine). Nous avons réalisé que le revenu des agriculteurs dépendait de la réduction des charges et de la recherche d'autonomie. En 2011, nous nous sommes installés à Saint Junien sur une ferme de vaches allaitantes en plein air intégral. Les vaches sont dehors toute l'année ce qui évite des frais (pas de bâtiment et moins de maladies). La ferme était dans un système traditionnel où les vaches restaient pendant 3 mois sur la même parcelle. En revanche, elle faisait déjà partie de l'association Cendrecor. Ce groupe permet de recevoir de la cendre issue d'un industriel papetier local. Ces cendres augmentent le pH des parcelles naturellement bas sur le territoire et permettent d'avoir une meilleure flore plus riche en légumineuses.

Les changements et les risques

Dès notre installation, nous souhaitons cultiver l'herbe : un profond changement de mentalité sur le territoire. Nous avons intégré le groupe Herbe de Saint Laurent sur Gorre, animé par la Chambre d'agriculture de la Haute-Vienne. Avec ce groupe, nous avons appris le système de pâturage tournant : construction de paddocks où nous laissons les vaches 3 jours sur la parcelle. Puis, nous sommes passés au pâturage tournant dynamique : changement de paddock tous les jours. Nous avons alors changé nos clôtures : retrait des fils barbelés qui abiment les cuirs pour mettre du fil électrique.

Les difficultés rencontrées et les solutions

La difficulté principale que nous avons eue a été de rendre docile le troupeau acheté en 2011 car, pour le pâturage tournant, nous déplaçons les vaches tous les jours. Cela a été un moyen de sélection des vaches : après un an, les vaches qui restaient sauvages n'ont pas été gardées. En revanche, nous avons gardé toutes les génisses. Pour rendre les vaches dociles, il faut les voir tous les jours, les habituer au déplacement dès le bas âge et nous les mettons également 2 mois dans le bâtiment.

Le bâtiment existant sur la ferme avait une mauvaise ambiance, qui ne permettait pas de garder des animaux dedans. En 2014, nous avons construit un bâtiment avec des panneaux photovoltaïques avec la SAS Agrisoleil. Grâce au groupe, nous avons eu un bâtiment quasiment gratuit, nous avons payé les frais de terrassement et d'aménagement intérieur et c'est la SAS qui a payé la construction du bâtiment. La vente de l'électricité permet de financer la construction du bâtiment et des cellules photovoltaïques. Dans 15 ans, le bâtiment nous appartiendra complètement. Dans ce bâtiment, nous sevrerons les veaux, engraissons les génisses à 28 mois et finissons des vaches de réforme.

La plus grande difficulté dans notre parcours a été de prendre la décision de vendre la ferme de Vendée et de trouver une autre ferme. Mais nous nous sentions tellement mal en Vendée que cela a été une libération de trouver un repreneur et d'acheter cette ferme en Haute-Vienne.

Les sources d'information, l'apport du collectif

Nous recevons beaucoup d'informations pour participer à des journées d'information ou de formation agricoles. Lors de ces journées, nous rencontrons d'autres agriculteurs, nous partageons sur nos pratiques, nous prenons ce qui nous intéresse pour améliorer notre exploitation. Ces groupes nous permettent aussi de sortir de l'isolement. Avec les membres du groupe herbe, nous avons créé une famille.

Nous sommes informés des journées car nous sommes membres du groupe herbe, de la SAS Agrisoleil et du groupe GIEE Cendrecor Agro-écologie. Nous recevons en plus des informations de la part de la Chambre d'agriculture de la Haute-Vienne. Grâce à ces réseaux, nous participons à une dizaine de journées de formation ou information par an.

En 2017, par exemple, nous avons participé à une formation de 4 jours sur l'ostéopathie. Cette méthode permet de soigner les vaches en connaissant les points sensibles de l'animal et a l'avantage de fonctionner à distance. Cela va faire plusieurs mois que nous l'utilisons, je guéris ainsi les panaris.

Nous nous renseignons aussi en cherchant des informations sur Internet, cela permet de compléter les échanges que nous avons entre agriculteurs.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Augmentation de la production d'herbe par le pâturage tournant dynamique ce qui nous permet d'avoir une avance d'un an de stock d'herbe, c'est très sécurisant.
- ◆ Grâce au pâturage tournant et l'utilisation de l'ostéopathie, nous n'utilisons quasiment plus de produits vétérinaires. Les vaches n'ont plus besoin de vermifuges, vu qu'elles ne restent qu'un jour sur la parcelle, les parasites n'ont pas le temps de se développer. Nous donnons des seaux d'ail à manger ce qui fait répulsif à insectes.
- ◆ Nous sommes bien, nous faisons le métier qui nous plaît et nous sommes dans un environnement social qui nous convient à Saint Junien.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Notre métier a beaucoup changé, nous sommes passés d'une pratique productiviste en Vendée à une pratique qui vise un minimum de charges et un maximum d'autonomie en Haute-Vienne.
- ◆ Nous comptons continuer à travailler tant que nous nous sentons bien et que nous avons la santé pour bien assoir l'exploitation. Nous souhaitons augmenter le cheptel car nous avons la surface pour nourrir 140 vaches allaitantes ce qui fera vivre 3 chefs d'exploitation.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE ...

Nous referions pareil, notre parcours nous a permis de voir différents systèmes et de savoir ce que nous voulions faire. Maintenant, nous aimerions voir ce qu'il se passe ailleurs, de l'autre côté de la frontière car nous avons déjà découvert plein de choses en France.

20 - « L'AGRO-ÉCOLOGIE PEUT PERMETTRE UN CHOC DE PRODUCTIVITÉ »



Elevage bovin laitier, grandes cultures — Finistère
Fonctionnement et fertilité des sols, réduction des phytosanitaires

Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité



Pascal Chaussec

Formation initiale : BTS Gestion d'entreprise

Date d'installation : 1983

Implication dans les réseaux de Trame : Res'Agri 29

Autres implications : association d'agriculteurs producteurs d'énergie solaire

Contact : pascal.chaussec@gmail.com

L'EXPLOITATION

- ◆ EARL de Kergadiou (Edern, Finistère)
- ◆ 112 ha, 50 vaches laitières

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Pascal Chaussec et 1 salarié à temps plein

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

J'ai repris la ferme familiale après mon diplôme, j'ai regretté de ne pas pouvoir « bourlinguer » dans d'autres pays laitiers pour élargir ma vision des types de pratiques. J'étais dans le moule conventionnel d'une agriculture de recette.

Ma femme travaillant à l'extérieur, je souhaitais avoir une bonne productivité. J'ai commencé à me spécialiser dans la production de lait : abandon de la culture des pommes de terre pour simplifier l'organisation. Puis j'ai cherché à me diversifier autrement, par le développement des cultures de vente (céréales notamment) et par une activité extérieure de prestations de services. J'étais dans une logique de simplification maximale pour libérer du temps.

Les changements

Aujourd'hui je travaille à trouver une meilleure productivité de mon système : fertilité augmentée de mes sols, productivité des parcelles, facilité à les exploiter, santé des plantes. J'ai toujours en tête cette formule de substituer en partie l'acier des outils par l'action de différentes racines, l'azote chimique par l'apport des légumineuses et le pétrole par plus de photosynthèse. J'apporte un soin particulier aux intercultures, qui permettent de concilier tout ça. Pour moi, quand l'interculture est florissante, la culture suivante le sera aussi ! Je cherche aussi du côté des mélanges d'espèces, on commence à mesurer le potentiel de plantes compagnes et de mélanges allélopathiques.

Les raisons

Dans les années 2010, le concept d'Agriculture Ecologiquement Intensive (AEI), porté par Michel Griffon, a provoqué une prise de conscience : notre modèle d'agriculture d'après-guerre, basé sur le triptyque « ultracarboné » mécanisation / pétrole / chimie, mène à une impasse (conséquences néfastes sur la fertilité des sols, dépendance à des intrants coûteux et souvent malsains, attentes des consommateurs et citoyens). La crise agricole qui dure traduit bien un malaise profond. Le concept de l'agro-écologie peut et doit enclencher une véritable mutation : nous pouvons tirer partie de ce que la nature sait faire, avec peu de chimie, pour réussir un « choc de productivité » sans alourdir encore la dette environnementale.

J'ai ressenti plusieurs fois des chocs de productivité dans ma carrière : ma première désileuse, ma première presse de balles rondes, mon premier ordinateur... Mon dernier véritable choc de productivité a été de faire, dans le cadre d'essais pour le GIEE, un semis direct de maïs ensilage sur une vieille prairie, qui a bien fonctionné, grâce à l'appui et l'expérience d'un agriculteur convaincu par le semis direct.

Les risques

La nature est capricieuse, aléatoire et complexe. Il y a des risques d'échecs techniques : trouver des alternatives au glyphosate, limiter les phytos au maximum, piloter le couvert végétal... Comme pour tout changement, j'ai perçu un gros risque à modifier mon système. D'autant plus que nous sommes dans un contexte de crise et la crise tend à figer les initiatives car elles coûtent au départ.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Le salarié de la Cuma est assez réticent à ma manière de travailler : cela ne l'arrange pas, cela lui complique la tâche... Le plus dur est de changer ses habitudes (forme trompeuse de sécurité) et d'expérimenter toujours quelque chose. Comme l'appétit vient en mangeant, l'envie d'apprendre vient en s'interrogeant sur la meilleure façon de produire plus avec nos sols tout en consommant moins d'intrants. J'ai cherché en particulier des changements qui peuvent me faire gagner sur plusieurs tableaux : fertilité du sol et temps de travail, compenser la baisse des effluents organiques et des engrais minéraux par plus de légumineuses et de biomasse, fonctionnement du sol et production fourragère...

Les sources d'information

Je suis allé à la rencontre d'agriculteurs du secteur (groupes, réseau BASE...) qui avaient déjà des expériences solides dans la gestion d'un capital sol qui ne représente pas juste le foncier, mais un réel capital naturel et productif.

En plus des informations de vulgarisation, les partages d'expériences sont indispensables. Cela crée une émulation qui permet de sécuriser plus vite sa démarche (anticipation et réactivité) et d'élargir ses perspectives et ses projets. Il ne suffit pas d'attendre que de nouveaux protocoles soient fiables, nous devons maîtriser progressivement cette mutation agricole riche et complexe.

Les changements de pratiques à engager ne pourront pas être imposés d'en haut. Les GIEE et le soutien aux groupes permettent de montrer des choses concrètes, « d'amorcer la pompe » de la prise de conscience.

L'apport du collectif

Je me suis appuyé sur les groupes autour de moi (Res'Agri 29), mais dans l'idée de sortir du conseil collectif descendant. J'ai cherché un nouveau modèle de développement, dans lequel chacun choisit son projet, ses essais. J'ai sondé les collègues : ils y trouvent du coaching, une démarche collective énergisante et un appui technique. Mais ce n'est pas toujours évident : il faut oser sortir de sa ferme, affirmer un projet même s'il est différent de ce qui se fait autour...

Notre groupe GIEE (Apprendre à piloter l'activité biologique du sol et les cultures de manière économe) s'appuie sur l'expérience de quelques agriculteurs « tuteurs », qui nous ont évité de reproduire des erreurs déjà commises et qui nous aident à construire notre cohérence au fur et à mesure.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Cette nouvelle façon de voir me permet de piloter le troupeau et les cultures de manière économe : cela me permet de retrouver la valeur ajoutée de mon travail.
- ◆ Mon salarié aussi a fait le pas : déjà, depuis qu'on ne laboure plus, le travail est moins pénible, il ramasse moins de cailloux, les parcelles sont plus confortables à travailler. En plus, cela lui donne des idées sur sa propre exploitation, il fait des essais et a changé sa manière de voir les choses.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ L'agriculteur doit apprendre à être fainéant (moins forcer l'écosystème), mais pas du cerveau : ne pas se laisser abrutir par le travail, être plus disponible pour réfléchir, gérer et maîtriser ses données. Éviter la paupérisation (appauvrissement et dépendance) galopante qui devient dangereuse : d'une part tous les prix baissent mais surtout l'agriculteur délègue beaucoup trop de tâches administratives à forte valeur ajoutée par manque de temps et de compétences.
- ◆ Une exploitation agricole requiert de plus en plus de connaissances pointues, il est essentiel d'inciter et d'accompagner un maximum d'agriculteurs dans la formation pour réussir cette nouvelle grande mutation de l'agriculture plus en phase avec les attentes du consommateur, du citoyen et aussi du politique quant aux objectifs de production d'énergies vertes. Que ce soit personnel ou professionnel, l'agriculteur doit se réapproprier son métier par une compétence augmentée et reconnue.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je n'ai pas de regret sur la manière de travailler que j'avais avant. J'ai toujours fait ce que je pouvais. Si un groupe m'avait proposé cette nouvelle façon de voir les choses plus tôt, j'aurais sans doute suivi... Mais on a toujours tort d'avoir raison trop tôt : ceux qui sont pionniers ne sont pas toujours bien considérés et reconnus...

Je suis convaincu que l'agriculture a un potentiel considérable de création de valeurs : alimentation de grande qualité, services pour l'environnement, transition énergétique en produisant beaucoup d'énergie renouvelable (méthanisation à partir de légumineuses et d'oléagineux) avec un bon bilan carbone. De beaux modèles économiques peuvent émerger dans nos exploitations si on passe par une méthode efficace de transfert de connaissances et de passion pour redonner la « niaque » aux paysans !



Julien Christiaens

Age : 35 ans

Formation initiale : Master AgriCadre (Bac +4) à l'ESA Angers

Date d'installation : mai 2008

Implication dans les réseaux de Trame : membre du bureau d'Agriculteurs Composteurs de France, membre du Ceta d'Ecueillé, adhérent à la FDGEDA de l'Indre

Autres implications : secrétaire trésorier du syndicat des exploitants agricoles marneurs de Selle-sur-Nahon, conseiller municipal

Contact : earl.christiaens@wanadoo.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ EARL Christiaens (Argy, Indre)
- ◆ 330 ha en grandes cultures
- ◆ Plateforme de compostage en construction
- ◆ Commercialisation en direct

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Julien Christiaens, un salarié et un saisonnier en été : 2,2 ETP

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Au moment de mon installation en 2008, les pratiques culturales étaient les pratiques usuelles, apprises dans les études et réalisées par mon père : le labour, avec une rotation blé-orge-colza. Cependant, mon père avait déjà commencé à intégrer du compost et des fientes de poules et ne labourait qu'une année sur 3.

Les changements

J'ai ensuite décidé de limiter le labour et de pratiquer les techniques culturales simplifiées. J'ai acheté un outil pour travailler le sol superficiellement. Dès 2008, j'ai développé des échanges pailles-fumier pendant 5 ans (800 tonnes de fumier/an). Depuis 2010, j'utilise aussi des couverts (avoine, féverole) pour les intercultures et les zones vulnérables. En 2012, j'ai opté pour des achats de compost. Néanmoins, ils venaient au plus près de 70 km (Bretagne, Vendée, Tours...) et cela ne me convenait pas. Je réduis également les traitements (Indicateurs de Fréquence de Traitement) avec plus de déchaumage (j'ai acheté en 2012 un déchaumeur à disques indépendants, avec un voisin). Depuis 10 ans, je mets du compost pour l'engrais de fonds et la matière organique, de l'azote (car il y a peu d'azote dans les déchets verts) et j'ai réduit à 300 tonnes le fumier apporté. Je veux utiliser ce que propose la nature concernant le sol. J'aime être plus à l'écoute de la nature pour mon système. Je me suis toujours intéressé à l'agronomie. Se préoccuper de la qualité des sols permet de baisser les charges.

Concernant la partie compostage, je m'y suis intéressé car un ami de promotion travaillait chez un membre de l'association Agriculteurs Composteurs de France. J'ai décidé de construire ma propre plateforme de compostage de 8000 tonnes de déchets verts avec 3000 tonnes autoconsommées. La plateforme est en cours de construction. J'embaucherai un salarié pour s'occuper de la plateforme à temps plein.

Les risques

Ils sont mesurés car les changements n'ont pas été brutaux. De plus, je valorise bien ma production puisque je stocke 80 % de ma récolte dans des bâtiments d'élevage aménagés par nous-mêmes en 2017 et 2018, avec des panneaux photovoltaïques sur un des deux bâtiments. Ce stockage me permet de vendre au prix le plus intéressant à des courtiers indépendants. J'ai d'ailleurs un autre hangar neuf en projet pour 2019. Je préfère m'adapter : en gardant tous mes outils, je minimise le risque. Le risque serait de trop investir rapidement pour la plateforme de compostage.

LA MISE EN ŒUVRE DES CHANGEMENTS

Les difficultés rencontrées et les solutions

La première difficulté a été de changer nos habitudes. Il a fallu s'habituer à voir un champ qui n'est pas propre : au début, cela fait bizarre. Il faut aussi être patient et laisser au système le temps de se mettre en place. Pour le compost, on commence à avoir des résultats au bout de 10 à 15 ans.

Les sources d'information

Tout d'abord, mes sources sont le Ceta et les collègues, lors des rencontres bouts de champ. Je suis aussi abonné à la revue Perspectives agricoles et je consulte régulièrement les forums Internet.

L'apport du collectif

Je fais partie d'un GIE pour l'achat des produits phytosanitaires. Le Ceta est une vraie source d'approvisionnement technique. Je fais aussi partie d'un réseau d'agriculteurs conseillé par un réseau indépendant de consultants, Agro-consultant. Bien évidemment, le fait d'être dans des groupes de développement, comme le Ceta d'Ecueillé, est une bonne chose, de pouvoir visiter les essais des uns des autres. Pour la partie compostage, l'association des Agriculteurs Composteurs de France est un super tremplin pour se lancer dans cette activité !

LES BENEFICES

- ◆ Répartition du travail tout au long de l'année avec des rotations plus longues : moins de pics de travail.
- ◆ Création de l'activité de compostage et d'un temps plein.
- ◆ Le fait de s'entourer et d'échanger est très important pour moi : par exemple, je réfléchis sérieusement à un projet de méthanisation mais je ne souhaite pas le faire tout seul. Je recherche un collègue intéressé.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Je me sens adaptable, libre, assez autonome. J'aime changer, être en mouvement.
- ◆ J'aime être innovant et maîtriser les différents postes de mon entreprise.
- ◆ Il faut réapprendre son métier et ne pas rester enfermé dans un système téléguidé par les vendeurs de matériel ou les commerciaux.
- ◆ L'important est de bien connaître ses chiffres, ses coûts de production pour s'adapter et répondre à toute opportunité.
- ◆ Je crois à l'amélioration de la qualité des sols, la diminution des traitements et au fait de travailler différemment.
- ◆ Je veille à ce que le métier ne me prive pas de voir grandir mes enfants.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je ne changerais rien mais je m'accompagnerais ponctuellement de personnes compétentes pour aller plus vite.

Elevage bovin laitier et céréales — Meuse
Agriculture biologique, énergies renouvelables



Eric Doyen

Age : 58 ans

Formation initiale : BEPA mécanique

Date d'installation : 1981

Implication dans les réseaux de Trame : a collaboré au Groupe Biogaz Lorraine – est membre de l'Association des Agriculteurs Méthaniseurs de France

Autres implications : conseiller municipal, engagement syndical en faveur de la marque de lait « Fair France », pour une démarche équitable envers les consommateurs.

Contact : eric.doyen55@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ GAEC du Chatelet (Lissey, Meuse)
- ◆ 257 Hectares (50 % prairies naturelles - 50 % SCOP (Surfaces en Céréales, Oléagineux et Protéagineux))
- ◆ Converti agriculture biologique en 2016
- ◆ 100 vaches laitières - Robot de traite
- ◆ Unité de méthanisation depuis avril 2013

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Eric Doyen est en GAEC avec son frère Luc depuis 1990. Ils n'ont pas de salarié. Ils pratiquent beaucoup l'entraide et ont recours parfois à la Cuma.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

A l'origine, mon grand-père puis mes parents étaient en recherche d'innovation (hangar, salle de traite, séchage en grange...). Une maison d'habitation ronde, inspirée par Le Corbusier, caractérise cette exploitation avant-gardiste. C'est « la Ferme Ronde ». Depuis 1987, je pratique le semis sans labour. A l'arrivée de mon frère dans le GAEC, j'ai cherché à me diversifier avec l'élevage de bœufs en plus des vaches laitières. En 2001, c'est la découverte de la méthanisation, par l'animatrice de Trame, Marie Moulènes, qui publie dans la presse agricole une invitation pour aller visiter des réalisations en Belgique et au Luxembourg. Je fais partie du voyage. En 2003, nous reprenons une exploitation voisine et doublons ainsi notre surface.

Les changements

Lors de la mise aux normes, nous sommes engagés dans une étude économique pour raisonner nos investissements en économisant sur la paille et en améliorant les conditions de travail. Nous recherchons des gains sur les temps travaillés et nous raisonnons aussi drastiquement nos dépenses de carburant. Nous atteignons les objectifs que nous nous sommes fixés. Le bâtiment d'élevage, en logettes sur caillebotis, permet des économies de paille.

Je suis très intéressé par la rationalisation du travail et l'organisation de chantiers. Je peux ainsi réaliser 4 coupes d'herbe par an en minimisant au maximum l'utilisation des tracteurs (1000 heures par an). Dès 2001, la possibilité de faire du « bio » et d'avoir une unité de méthanisation m'interpelle pour des raisons d'autonomie. A partir de 2004, le groupe Biogaz est mis en place par Nathalie Viard, ingénieur Trame en Lorraine. J'en fais partie, ce qui m'a amené à faire des priorités chez moi : d'abord, en 2013, la construction d'une unité de méthanisation, puis, en 2016 seulement, la conversion à l'agriculture biologique.

Les risques

Il n'y a jamais de risque. La vie n'est faite que de problèmes et la chance de la vie, c'est de résoudre ces problèmes. Je suis de nature très optimiste. J'ai plein de choses en tête mais je crains d'arriver en retraite sans avoir eu le temps de toutes les explorer. Il me reste 4 ans avant cette échéance.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Deux aspects techniques m'ont toujours guidé. Tout d'abord l'organisation du travail, avec la pratique du non labour, le bâtiment sur caillebotis. Ensuite, l'économie d'énergie a toujours été ma ligne conductrice : c'est là que j'ai réalisé le maximum d'économies.

Les sources d'information

J'ai participé à de nombreuses réunions techniques, parfois très éloignées de mon exploitation, je suis allé voir ailleurs ce que j'avais envie de voir et non pas ce qu'on voulait me montrer.

L'apport du collectif

Je suis quelqu'un qui s'engage : administrateur d'un centre de gestion, conseiller municipal. Trente ans de syndicalisme m'ont amené à la « grève du lait » en 2009. Je me suis alors engagé dans la création d'une marque de lait équitable « Fair France » commercialisée sur la France entière. A partir d'un cahier des charges, les éleveurs s'occupent de toute la commercialisation. Le litre de lait est vendu 99 centimes au consommateur ce qui rémunère l'éleveur à 45 centimes du litre. Les éleveurs ont beaucoup de contacts avec les consommateurs. C'est une vraie démarche équitable.

Dès 2001, ma participation aux voyages d'étude à l'étranger pour découvrir la méthanisation puis, plus tard, ma participation au Groupe Biogaz Lorraine ont été déterminants. Ce groupe, qui n'existe plus aujourd'hui, avait pour vocation de former ses membres et d'informer les politiques et le grand public sur la méthanisation. Une plaquette d'information avait été créée. Un groupe Interreg de méthaniseurs avait été constitué entre la Lorraine, le Luxembourg et la Belgique. J'y ai été membre actif. Ces échanges m'ont passionné. Je me suis ensuite impliqué dans Trame, par MéthaLAE, programme partenarial de 3 ans qui montre comment la méthanisation peut être un levier pour l'agro-écologie.

LES BENEFICES

- ◆ Améliorer la recherche de la valeur ajoutée
- ◆ Economiser l'énergie
- ◆ Réduire la pollution
- ◆ Améliorer le bilan énergétique

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Le système d'exploitation est réellement durable et offre la possibilité d'envisager sereinement un avenir par reprise, au sein de la famille ou en dehors. Les pratiques sont guidées par le bon sens.
- ◆ Mon métier : innovateur, ingénieur, visionnaire.
- ◆ Les projets d'évolution : optimiser l'existant en vue de la retraite dans 4 ans.
- ◆ Le plus important pour moi, tant personnellement que professionnellement : être libre, maître de ma destinée.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Nous irions plus vite en prenant plus de temps pour aller voir plus de choses ailleurs.

23 - « NOUS SOMMES FIERS DE RENDRE À NOUVEAU NOS SOLS VIVANTS »



Grandes cultures, compostage — Seine-Maritime
Fonctionnement et fertilité des sols, réduction des phytosanitaires,
paysage et biodiversité

Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité



Ludovic Dufour

Age : 52 ans

Formation initiale : BTS Techniques agricoles gestion d'entreprise

Date d'installation : 1987

Implication dans les réseaux de Trame : membre du Conseil d'administration d'Agriculteurs Composteurs de France,

Autres implications : vice-président de la Confédération des Experts agricoles de Normandie

Contact : ludo.dufour@wanadoo.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ La ferme du Tors (Belleville en Caux, Seine-Maritime)
- ◆ 175 ha : blé (80 ha), orge (10 ha), colza (25 ha), lin textile (25 ha), pommes de terre (15 ha), betteraves sucrières (10 ha), le reste en jachère
- ◆ SARL Fertilvert : activité de compostage

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ La ferme du Tors : Ludovic Dufour, Grégoire Dufour (son frère) et 4 salariés, soit 5 ETP (Ludovic Dufour exerce une autre activité d'expert agricole en plus de son travail sur l'exploitation)
- ◆ Fertilvert : 2 associés : Ludovic Dufour et son frère + 3 ETP

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Je me suis installé sur l'exploitation agricole d'un grand-oncle. L'exploitation était sur un système d'agriculture industrielle classique des années 1980-1990. J'ai poursuivi ainsi pendant une dizaine d'années.

Les changements

Le changement est arrivé dans les années 2000, avec la tempête de 1999 et le constat que nous subissions énormément d'érosion. Dans les analyses de sol que nous faisons régulièrement, le taux de matière organique chutait. Nous avons commencé à changer notre façon de voir et avons cherché ce que nous pouvions faire à notre échelle contre ces phénomènes. Nous avons été parmi les premiers à signer un CTE (Contrat territorial d'exploitation).

Nous nous sommes concentrés sur l'idée de remettre de la matière organique (MO) dans les sols (éviter les pertes ou en ramener). En cherchant des solutions, nous sommes arrivés sur l'idée des composts. Nous avons contacté des plateformes gérées par des collectivités mais le processus ne nous convenait pas : il n'y avait pas de traçabilité et la qualité n'était pas celle que nous recherchions. Nous nous sommes alors dit que nous allions fabriquer nous-même du compost, de façon tracée et saine (sans métaux lourds, sans phytopathogène). Nous avons cherché des collectivités intéressées, l'administration nous a soutenus. Nous avons monté nos dossiers de 2001 à 2002, pour un démarrage en 2003. Aujourd'hui, nous compostons 25 000 t de déchets verts. Nous sommes ainsi entrés dans la dynamique de l'agro-écologie sans trop le savoir. Sur certaines parcelles, nous sommes passés de 1,4 % de MO à 2,5 %.

Nous avons aussi développé d'autres pratiques : des techniques culturales simplifiées, puis une couverture des sols de plus en plus permanente, puis du semis direct. Nous avons investi dans un semoir direct il y a 6-7 ans. Nous avons mis en place des bandes ligno-cellulosiques dans le cadre d'un programme expérimental régional, Innobioma, et du programme Agrifaune. Nous avons planté, en milieu de parcelles ou en bordure, des bandes de 4,5 m ou 5 m de large de saules (récolte tous les deux ans) ou de miscanthus (récolte tous les ans). L'objectif est de limiter l'érosion, freiner les eaux de ruissellement, créer des zones tampon et favoriser la biodiversité en milieu de parcelles. La biomasse est vendue en paillage pour des collectivités ou des poulaillers pour le miscanthus, le saule est transformé en plaquettes pour chaufferie.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Nous n'avions pas forcément mesuré tous les risques, notamment financiers. Heureusement, nous avons l'appui des collectivités locales qui ont une problématique d'élimination des déchets, autrement dit une clientèle. Comme nous sommes une entreprise familiale, si les clients n'avaient pas été au rendez-vous, cela aurait pu être très compliqué. Nous nous sommes très vite engagés sur la qualité ce qui fait que nous sommes rassurants pour nos clients et que nous confortons notre clientèle. Nous avons mis en place une certification ISO 9001 et ISO 14001. Nous recherchons l'amélioration continue au travers de la charte des Composteurs de France et le respect des normes ISO.

Au niveau des techniques agricoles, passer du labour au semis direct ne s'est pas fait en un claquement de doigts. Nous avons fait beaucoup de formations. Nous et nos salariés sommes tous montés en compétences. Nous avons un plan de formation annuel.

Au début nous avons 2 collaborateurs, aujourd'hui, nous en avons entre 7 et 10 avec le personnel saisonnier, cela se passe bien, notamment parce que les personnes qui nous ont rejoints partagent nos valeurs.

Les sources d'information

Les formations suivies et l'association des Agriculteurs Composteurs de France (ACF) ont été d'importantes sources d'information. J'ai aussi une autre activité d'expert agricole. J'interviens dans la vie d'une exploitation agricole en cas de sinistre (estimer un préjudice) ou pour estimer la valeur des entreprises ou des activités : je fais des audits. Au travers de l'expertise, je me nourris de l'expérience des personnes que je rencontre.

L'apport du collectif

J'ai été président d'ACF pendant plusieurs années. ACF c'est le professionnalisme des personnes qui composent le groupe, leur expérience, le partage sur le positif et le négatif du métier, sans filtre ; tout le travail de notre animatrice Solène Dumont, de veille réglementaire, technologique... Il y a aussi un côté convivial : c'est une équipe d'amis qui a du plaisir à se retrouver, pour partager les préoccupations qui nous sont communes.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Des sols aujourd'hui beaucoup plus vivants qu'il y a 15 ou 20 ans.
- ◆ Réduction de l'usage de pesticides, réduction de l'usage des engrais chimiques (arrêt de tous les achats sauf azote).
- ◆ Augmentation de la biodiversité (augmentation mesurée des populations de vers de terre, carabes, coccinelles, abeilles sauvages...).
- ◆ Des créations de poste.
- ◆ Une montée en compétences.
- ◆ Une pérennisation de l'activité.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Nous sommes fiers de rendre à nouveau nos sols vivants.
- ◆ Notre système est performant, durable, sain.
- ◆ Nous travaillons dans une ambiance et un environnement de plus en plus sain.
- ◆ Nous sommes dans une phase de consolidation des acquis. Nous solidifions les fondamentaux, pour que nos enfants, qui sont intéressés par nos métiers, puissent développer de nouveaux projets quand ils auront envie de revenir.
- ◆ C'est important pour moi de me lever tous les jours en ayant l'impression de pouvoir améliorer les choses, familialement ou professionnellement.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je le referais ! J'ai un BTS, je pense qu'avec un niveau de formation plus élevé, j'aurais gagné du temps. Il a fallu que j'apprenne, j'ai fait beaucoup de formations continues.



L'EXPLOITATION

- ◆ La ferme des Courmettes (Tourettes sur Loup, Alpes-Maritimes)
- ◆ 55 chèvres, 45 brebis, en cours d'évolution, transformation en fromages et autres produits laitiers
- ◆ Commercialisation exclusivement en circuits courts

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Je me suis installé en 1983 avec une convention de pâturage, sur un foncier de 600 hectares assez dégradé (beaucoup de friches), appartenant à une association. Puis, je me suis associé avec des collègues en GAEC, nous avons une activité ovin viande et caprin fromager. C'était un défi de s'installer sur ces terrains difficiles, avec une convention de pâturage sans garantie du bail. J'imaginai qu'il faudrait 5 ans pour parvenir à un rythme de croisière. En réalité, cela en a pris 20.

Les changements

En 1998, nous avons scindé le GAEC, j'ai gardé l'activité caprin fromager. J'avais le projet du bio, mais le contexte n'était pas porteur à cette époque. Les choses ont changé avec la crise de la vache folle et quand je suis passé au bio en 2001, l'image de la production de fromages de chèvres de collines était très bonne. J'étais déjà dans un système très extensif mais je voulais aller jusqu'au bout de la démarche et exercer mon activité sans utiliser de produits polluants.

Au niveau de l'alimentation, mon objectif est de valoriser au mieux les parcours même s'ils ne sont pas de grande qualité. Je complémente avec du foin dont je produis un tiers à la moitié. Je suis contraint d'acheter le reste car les terrains sont très secs et je n'ai pas d'irrigation. J'achète tout le grain.

En 2014, j'ai perdu la moitié de mon cheptel, suite à un problème sanitaire, sans qu'on sache précisément en expliquer la cause. J'ai dû malheureusement me séparer de mon salarié, ce qui m'a conduit à revoir mon organisation. Je suis passé en monotraite : une traite par jour, le matin. J'avais eu des retours d'expériences positifs sur ce système. J'ai commencé par le tester sur une fin de saison. Avec la monotraite, je déränge moins le cheptel, et je gagne du temps. Le lait est de meilleure qualité et un peu plus fromageable. Cela m'a aussi permis de créer des conditions de travail meilleures (en levant l'amplitude horaire exigée par la double traite) pour fidéliser un salarié. Depuis un an, j'ai à nouveau une salariée. Aujourd'hui, j'ai repris des brebis, en plus des chèvres, afin de panacher mon cheptel, et de trouver un équilibre sanitaire. J'ai élargi ma gamme de produits laitiers. Je n'utilise pas d'antibiotiques.

Je commercialise en grande partie dans un magasin de producteurs. Dans les années 90, avec les membres du Groupe de Développement Agricole de Grasse, dont j'étais président, nous nous retrouvons sur les fêtes et foires. Est venue l'idée d'un stand commun sur les salons, puis celle d'ouvrir une boutique. Le magasin a ouvert au Rouret en 2003. En 2018, nous avons doublé la surface de vente pour atteindre 250 m². Nous sommes une quarantaine de coopérateurs.

Bruno Gabelier

Age : 59 ans

Formation initiale : DUT Agronomie

Date d'installation : 1983

Implication dans les réseaux de Trame : Réseau des magasins de producteurs de PACA (adhérent FRGeda PACA)

Autres implications : président du magasin de producteurs Le Marché de nos Collines, vice-président de la Chambre d'agriculture des Alpes-Maritimes, président FDSEA 06, vice-président FRSEA PACA

Contact : gabelierb@aol.com

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Bruno Gabelier, une salariée à temps plein polyvalente et la compagne de Bruno, conjointe collaboratrice.

Les difficultés rencontrées et les solutions

J'ai rencontré et je rencontre toujours beaucoup de difficultés. Au début, je suis parti sans trop d'expérience mais avec l'énergie, la persévérance, on les surmonte. Le foncier a été une vraie difficulté. Je dois gérer depuis le démarrage le fait d'être locataire avec un contrat précaire (revu tous les 5 ans). Cela pose des problèmes notamment pour les bâtiments d'exploitation, pas du tout fonctionnels, trop vétustes et inadaptés (bergerie, grange, pas de hangar pour le matériel...).

Les sources d'information

Je me suis toujours attaché à m'insérer dans le tissu agricole local. Cet engagement m'apporte :

- de nouvelles idées,
- un enrichissement personnel : pour la prise de parole, la confrontation aux autres, la négociation...
- une visibilité : cela me permet de me faire connaître, ainsi que mes produits.

Ma ferme est ouverte sur l'extérieur : j'accueille une trentaine de groupes par an, adultes ou enfants, et des stagiaires. Je ne vends pas que du fromage, je vends aussi un imaginaire, un lien au territoire... Cela me plaît de le partager.

J'ai suivi différentes formations : sur la commercialisation, la communication, la transformation du fromage..., j'ai accueilli quelques stages chez moi.

L'apport du collectif

Le collectif est une expérience très riche et un vecteur d'ouverture. Cela crée de l'échange, de l'émulation, ouvre des opportunités à saisir, cela peut même créer des emplois comme dans le cas de l'ouverture de notre magasin collectif. Certains membres du groupe ont ouvert des points de vente chez eux, développé de nouveaux produits, de nouveaux conditionnements, suite à la création du magasin collectif. Le magasin a ouvert les esprits de beaucoup sur les rapports aux autres, sur les circuits courts et sur le bio. Au démarrage, nous étions 3 producteurs bio dans le groupe, aujourd'hui, nous sommes au moins 25 sur les 40. Suite à leur première implication dans un collectif, via le magasin, des membres du groupe se sont engagés dans de nouvelles responsabilités en Chambre d'agriculture, syndicalisme...

LES BÉNÉFICES

- ◆ La monotraite m'a apporté beaucoup de bénéfices : en matière d'organisation du travail, de gestion des animaux, de rendement fromager et de confort de vie.
- ◆ La création du magasin de producteurs a été un véritable vecteur de développement pour la ferme en réduisant le temps de commercialisation, en dégageant des marges, en créant des opportunités pour l'élargissement de ma gamme de produits.
- ◆ Les débouchés sont là pour une agriculture bio en circuits courts.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ J'aime l'idée de produire de quoi nourrir des gens, à partir de ressources maigres. Je travaille dans un bel environnement.
- ◆ C'est un métier très prenant, qui engage toute une vie mais qui est passionnant.
- ◆ Il comporte des tas de facettes : l'élevage d'animaux, la culture des terres, la communication, la commercialisation, les relations humaines... C'est une aventure très enrichissante.
- ◆ Aujourd'hui, je pense à la transmission. Ma compagne, conjointe collaboratrice, gère aussi une activité traiteur au magasin de producteurs. Il faut trouver la bonne formule pour maintenir la dynamique de développement et transmettre.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je prendrais plus de temps. Je manquais d'expérience dans les choix que j'ai faits au départ. Les contraintes et la précarité foncières ont freiné le développement. Cela aurait plus facile si j'avais eu un bail.

25 - « JE SUIS SALARIÉ D'UNE FERME PILOTE POUR DES PRATIQUES AGRO-ÉCOLOGIQUES »

Polyculture — Somme

Fonctionnement et fertilité des sols, paysage et biodiversité,

Réduction des phytosanitaires



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité



Christian Grégoire

Age : 55 ans

Formation initiale : BEPA Machinisme

Date de première embauche : Salarié agricole depuis 1983

Implication dans les réseaux de Trame : président de l'Association des salariés agricoles de la Somme et des Hauts de France, secrétaire de l'Association des salariés agricoles de France

Autres implications : conseil de perfectionnement du CFPPA de la Somme, commission emploi-formation de la Chambre d'agriculture

Contact : christian.gregoire84@sfr.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Localisée à Harbonnières (Somme)
- ◆ 158 ha : pommes de terre, céréales, betteraves, légumes

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ 1 salarié à temps plein (Christian Grégoire) et 1 apprenti.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Je suis salarié agricole depuis 35 ans. Je suis arrivé en 2000 sur l'exploitation agricole pour laquelle je travaille actuellement. L'agriculteur prenait sa retraite et l'objectif de mon recrutement était de le remplacer. En effet, mon employeur actuel a une autre activité et ne travaille pas sur l'exploitation agricole. Quand je suis arrivé, les terres étaient labourées, il n'y avait pas de cultures intermédiaires. Nous pratiquons une agriculture conventionnelle sur 118 hectares.

Les changements

En 2003, j'ai mis en place le non labour et des cultures intermédiaires (avoine). En 2007 : l'exploitation agricole s'est agrandie de 40 ha. Nous sommes engagés, depuis plusieurs années, en tant que ferme pilote sur des pratiques agro-écologiques avec l'entreprise Mc Cain, auprès de qui nous commercialisons nos pommes de terre. Nous testons avec eux de nouvelles pratiques, qui seront ensuite étendues aux autres producteurs pour Mc Cain, si elles fonctionnent. Pour les traitements, nous avons des buses anti-dérives, à injection d'air, qui permettent de réduire la volatilité et nous utilisons un guidage GPS. Nous avons aussi mis en place un système appelé barbutte, qui crée des monticules de terre à intervalles réguliers dans les sillons, entre les buttes où sont plantées les pommes de terre. Ces micro-barrages retiennent davantage l'eau et limitent l'érosion. Nous utilisons aujourd'hui un mélange de 3 espèces en culture intermédiaire. Nous menons des essais pour limiter notamment l'apport d'engrais azoté : apport de compost en plusieurs fois, apport de potasse... Nous broyons les fanes de pommes de terre pour limiter l'apport de défanant. Nous utilisons aussi des sondes Weenat (pluviométrie, température du sol et de l'air) pour décider ou non d'irriguer.

En 2016, Mc Cain a établi un diagnostic de nos pratiques en matière de biodiversité, pour aller un cran plus loin vers les pratiques agro-environnementales. Nous avons mis en place des tas de pierres pour apporter des abris à certaines espèces animales. Nous souhaitons mettre en place prochainement des nichoirs dans les arbres et des bandes fleuries (pour favoriser la présence de papillons et autres insectes) en bordure des parcelles.

Les raisons

Je pense que mon employeur s'est engagé dans ces changements pour une meilleure prise en compte de l'environnement et réduire la pollution. Pour être ferme pilote, il faut être intéressé par ces thèmes et signer un engagement. Personnellement, je suis toujours favorable à l'expérimentation et le respect de la nature me tient à cœur, donc j'ai trouvé cela très intéressant. Nous menons ces actions en restant à la pointe. Je pense que c'est bien de faire plus d'efforts.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Les expérimentations sont menées en bandes d'essais. Nous pouvons donc être obligés, par exemple, de traiter tout sauf une bande et revenir plus tard pour s'occuper de cette bande. Cela demande forcément plus de temps de travail. Je suis également plus secoué dans le tracteur suite à la mise en place du système de barbuttes. Je m'y suis fait. Je sais que quand je fais des essais, je vais mettre plus de temps. Cela fait partie de mon travail maintenant.

Les sources d'information

Au début, j'ai mis en place le non labour car j'étais seul sur l'exploitation et que cela facilitait le travail. C'était une question de nécessité. Puis j'ai assisté à des réunions d'un fournisseur de biostimulants pour les sols et les plantes : sur la vie du sol, sur les cultures intermédiaires.

Ensuite, j'ai suivi l'accompagnement avec Mc Cain et les tests que nous faisons d'année en année.

L'apport du collectif

Les réunions du fournisseur m'ont permis de m'initier aux cultures intermédiaires. Et avec Mc Cain, nous sommes 5 fermes pilotes en France. Le collectif amène de la diversité pour les essais, au niveau des sols et des pratiques de travail. Nous nous réunissons une fois par an, nous partageons ce que nous faisons et nous comparons ce qui fonctionne le mieux et le moins. C'est comme cela qu'on avance. Tout seul, on croit en ce que l'on fait mais il peut y avoir des pratiques qui ne sont pas forcément bonnes.

LES BENEFICES

- ◆ C'est enrichissant.
- ◆ On teste des techniques, on en garde certaines et on en arrête d'autres.
- ◆ On s'implique davantage dans l'exploitation.
- ◆ Le travail est moins monotone.
- ◆ On reste « dans le coup », on mène des innovations.
- ◆ Pour mon employeur, cela maintient des bonnes relations avec les personnes avec qui nous travaillons fréquemment.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Je mène une ferme de A à Z.
- ◆ Je m'implique davantage.
- ◆ Le métier évolue et il faut évoluer avec.
- ◆ Je reste à la page en terme d'innovations agro-écologiques.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

De mon point de vue, rester 10 ans sur une exploitation, c'est bien. Si j'étais plus jeune, aujourd'hui, je changerais. Je suis resté 17 ans dans la précédente, et 18 ans dans celle-ci et c'est peut-être trop. En travaillant sur différentes exploitations, en changeant d'employeur, de région, on s'enrichit de nouvelles idées et on prend plus d'assurance. En même temps, le fait de rester plusieurs années au même endroit permet d'acquérir de l'expérience pour devenir bon dans son travail : on apprend toujours dans ce métier.



Jennifer Herpin

Age : 34 ans

Formation initiale : BTSA productions animales - 2003

Date d'installation : 2 février 2015

Implication dans les réseaux de Trame : adhérente GDA du Grand Lucé, responsable du groupe médecines complémentaires Sud Sarthe.

Contact : jennifer.herpin@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ GAEC des HERRIE (Challes, Sarthe)
- ◆ Surface : 210 Ha de SAU dont 120 en SFP (superficie fourragère principale)
- ◆ Cheptel : 120 vaches laitières avec 2 robots de traite

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ GAEC à 4 associés : Jennifer Herpin, Damien Herpin, Elisabeth Lemarié, Edith Herpin et un salarié Nathan Lebray - 5 ETP

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Non issue du milieu agricole, je me suis installée en février 2015 sur l'exploitation agricole familiale de mon mari, une structure de 120 vaches laitières et 210 ha, pour remplacer un associé. Suite à de nombreux événements, un autre associé est parti en octobre 2015 et on a donc embauché un salarié. Ce système est très intensif avec beaucoup de lait produit par hectare (production moyenne par vache laitière : 10 000 kg).

Les changements

J'ai commencé à travailler sur l'exploitation dès 2013, en tant que conjointe collaboratrice, après 10 ans de salariat. J'ai suivi une formation pour inséminer mes vaches. A ce moment-là, j'ai fait la connaissance d'agriculteurs en agriculture biologique depuis 20 ans. Ils m'ont parlé de leurs plantes, d'homéopathie... et ça a chamboulé mes idées. Aussitôt, j'ai acheté des livres, pour un usage familial au départ. Je me suis renseignée sur des formations à la Chambre d'agriculture en me disant que si ces médecines marchaient pour nous, elles pouvaient aussi marcher sur les animaux. L'aromathérapie et la phytothérapie ont été mes premières formations. Je les ai mises en application tout de suite sur l'élevage avec des résultats très encourageants.

Les raisons

Après ces formations, ma vision a changé et je ne regardais plus mes vaches de la même manière. Pousser les performances à l'extrême m'a fait prendre conscience que je ne respectais pas mes animaux à leur juste valeur. J'ai donc poursuivi mes formations en homéopathie, en acupuncture et, dernièrement, en ostéopathie. Avec ces médecines complémentaires, j'arrive à diminuer les coûts vétérinaires, comme par exemple celui de l'utilisation d'un anti-mouches allopathique abaissé de 7 € par vache laitière et par mois à 1,5 €.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Au début, ça a été très dur, surtout de convaincre mes associés qui n'y croyaient pas du tout. Ils attendaient des résultats. J'ai commencé par quelques essais sans gros risques financiers, ni sanitaires, pour les animaux, comme donner de la phytothérapie après le vêlage. Tous les jours, j'expérimente, je suis passionnée, j'avance et mes vaches me le rendent bien. Simplement avec de l'observation, les animaux montrent des signes visibles quand ils en ont besoin : « Le poil jauni : les vaches ont besoin d'une détox pour le foie ». J'arrive même à soigner les mammites colibacillaires avec seulement un drainant et de l'acupuncture. Aujourd'hui, j'interviens surtout en préventif pour développer l'immunité des animaux dès la naissance. C'est la clé de ma réussite. Je suis convaincue qu'ils sont capables de se défendre seuls. Les animaux ont juste besoin d'être accompagnés dans leur équilibre de vie pour lutter contre tous les agents agresseurs. Maintenant, je suis ravie, mes relations avec mes vétérinaires ont beaucoup changé. Ils manquent encore de connaissance en matière des médecines alternatives mais ils sont ouverts au fait de se former et d'adopter de nouvelles méthodes.

Les sources d'information

Je participe à de nombreuses formations : aroma-phytothérapie (3), homéothérapie (2), acupuncture (2) et dernièrement ostéopathie. C'est essentiel d'être formé pour utiliser ces différentes méthodes. Grâce aux formations, j'ai un panel de professionnels qui m'entourent : un vétérinaire homéopathe, un ostéopathe ou encore un vétérinaire aroma-phytotérapeute.

L'apport du collectif

Pour moi, c'est indispensable de partager en groupe. Au début, j'avais beaucoup de doutes, avec des échecs. Grâce à ces échanges, j'ai pris confiance en moi. Dans notre secteur, notre animatrice de la Chambre d'agriculture, Cécile Bodet, est moteur. Des journées d'échanges organisées par Trame permettent de tisser des liens avec des éleveurs de toute la France.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Je travaille en conscience avec mes idées.
- ◆ Je suis beaucoup plus autonome. J'observe mes vaches et je décide ou non de soigner.
- ◆ J'arrive à convaincre des « anti » méthodes complémentaires. Mes voisins ou même mes vétérinaires ont changé d'avis.
- ◆ Voir mes animaux comme des êtres vivants et non plus comme des numéros, c'est essentiel.
- ◆ Une remise en cause perpétuelle est indispensable pour pérenniser son système de production.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Nous sommes éleveurs laitiers travaillant en harmonie avec l'environnement et les êtres vivants qui le composent.
- ◆ Donner une image positive du métier aux citoyens et leur expliquer nos pratiques et le fait que l'on ne fait pas n'importe quoi. Nous fabriquons des produits de qualité, c'est pour cela que j'échange avec les consommateurs et les encourage à manger français.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

J'aurais le même parcours. Je suis en accord avec mes idées. J'ai trouvé ma voie et j'en suis convaincue. Donner aux autres l'envie d'utiliser ces médecines est pour moi une satisfaction personnelle. Surtout de transmettre à mes enfants l'amour du métier dans un monde meilleur, plus respectueux de la nature et des êtres vivants qui la nourrissent.



Christophe Naudin

Age : 36 ans

Formation initiale : Bac Pro grandes cultures

Date d'installation : janvier 2013

Implication dans les réseaux de Trame : vice-trésorier de l'APAD, président de l'APAD Sud Bassin Parisien, administrateur de Trame

Contact : christophe.naudin@apad.asso.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Exploitation de C. Naudin (Maise, Essonne)
- ◆ Surface 115 ha : 30 ha de blé tendre, 40 ha d'orge de printemps brassicole, 20 ha de colza, 10 ha de pois et 5 ha de maïs

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Christophe Naudin travaille seul sur son exploitation à temps plein.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Quand je l'ai reprise, l'exploitation familiale était en système traditionnel, avec du labour pour les cultures de printemps et des techniques culturales simplifiées (TCS) pour les cultures d'hiver. Ayant une petite surface de production, les cours des céréales étant bas, les prix des intrants augmentant... ma logique était de diminuer les coûts de production.

Les changements

J'ai découvert l'Agriculture de Conservation des Sols (ACS), 5 ans avant de m'installer, lorsque je faisais des recherches pour diminuer mes coûts de production. Ce système me paraissait beaucoup plus cohérent et logique que les systèmes avec travail du sol : faire des blocs, les casser, en refaire, les casser à nouveau... Après un dernier labour à l'hiver 2013 (pour la destruction de gros couverts végétaux), j'ai investi dans un semoir pour semis-direct au printemps 2014. Croyant en l'ACS, j'ai changé mes pratiques sur toute mon exploitation. Lorsqu'on n'expérimente que sur une petite partie de son exploitation, on peut plus facilement faire marche arrière. Je ne souhaitais pas faire cela : ne pas remettre en cause tout ce système dans lequel je croyais pour un raté lié par exemple à un aléa climatique.

Les raisons

Nous arrivions à la fin d'un système avec le labour et les TCS. Les herbes spontanées (ou adventices) comme le ray-grass sont de plus en plus résistantes, on n'arrive pas à les contrôler. Même des labours répétés n'y faisaient rien. Il fallait également que j'arrive à mieux valoriser mes petites surfaces pour pouvoir bien en vivre, rembourser mon emprunt Jeune Agriculteur... Les coûts des matières premières étant en constante hausse, il fallait que je réfléchisse mon système pour pouvoir valoriser au mieux ma production.

Les risques

J'ai plutôt écarté les risques de faire marche arrière. J'étais convaincu du système : ça pouvait et donc ça devait fonctionner. Je l'avais vu de mes propres yeux chez d'autres agriculteurs. Je me suis pris en main pour me permettre de franchir le pas. J'avais pris le temps de me renseigner avant de me lancer. Entre 2013 et 2014, je me suis formé pour me lancer dans ce système. J'ai suivi de nombreuses formations de plusieurs jours (5 formations), des tours de plaine... Je me sentais prêt, j'ai donc sauté le pas. J'aurais pu le faire plus tôt, au moment de la reprise de l'exploitation, mais je l'aurais fait moins sereinement.

LA MISE EN ŒUVRE DES CHANGEMENTS

Les difficultés rencontrées et les solutions

Lors de ma reprise de l'exploitation familiale, je n'ai pas rencontré de conflits quant au changement de système de production. La plus grande difficulté réside dans la nécessité de se reformer, de s'approprier un nouveau système de production que je n'avais jamais étudié à l'école.

J'ai cependant rencontré quelques erreurs techniques « de débutant ». Des petites bêtises qui peuvent arriver à tous les agriculteurs quel que soit le système de production (des choses pas faites - je n'avais pas pris le temps - ou pas réalisées au bon moment...). J'ai pu partager ces erreurs avec l'APAD Sud Bassin Parisien pour pouvoir avancer.

Les sources d'information

Je me renseigne beaucoup via des articles, des recherches internet... Mais ma plus grande richesse a été de pouvoir suivre des formations sur le sujet, de faire des tours de plaine avec des agriculteurs dans la même démarche que moi.

L'apport du collectif

Le collectif est pour moi un élément moteur qui m'a aidé à me sécuriser dans la technique de l'ACS mais également à trouver le soutien d'autres agriculteurs dans cette démarche.

Au moment de mon installation et suite à une formation chez un agriculteur voisin (membre de l'APAD nationale), nous nous sommes rendu compte que nous étions plusieurs agriculteurs à nous intéresser à l'ACS dans ma région. Nous avons donc décidé de créer notre APAD régionale et c'est comme cela que le groupe Sud Bassin Parisien s'est formé. Ce groupe nous permet de trouver du soutien, de partager nos réflexions et questionnements afin de travailler « autrement » en groupe.

LES BÉNÉFICES

- ◆ L'épanouissement dans mon métier. J'ai dû apprendre à produire autrement en sortant de mes études.
- ◆ Produire à moindres coûts : réduction du parc matériel, baisse de consommation de carburant...
- ◆ La diminution des phytosanitaires comme les herbicides au bout de quelques années.
- ◆ La forte pression de ray-grass présent dans les parcelles diminue d'année en année.
- ◆ De nombreux bénéfices environnementaux : diminution des GES émis, augmentation de la biodiversité et de la faune sur les parcelles.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Le métier est aujourd'hui pour moi plus valorisant et enrichissant. J'ai un regard différent sur mes parcelles et sur ce que je produis.
- ◆ C'est quelque chose de très enrichissant de pouvoir continuer à découvrir ce système, observer ses parcelles, se renseigner.
- ◆ Le collectif qui permet de se regrouper et d'échanger avec des agriculteurs dans le même système que le nôtre est très enrichissant personnellement. Le rapport n'est pas le même qu'avec un conseiller. Le collectif amène plus de réflexion, on évalue les risques autrement.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je ne regrette rien du tout sinon je ne serais pas là aujourd'hui. Quand j'observe les bénéfices (économiques, environnementaux...) sur mon exploitation, cela ne peut que me conforter dans mon choix. Encore plus lorsque les agriculteurs voisins viennent voir mes sols et sont encore plus bluffés que moi ! Bien entendu, si c'était à refaire, j'aimerais faire encore mieux !

28 - « UNE CONFÉRENCE SUR LES SOLS A ÉTÉ LE DÉCLIC D'UN CHANGEMENT DE PRATIQUES »



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité

Grandes cultures et vignes — Charente-Maritime
Fonctionnement et fertilité des sols, réduction des phytosanitaires



Régis Négrier

Age : 56 ans

Formation initiale : BEPA

Date d'installation : 1987

Implication dans les réseaux de Trame : adhérent au cercle d'échanges CEMES-CESAM

Autres implications : responsable d'un groupe de travail à la Chambre d'agriculture, conseiller municipal adjoint

Contact : rnegrier@cerfrance.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ EARL Négrier (Berneuil, Charente-Maritime)
- ◆ 195 ha de grandes cultures (blé, orge, blé dur, colza, tournesol, maïs) et 13 ha de vignes
- ◆ Commercialisation en circuits courts

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Régis Négrier, son épouse Sylvie (salariée dans l'EARL), 1 apprenti : 2,5 ETP et des saisonniers pour la vigne pendant 2 mois.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Au moment de mon installation en 1987, la production était de l'élevage allaitant (15 mères) sur 25 ha. Puis en 1992, suite à la reprise de la ferme de mes parents, la surface est passée à 120 ha. En 1995, j'ai arrêté l'élevage bovin par manque de main-d'œuvre (c'était mon père qui s'en chargeait) et je n'avais pas l'âme d'un éleveur. Puis, il y a eu des terres héritées de mes beaux-parents et des achats de terres successifs jusqu'à atteindre 208 ha dont 13 ha de vignes aujourd'hui. Au moment de mon installation, je faisais comme mon père et les voisins, à savoir un labour tous les ans.

Les changements

En 1992, j'ai eu la chance de rencontrer l'agronome Claude Bourguignon. Tout de suite convaincu, j'ai vendu ma charrue pour acheter un outil de travail du sol superficiel. Je semais donc en un seul passage. J'ai travaillé comme cela pendant 6 ans. En 1998, je suis passé en semis direct sur toutes mes cultures en 6 ans. La vigne nous prenait beaucoup de temps car, vu les cours du Cognac au moment de la reprise des parcelles, je n'ai pas pu embaucher un salarié. Le semis direct avait diminué le temps de travail sur céréales. Depuis 2002, je réalise un travail superficiel du sol avec un déchaumeur et, depuis 2008, je sème avec un strip-till, acheté avec deux collègues. Un exemple de rotation sur 5 ans est colza-blé tendre-tournesol-blé tendre-orge. Je pratique aussi les couverts végétaux depuis 1998, avec aujourd'hui un mélange de féverole, moutarde et phacélie ou radis.

Pour les vignes, sur les conseils de M. Bourguignon, j'ai banni le travail du sol car mes terres argilocalcaires étaient favorables à la chlorose ferrique. J'ai arrêté les herbicides racinaires et mis en place l'enherbement une année sur deux. Les vignes s'enracinent plus profondément et sont plus pérennes (50 à 80 ans au lieu de 25 ans). Je n'apporte plus d'engrais chimiques, juste un peu d'azote au printemps (50 à 60 unités). Le sol s'est rééquilibré. Je travaille aussi aujourd'hui avec un négociant qui propose des traitements raisonnés et fournit des alertes infos sur les maladies, le climat... C'est au viticulteur de décider s'il traite ou non. Pour ma part, j'octroie une grande place à l'observation, je fais mon propre diagnostic et traite le moins possible.

Concernant la transformation, nous avons souhaité vinifier et diversifier la production en vins de pays. Aussi, de 2002 à 2005, nous avons planté de nouvelles parcelles et j'ai suivi une formation viti-œno. La première bouteille est sortie en 2007. Aujourd'hui, les 1,5 ha de vins de pays et les 11,5 ha de Cognac sont produits sur place. Le vin de pays charentais est écoulé dans le magasin de la ferme, créé en 2014. Le Cognac est vendu par contrats aux grands maisons de Cognac. Enfin, depuis 2001, je plante des haies : j'en suis à 3,5 km de haies.

Les difficultés rencontrées et les solutions

La première année de la simplification du travail du sol, j'ai été très mal psychologiquement. Je n'avais pas de référence, mes champs n'étaient pas propres, les voisins me prenaient pour un extraterrestre. Il a fallu passer outre. Heureusement, j'ai eu le soutien de ma famille et de mon père. Je suis un peu têtu, alors, même si j'ai fait des erreurs, j'ai persisté. Et puis, j'aime essayer, tester de nouvelles choses.

Techniquement, avec l'outil de travail superficiel du sol, les problèmes étaient maîtrisés. Cela s'est compliqué quand je suis passé au semis direct car j'ai commencé à avoir des problèmes de limaces qui ont perturbé les rendements. Je me suis rendu compte que je dépensais trop de produits anti-limaces et j'ai décidé depuis de passer à un travail superficiel du sol avec déchaumeur qui permet d'éliminer une grande part de limaces.

Les sources d'information

La première et principale, c'est bien évidemment Claude Bourguignon et son épouse. J'ai assisté à sa conférence et cela a été le déclic ! J'ai senti une nécessité, une urgence à faire quelque chose ! C'est grâce à eux si je suis parti sur un autre itinéraire. Il m'ont accompagné dans tous ces changements, par leurs conseils et les analyses de sol au sein de leur laboratoire d'analyses microbiologiques de sol (LAMS). De plus, entre 1993 et 2002, j'ai fait partie d'un groupe bas volume animé au niveau national par Bernard Demaine de la Chambre d'agriculture de l'Oise. J'ai alors progressé sur la réduction des produits phytosanitaires. Lors de l'arrêt de ce groupe en 2002, j'ai proposé à Joël Goulevant, président à l'époque du CEMES-CESAM, de créer un groupe de réflexion sur l'agronomie. C'est ainsi que le groupe Agriculture Durable du CEMES-CESAM, animé par la Chambre d'agriculture, s'est constitué. Enfin, je participe à des groupes thématiques de la Chambre d'agriculture de Charente-Maritime sur des nouvelles variétés de blé, des nouveaux outils.

L'apport du collectif

Le collectif permet de tester en réduisant les risques puisqu'on les partage. Et on n'est plus isolé.

LES BENEFICES

- ◆ La fierté d'avoir été un des premiers à tester ces pratiques.
- ◆ La prise en compte de la faune et de la flore autour de la haie, les couverts végétaux...
- ◆ Avec mon système actuel, l'irrigation ne me paraît plus indispensable.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Système durable, avec comme objectif, que les générations futures retrouvent le sol tel qu'il doit être. Le sol est le capital le plus important pour une exploitation agricole. C'est quelque chose de primordial !
- ◆ J'ai encore envie de voir comment mon sol va évoluer dans les 10 ans qui viennent, s'il y a des changements.
- ◆ Je suis heureux dans ce que je fais aujourd'hui. Une voie s'est ouverte, je l'ai prise et je me suis aperçu que cela me rendait heureux.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je ne me contenterais pas du BEPA et je poursuivrais mes études. J'essaierais d'éviter les erreurs en commençant d'emblée par mon système actuel, avec des couverts dès le départ, pour les grandes cultures. Pour la vigne, je recommencerais tel quel, car grâce à M. Bourguignon, le problème a été trouvé et résolu du premier coup !

29 - « JE SUIS TOUJOURS À L'ÉCOUTE DES OPPORTUNITÉS D'INNOVATION SUR LES CULTURES »

Elevage bovin lait et céréales — Haute-Savoie

Fonctionnement et fertilité des sols, réduction des phytosanitaires, paysage et biodiversité



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION

Liberté Équité Fraîcheur



Xavier Perreard

Age : 53 ans

Formation initiale : Brevet de technicien agricole (BTAG)

Date d'installation : février 1987

Implication dans les réseaux de Trame : administrateur du Comité des Agriculteurs du Genevois (FDGeda de Haute-Savoie)

Autres implications : administrateur de la Cuma, correspondant ISAGRI, membre d'un GIEE et du Réseau DEPHY.

Contact : xavier.perreard@gmail.com

L'EXPLOITATION

- ◆ GAEC La Sauvegarde à l'Eluiset (commune de Viry, Communauté de Communes du Genevois, Haute-Savoie)
- ◆ Surface : 144 Ha
- ◆ 80 vaches laitières et 50 génisses

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Xavier Perreard (à gauche sur la photo) est en GAEC avec son frère Damien (à droite). Ils ont aussi l'aide d'Hyppolite, salarié du Groupement d'employeurs dont Damien est administrateur.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Avec mon frère, nous avons repris l'exploitation derrière nos parents en 1987. C'était une exploitation en système intensif, principalement localisée sur la commune de Viry, à 90 % en zone périurbaine. En 1970, un remembrement - aménagement a permis de rassembler les différentes parcelles de l'exploitation. Les productions sont classiques du Bas Genevois : du lait livré à la Coopérative Les Fermiers Savoyards pour du fromage IGP Tomme de Savoie, Emmental et Raclette de Savoie et des céréales sur la partie frontalière avec la Suisse.

Les changements

Nous avons toujours été à l'écoute des opportunités de changements, surtout sur le végétal, les rotations, grâce à la Cuma dont nous sommes adhérents et qui répond à notre besoin de mécanisation et de petits équipements. Entre 1980 et 1990, le Ceta du Bas Genevois, dont nous faisons partie, était très dynamique, accompagné par le conseiller de la Chambre d'agriculture. Après, d'autres pratiques sont arrivées telles que le semis direct, les TCS, les prairies sans engrais. A l'époque, le GAEC en mesure les bienfaits par l'impact agronomique sur les sols. En 2001, on parle écologie avec les CTE (Contrats Territoriaux d'Exploitation) dans lequel l'exploitation s'engage pour 5 ans, jusqu'en 2005. A cette période, les voisins suisses ont servi de modèles, notamment pour les intercultures afin de lutter contre l'érosion et le lessivage des sols. Vers 2010, les mesures des Apiculteurs de Haute-Savoie favorisent l'implantation de couverts et l'introduction de plantes mellifères en interculture sur le GAEC. Située en « zone franche » à grande proximité de la Suisse, l'exploitation doit aussi tenir compte de ce contexte : les producteurs de lait en zone franche ont un cahier des charges bien défini qui « déteint » sur les éleveurs du Genevois.

Les raisons

Je suis sportif et j'ai fait beaucoup de compétitions, j'aime me lancer des challenges personnellement et professionnellement ! Je fais partie des fondateurs du Comité des Agriculteurs du Genevois (Groupe de Développement agricole) créé en 2002. Sa vocation est de promouvoir et défendre l'agriculture du Canton de Saint Julien en Genevois, notamment auprès des collectivités, dans les documents d'urbanisme, en étant leur interlocuteur privilégié. Le Comité mène des actions d'expérimentation et de développement, tant agricoles comme des expérimentations « apiculture » ou « couverts végétaux », que territoriales à travers des procédures comme le Contrat de Rivière Arve et Rhône, le CDDRA du Genevois (contrat avec le Conseil Régional). Enfin le Comité conduit des actions de formation auprès des agriculteurs. Mon implication dans le Comité m'a donc fortement stimulé pour conduire des changements sur mon exploitation.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Auparavant, nous avions des sols nus pendant l'hiver. Mais nous avons vite trouvé la limite de nos sols. Les changements de pratiques mis en place, surtout des couverts, ont permis d'améliorer les choses.

En zone citadine, de plus en plus de personnes utilisent les zones agricoles. Nous avons dû communiquer sur nos pratiques, expliquer que l'herbe est une culture qui se cultive ! Le SCOT a préservé les zones agricoles. Une ZAP (Zone Agricole Protégée) sera mise en place en 2019 à l'occasion de la construction d'un nouvel échangeur routier. Les agriculteurs du secteur, via la Chambre d'agriculture, sont en discussion avec le Conseil départemental pour faciliter la mise en place de cette ZAP.

Les sources d'information

La population locale, rassemblée dans la Communauté de Communes du Genevois (CCG), est sensible aux MAEC (Mesures Agroenvironnementales et Climatiques). L'opération « Les élus à la ferme », initiée par un autre GEDA de Haute-Savoie, l'AFA (Association Arve Faucigny Agriculture) et étendue ensuite par la Chambre à tout le département, a permis de relayer les initiatives des agriculteurs en faveur de l'environnement. Sur le Genevois, l'opération « Les élus à la ferme » a aussi été pratiquée et a permis une meilleure compréhension mutuelle.

Par ailleurs, les producteurs de lait français en zone franche, dont nous faisons partie, sont soumis au cahier des charges « Suisse Garantie » qui oblige à des bandes enherbées pour limiter l'érosion et favoriser la biodiversité. C'est pourquoi la CCG a mis en place un PAEC (Projet Agro-Environnemental et Climatique) comprenant notamment des bandes enherbées. Le Comité des Agriculteurs du Genevois est le référent agricole pour la CCG. Mais aussi, j'ai pu bénéficier de nombreux échanges avec des agriculteurs suisses.

L'apport du collectif

Depuis 2015, le GAEC La Sauvegarde et 12 autres exploitations, représentant au total 21 agriculteurs, sont engagées dans un GIEE intitulé « *Conserver une agriculture productive et respectueuse de l'environnement en territoire de forte pression foncière* ». L'apport du collectif est capital pour lancer l'exploitation dans la compétition.

LES BENEFCES

- ◆ J'aime tout ce qui est novateur.
- ◆ Je fais toujours une synthèse entre le positif et le négatif pour aller de l'avant.
- ◆ Mon frère et moi cherchons un nouveau challenge pour l'exploitation : l'implantation vers 2020 d'une unité de méthanisation pourrait permettre à Benoît Perreard, notre autre frère, de revenir sur l'exploitation. 95 % du digestat serait de nature endogène (lisier de fumier de vaches et de chevaux, CIVE...) et l'azote serait restitué aux cultures.
- ◆ Ainsi vers 2020, l'exploitation aura opéré sa conversion à l'agriculture biologique.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Je suis un chef d'entreprise.
- ◆ Mon système d'exploitation fait de moi un acteur de l'agroalimentaire.
- ◆ Je souhaite développer des pratiques d'exploitation respectueuses de la nature et respectueuses du consommateur.
- ◆ J'aime la compétition. Professionnellement il me reste 15 ans à travailler et j'entends bien, comme au sprint, « tout donner dans le dernier kilomètre ». Personnellement, il me reste 20 ans de carrière de sportif pour finir d'écumer les sommets des Alpes, grimper quelques cols à vélo et faire encore des traversées à ski....

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je crois que je ne serais pas agriculteur ! J'aurais voulu intégrer le PGHM (Peloton de Gendarmerie de Haute-Montagne).

30 - « LE CONTACT DIRECT AVEC NOS CLIENTS NOUS A RESPONSABILISÉS VIS-À-VIS DE NOS PRATIQUES »



Polyculture-élevage — Nord

Fonctionnement et fertilité des sols, circuits courts



Marie-Odile et Amaury Smets

Age : 50 et 51 ans

Formation initiale : ingénieurs en agriculture

Date d'installation : Amaury en 1999 et Marie-Odile en 2002

Implication dans les réseaux de Trame : Amaury est administrateur de l'APAD 62 et adhérent d'un Geda.

Autres implications : Marie-Odile est présidente de la Coopérative du Magasin de producteurs Le Panier Vert, à Frelinghien.

Contact : earlfermedelaclarine@wanadoo.fr

L'EXPLOITATION

- ♦ EARL Ferme de la Clarine (Quesnoy sur Deule, Nord, plaine périurbaine au nord de Lille)
- ♦ 65 ha (prairies, céréales, légumineuses, cultures industrielles (en diminution)) et 65 vaches laitières

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ♦ Amaury s'occupe de l'élevage et des cultures avec un salarié à temps plein. Marie-Odile s'occupe de l'atelier de transformation du lait avec deux salariées (35 heures hebdomadaires + 7 heures hebdomadaires).

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Nous nous sommes installés sur la ferme familiale (la 3^{ème} génération) en polyculture-élevage. Notre ferme est située au nord de Lille le long de la frontière belge, dans un contexte périurbain de forte pression foncière. Nos terres à haut potentiel nous permettent de cultiver un large choix de productions. Nous avons construit l'atelier de transformation laitière en 2006 après l'installation de Marie-Odile et la mise aux normes des bâtiments d'élevage. Nous avons alors commencé la vente directe sur les marchés fermiers. Le contact avec les consommateurs nous a beaucoup responsabilisés sur nos pratiques, tant culturelles qu'en matière d'élevage, et nous a motivés à être en phase avec les attentes sociétales.

Les changements

En 15 ans, nous avons constaté que notre sol s'est fortement dégradé. Nous avons donc misé sur la préservation de notre ressource sol (support de notre activité agricole) et nous pouvons dire que nous sommes devenus éleveurs de vers de terre ! Ce que nous avons fait : diminuer les surfaces en maïs, introduire des mélanges légumineuses/graminées pour l'affouragement du troupeau, transformer des parcelles labourables en prairies permanentes à proximité de la stabulation, introduire des techniques de désherbage mécanique, pratiquer le sursemis de légumineuses dans les céréales, diversifier la rotation (lin oléagineux), limiter les traitements antibiotiques au tarissement de moitié....

Les raisons

Au fur et à mesure des rencontres, nous nous sommes responsabilisés vis-à-vis des consommateurs, de nous-mêmes, des générations futures. Nous nous sommes lancés à la recherche d'une nouvelle forme d'agriculture visant la durabilité de notre entreprise (contrairement à la logique productiviste qui entraîne un raisonnement à court terme), de nos terres et nous permettant de reprendre la main pour plus d'autonomie de décision vis-à-vis de l'agrofourniture. Nous devons pouvoir vivre avec le moins d'interventions externes possibles.

Les risques

Le risque économique est fort car notre niveau de production peut baisser alors que nous devons atteindre notre référence laitière sous peine de la voir diminuer (variation de 10 % maximum). Le second risque est l'isolement : être seul à prendre le risque, accepter les critiques, le regard des autres, expliquer, assumer nos choix.

Les difficultés rencontrées et les solutions

La principale difficulté est de trouver l'information et l'accompagnement pertinent, comprenant et répondant à nos véritables besoins. Le conseiller, ou l'animateur, qui nous accompagne ne doit pas avoir peur du changement, il doit être un soutien. Certains sont frileux à sortir du conventionnel, ne sont pas formés aux techniques alternatives. Alors nous nous sommes rapprochés de groupes de pairs d'agriculteurs qui se sont questionnés sur la durabilité de leur système, ont trouvé des solutions pour une transition écologique en cherchant de nouvelles voies d'exploration. A l'APAD 62, nous avons trouvé des réponses à nos questions ainsi qu'à des après-midi thématiques organisés par le Gabnor.

Les sources d'information

Pour s'informer sur les pratiques alternatives et le matériel adéquat, pour bénéficier des retours d'expérience, nous sommes engagés dans plusieurs projets expérimentaux comme le projet scarAB et le suivant associant les Cuma, les Bios, l'APAD 62 et des producteurs du Panier Vert. Nous croyons au décroisement des organisations qui nous accompagnent pour s'enrichir. Aussi nous diversifions nos sources d'information, nous participons à divers collectifs : Geda (de Béthune car il est dans une logique plus herbagère que le Geda de Lille et donc plus proche de nos préoccupations d'éleveurs), APAD 62 (des agriculteurs agronomes qui se prennent en main, partagent toutes leurs observations, se soutiennent et aident les nouveaux venus à gagner du temps), EURODAIRY (résilience des systèmes lait)...

L'apport du collectif

Le collectif en agriculture doit permettre à chaque exploitant en questionnement de pouvoir parler de son métier, son évolution (regard de la société civile), de repérer ceux qui se posent des questions similaires pour travailler ensemble à la recherche de solutions adaptées au contexte pédoclimatique local et trouver de nouveaux débouchés. Pour cela, nous avons besoin de compétences pour faire vivre le collectif, nous questionner, entretenir le lien entre nous, repérer initiatives et les projets qui peuvent nourrir nos réflexions. Pour chacun d'entre nous, les préjugés doivent être laissés de côté, la remise en cause est la bienvenue et surtout la curiosité. Le changement de pratiques doit être contagieux !

LES BENEFICES

- ◆ L'agro-écologie est un levier puissant pour la dynamique d'entreprise, elle est un challenge important et source de motivation.
- ◆ L'acceptation des critiques, des remises en cause.
- ◆ La transmissibilité de notre ferme est moins fragile, sa durabilité est renforcée.
- ◆ Plus de sérénité par anticipation des interdictions réglementaires à venir.
- ◆ De nouveaux projets de réduction de notre empreinte écologique sont en cours de réflexion (carbone).
- ◆ Abandon des cultures pour lesquelles nous constatons des impasses techniques.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ La fierté qui en découle favorise l'envie d'aller vers les autres (collègues, voisins, clients) pour communiquer avec eux. La culpabilité vis-à-vis de notre système de production a disparu.
- ◆ La responsabilité vis-à-vis de notre territoire, nous sommes des écologues !
- ◆ L'importance de la qualité de vie. Nous vivons moins intensivement notre métier, moins sous pression depuis 2 ou 3 ans vis-à-vis de nos choix. Être des agriculteurs libre de nos choix.
- ◆ L'ouverture de la ferme aux regards extérieurs pour être plus résilient : par exemple, nous accueillons des ruches sur nos parcelles, nous avons replanté des haies...

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Le collectif est la seule voie de réussite et d'avancement. Il faut favoriser les passerelles entre les structures, entre les agriculteurs qui conduisent des systèmes différents. Nous devons apprendre à nous écouter, à partager et à apprendre les uns des autres. Il nous faut donc trouver comment repérer les agriculteurs en questionnement pour les rassembler afin qu'ils élaborent leurs solutions.

SUR LES CHEMINS DE L'AGRO-ÉCOLOGIE :

PARCOURS D'AGRICULTEURS

ET DE SALARIÉS AGRICOLES

TEMOIGNAGES RECUEILLIS EN 2019



Matthieu Boursier et son père Henri

Age : 43 ans

Formation initiale : BTS Production animale

Date d'installation : 2002

Implication dans les réseaux de Trame : administrateur de l'Association des Agriculteurs de Chartreuse (AAC)

Autres implications : Jeunes Agriculteurs, administrateur de la CUMA de Chartreuse

Contact : mboursier@hotmail.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Située à Saint Laurent du Pont (Isère)
- ◆ 230 ha (autoconsommés) : 40 ha maïs, 15 ha méteil grain, 15 ha méteil ensilage, 8 ha luzerne, prairie naturelle et temporaire
- ◆ 100 vaches laitières
- ◆ Lait livré à Lactalis / L'étoile du Vercors

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Le GAEC a été fondé en 1967 par le grand-père de Matthieu Boursier et son oncle. Son père Henri a intégré le GAEC en 1974 et en fait toujours partie. En 2002, Matthieu a pris la place de son oncle. Deux salariés travaillent à temps plein et 1 salarié occasionnel vient pour la traite du soir.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Lorsque mon père s'est installé en 1974, l'exploitation comptait déjà 130 ha alors que la moyenne locale était plutôt de 30 ha. Depuis 1966, le séchage du foin se faisait en grange mais c'était trop coûteux. En 1979, l'étable entravée a été transformée en stabulation. Aujourd'hui la contention se fait en logettes. Mon installation a été marquée par la mise aux normes des bâtiments d'élevage (caillebotis, bâtiment pour les génisses et fumière couverte). En 2000, nous avons souscrit un CTE (Contrat Territorial d'Exploitation) comportant notamment une mesure de suppression des engrais sur les prairies naturelles. A cette époque, nous avons mis en place les techniques culturales simplifiées (TCS) pour l'implantation des céréales : cover-crop, herse rotative, semis en combiné, avec du matériel en pleine propriété. On travaillait aussi la limitation des doses d'engrais sur le maïs non irrigué.

Les changements

En 2009, nous avons mis en place le non labour pour l'implantation des prairies. L'abandon des engrais NPK (formule 3 fois 15 ou 3 fois 17, à raison d'une tonne par an) nous a permis de belles économies. Au fil du temps, notre cover-crop était emprunté par des voisins. Puis la constitution d'une CUMA a permis l'achat d'un déchaumeur à dents. Depuis 25 ans, on binait le maïs pour lui donner un coup de fouet tout en faisant un apport d'urée. Il nous a fallu arrêter ces pratiques, en baissant au maximum les apports d'azote pour des raisons avant tout économiques mais aussi, bien évidemment, écologiques. Enfin en 2019, nous avons déposé notre dossier de conversion à l'agriculture biologique.

Les raisons

Les éléments déclencheurs ont été de plusieurs ordres. Pour ma part, j'aime être à la pointe technique et je m'informe énormément. Mon père rencontre aussi beaucoup d'autres agriculteurs avec qui il échange. Il participe à des salons. Dans notre secteur géographique, notre exploitation a toujours été regardée, comparée. Elle a servi de référence pour d'autres en matière d'agriculture de groupe (CUMA) et en faveur du développement des GAEC familiaux. Mes grands-parents (les parents d'Henri) étaient actifs au GVA de Chartreuse entre 1970 et 1985. Ma grand-mère (la mère d'Henri) était présidente du GVAF (Groupe féminin).

Les risques

Les risques encourus sont avant tout économiques suite à des baisses de rendement qu'il faut savoir appréhender. Mais les essais ont toujours été calculés, mesurés, ne s'appliquant que sur quelques parcelles et jamais sur la totalité de l'exploitation.

Les difficultés rencontrées et les solutions

En 2008, nous avons entamé une réflexion sur un éventuel passage au bio : c'était le début de la question environnementale et aussi la crise laitière exprimée par la grève du lait. Nous y étions ! Il nous a fallu 10 ans, à l'échelle de notre exploitation, pour prendre le virage. Aujourd'hui nous avançons dans la réflexion : produire du lait bio nous donnera la plus grande marge de manœuvre.

Les sources d'information

C'est avant tout par la quête d'informations que notre réflexion a évolué. Je m'informe par des lectures, par Internet, par des visites de salons et de plateformes d'essais, organisées par la Chambre d'agriculture ou par notre coopérative, La Dauphinoise. Mon père participe souvent au Salon Tech & Bio, dans la Drôme, au début à Loriol et maintenant à Valence. Il est nécessaire d'être curieux, d'aller fouiller les revues et les sites Internet, tout en cherchant à adapter les méthodes et astuces proposées à son propre contexte, et surtout aux contraintes et atouts de son exploitation.

L'apport du collectif

Même s'il y a contribué, ce n'est pas forcément par le collectif que nous avons nourri notre réflexion sur la conversion en bio. Par contre, le collectif (CUMA, AAC) nous aide à prendre du recul sur nos pratiques. Cela nous aide aussi à nous déconnecter de notre travail. Henri aime voyager en camping-car, au Portugal, en Espagne, en Autriche : c'est possible grâce au collectif que représente la forme sociétaire. Moi, j'accorde beaucoup d'importance à ma vie de famille : l'embauche des salariés, notamment pour la traite du soir, me libère du temps et me permet d'être disponible deux week-ends sur trois.

LES BENEFCES

- ◆ Une meilleure vente du lait : nous pourrions bientôt répondre à une demande existante de production de Saint Marcellin Bio en IGP.
- ◆ Nous pourrions aussi prétendre à développer la vente directe si cette idée se précise à l'avenir.
- ◆ Aujourd'hui, notre dossier de conversion à la bio est déposé.
- ◆ Notre lait sera valorisé en bio à partir de mai 2020.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Nous essayons d'être dans l'air du temps, de produire plus sainement. En face, la demande des consommateurs nous aide à y aller.
- ◆ Notre système d'exploitation est résilient, extensif et toutes nos génisses sont en alpage.
- ◆ Pour mon père, l'important est de laisser un outil de travail permettant à plusieurs personnes de travailler et d'en vivre.
- ◆ Pour moi, il s'agit de pérenniser l'exploitation mais en veillant à tenir moralement.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Mon père dit qu'il referait pareil mais en essayant de faire encore mieux. Moi aussi, je referais pareil mais en allant plus vite au fond des choses, par exemple en me lançant dans un projet de méthanisation. Notre histoire familiale a été porteuse pour devenir pionnier, se mettre à l'avant-garde. Pour cela, il faut rester ouvert et avoir le temps nécessaire.

32 - « L'ABANDON DU LABOUR POUR UN MEILLEUR DÉVELOPPEMENT RACINAIRE »



Vincent Chalut

Age : 44 ans

Formation initiale : DUT de biologie appliquée, option agronomie

Date d'installation : 1998

Implication dans les réseaux de Trame : GEDA du BURON

Autres implications : Irrigation — CUMA — Crédit Agricole

Parents d'élèves — Club de foot

Contact : chalutvincent@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Située à Vensat (Puy-de-Dôme), sol argilo-calcaire.
- ◆ 120 ha de grandes cultures sur plusieurs communes (blé, maïs, tournesol, colza, betterave)
- ◆ Pas de cheptel
- ◆ Commercialisation : une partie en contrat - une partie en stockage (blé) vendue en morte saison

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Vincent travaille seul sur son exploitation.
- ◆ Sa conjointe a un emploi à l'extérieur.
- ◆ Ils ont 3 enfants de 4, 9 et 11 ans.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Je suis né sur l'exploitation de mes parents. Après ma formation, je me voyais plutôt conseiller en agronomie, dans une Chambre d'agriculture ou une coopérative. Mais mon service militaire m'a fait changer d'avis : « être mon propre patron, à ma façon... » m'a ramené vers un projet d'installation. En 1998, mon père partant en retraite, c'est avec ma mère que je me suis installé en GAEC. J'ai alors eu l'opportunité de reprendre des terres voisines. J'ai beaucoup appris de mon père mais ce dernier m'a très vite passé le relais. A l'origine, l'exploitation produisait du lait jusqu'en 1975, puis des vaches allaitantes. Mais je n'avais pas l'âme d'un éleveur et j'ai arrêté l'élevage. Je me suis intégré peu à peu dans l'association syndicale d'irrigation, dans les CUMA et j'ai développé les pratiques de travail en commun, en entraide et sur du matériel en copropriété (moissonneuse notamment). A mon installation, j'étais plutôt dans une logique de suivre le mouvement, d'être à la page comme les voisins, tout en maintenant la rentabilité économique.

Les changements

Le premier changement que j'ai apporté a concerné la pulvérisation : pour réduire les doses utilisées, je suis passé en bas volumes. C'était aussi par intérêt d'être moins dépendant du conseil en approvisionnement. J'ai fait mon expérience tout seul chez moi, mais en appui sur une formation « bas volumes » organisée conjointement par la Chambre d'agriculture et le GEDA du Buron : je n'étais alors pas encore adhérent du GEDA. Un adhérent du GEDA a joué l'interface : je le côtoyais à l'association d'irrigation et au Crédit Agricole. Autre changement, l'arrêt du labour qui est intervenu en 2012. Fréquemment, les terrains en côteaux de la commune ont été le théâtre d'inondations par ruissellement entraînant de fortes coulées de boue dans les chemins et habitations. Les agriculteurs ont vite été montrés du doigt et cela les a motivés pour enclencher une réflexion. Je me suis alors appuyé sur de nombreuses documentations. Fort de mon DUT d'agronomie, j'ai été très attentif à la qualité des sols, au tassement, au travail du sol. Il m'est arrivé, en dépit, de pratiquer un « labour cache misère », en 2^{ème} passage suite à un tassement involontaire. Lors de mon installation, j'avais aussi fait mon stage 6 mois sur une exploitation qui utilisait un semoir en direct. J'ai pu mesurer l'incidence sur la diminution des charges de mécanisation, ce qui m'a valu d'être pionnier sur ma localité. Ensuite j'ai appris à travailler le sol avec des outils à dents tel que le chisel. Enfin, l'introduction de couverts en interculture comme la moutarde, la phacélie, la vesce, me permet de ne plus réaliser aucun déchaumage car ils couvrent le sol. Mais l'exploitation n'est pas en semis direct puisque le sol est travaillé.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Au début, les freins ont été la peur du risque et l'appréhension de l'inconnu. Très vite j'ai constaté, au niveau du salissement et du désherbage, une persistance des plantes vivaces telles que les liserons, les chardons. Selon les années, il y a parfois des difficultés à faire lever des couverts en période de sécheresse, comme cela a été le cas en août 2018. D'autres années, on peut avoir des difficultés avec la gestion des résidus qui ont du mal à se dégrader, même en les broyant. Mais à plusieurs on trouve des solutions, on échange, on se forme, on va voir ailleurs... Il y a aussi toute l'inertie d'un temps de latence long pour constater les évolutions et mesurer les bénéfices.

Les sources d'information

Mon père m'a beaucoup formé. Puis ma formation initiale en agronomie m'a aussi beaucoup apporté. En visitant mon bureau, on remarque rapidement que je suis avide de documentations ! Je lis quelques revues techniques, consulte internet et aime aller au fond des sujets. J'ai l'ambition de continuer à évoluer au niveau technique en réduisant encore mes charges et mon impact sur l'environnement. Ainsi, beaucoup de prises de décision se font au feeling mais confortées ensuite par les informations rapportées des journées organisées par le GEDA. Je m'appuie également sur l'informatique pour fabriquer sur Excel mes propres tableurs de suivi de mes marges, par culture et par parcelle. J'ai acquis un logiciel de gestion parcellaire et de calcul de marges. J'ai bénéficié en 2018 d'une formation organisée par le GEDA sur les coûts de production et la comparaison des marges.

L'apport du collectif

C'est parce que je travaille seul sur mon exploitation que le collectif m'apporte beaucoup, à commencer par l'entraide et le matériel en copropriété. La dynamique des deux CUMA dont je suis adhérent tout comme celle du GEDA du Buron m'apportent des regards extérieurs sur mes pratiques. Au sein du GEDA, je témoigne de mes manières de faire et de mes choix. C'est aussi au GEDA du Buron qu'en 2018 j'ai suivi une formation sur la fertilité des sols où intervenait Christian Barneoux, un pédologue renommé de la Chambre d'agriculture de Bourgogne-Franche-Comté. L'apprentissage à plusieurs est propice à faire reculer les freins et les appréhensions. C'est encore dans le cadre du GEDA que sont organisés des voyages d'études dans l'Ain, en Franche-Comté ou en Alsace. Rien de tel pour souder une équipe.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Je remarque que la structure du sol est moins compactée, plus aérée, plus soufflée, plus facile à travailler.
- ◆ L'activité organique du sol reste très bonne malgré l'absence d'apport organique, puisque j'exporte les pailles.
- ◆ La terre est plus active, les résidus sont plus vite mangés par des vers de terre plus nombreux.
- ◆ Sur les analyses de terre, on constate que la matière organique se maintient.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ C'est un système raisonné, basé sur un calcul de la fertilisation du sol à partir de reliquats d'azote et complété, en cours de végétation, par la méthode JUBIL (*), auquel s'associent des pratiques réfléchies et un souci économique.
- ◆ En termes de métier, je me définis comme chef d'entreprise, producteur de céréales.
- ◆ Ce qui est important pour moi c'est de conduire mon entreprise vers une pérennité économique, vers une transmission possible, tout en conservant une capacité à dégager du temps libre pour une vie sociale aussi, dans l'idéal d'un bien être familial.

(*) Définition : Les reliquats mesurent la quantité d'azote contenue dans le sol à une profondeur connue. JUBIL sert à analyser le jus des tiges de blé pour mesurer l'azote absorbée par la plante et ainsi savoir si la culture est bien nourrie.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Au vu de la volatilité des prix des matières agricoles, si les conditions de mise en marché étaient meilleures, on aurait moins de freins... Et je pourrais faire mieux et plus vite.

On sent là une menace permanente qui peut aussi empêcher une véritable démarche de transition agro-écologique.

33 - « LES RÉSULTATS NOUS ENCOURAGENT À POURSUIVRE LA RÉDUCTION DES INTRANTS »



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité

Grandes cultures — Eure-et-Loir

Fonctionnement et fertilité des sols, réduction des phytosanitaires



Sylvain Esnard

Age : 47 ans

Formation initiale : CAP conduite en entretien de machines agricoles

Ancienneté dans l'exploitation : 4 ans (salarié agricole depuis 27 ans)

Implication dans les réseaux de Trame : Association des salariés agricoles d'Eure-et-Loir

Autres implications : Comité des fêtes

Contact : esnard.estelle@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Exploitation dans le secteur du Thymerais (Tremblay les Villages, Eure-et-Loir)
- ◆ 200 ha + 600 ha de travail à façon, blé, orge, colza, orge de printemps et blé dur

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Le chef d'exploitation et Sylvain Esnard, salarié à temps plein

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Mon patron était déjà dans un système de réduction des intrants. Il s'était formé au traitement bas volume.

Les changements

Le désherbage était de plus en plus compliqué : nous déchaumons plus qu'avant pour faire des faux semis. L'idée est de brasser le terrain superficiellement (maximum 10 cm de profondeur) pour faire lever les mauvaises graines. Nous le faisons 2 ou 3 fois en fonction de la météo. A la longue, nous voyons que cela diminue le stock de mauvaises herbes.

Nous démarrons le semis du blé plus tard à l'automne pour éviter le repiquage de bonne heure. Nous réalisons un semis direct sur le colza. Nous avons investi dans un semoir à semis simplifié.

Il n'y avait qu'une variété en blé quand je suis arrivé. Nous sommes passés à deux, après que je l'ai conseillé à mon employeur, pour limiter les risques, et nous sommes maintenant à trois. Cette diversification nous a été bénéfique l'année dernière, par exemple, car la variété qu'il utilisait a décroché (elle a donné de moins bons résultats). Cela a limité les pertes.

Chaque année, nous essayons d'être au plus près des besoins pour les intrants. Nous diminuons les doses des produits par des adjuvants dans les bouillies pour la même efficacité. Toutes ces petites choses mises bout à bout représentent des euros à la fin ! Dans notre prestation de travail à façon, nous allons maintenant intégrer le conseil en phytosanitaires car nous constatons de grosses différences de coûts avec certains de nos clients.

Les raisons

Plusieurs raisons nous guident : la diminution des produits phytosanitaires autorisés annoncée, le marché du bio et le fait de vouloir cultiver autrement (moins polluer et donner une meilleure image de l'agriculture). Tous ces changements sont venus progressivement par des échanges avec des copains et diverses lectures.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Nous discutons beaucoup avec mon employeur sur la vie de l'exploitation, il est ouvert aux conseils. Il est plus jeune donc je partage avec lui mon expérience. C'est une force de travailler en commun. Parfois nous avons des surprises, nous apprenons tous les ans et, d'une année sur l'autre, tout ne marche pas forcément. Il peut arriver que nous nous « plantions » mais ce ne sont pas de gros enjeux pour l'instant, nous ne prenons pas de gros risques. Nous nous disons que l'année suivante nous ferons mieux, cela permet de se remettre en question. Il n'y a pas forcément d'impact sur ma manière de travailler. Nous devons nous adapter un peu mais cela n'a pas trop engendré de changements.

Les sources d'information

Mon employeur me fait énormément participer à la vie de la ferme. J'apporte des éléments que j'apprends dans un groupe « tour de plaine » auquel je participe avec l'Association des salariés agricoles d'Eure-et-Loir depuis 10 ans (nous allons dans beaucoup d'exploitations dans tout le département, cela apporte beaucoup d'informations). Mon employeur est très ouvert. Je connais les chiffres de l'exploitation. Nous participons aussi à des journées « culture and co. » et « agriculture bio » à la Chambre d'agriculture. Nous avons aussi, jusqu'à l'année dernière, un très bon technicien d'une coopérative et nous lisons la presse agricole. Enfin, nous apprenons aussi par l'expérience lors de rencontres avec d'autres cultivateurs. Nous ne sommes pas enfermés entre nos 4 murs, nous regardons beaucoup autour de nous et discutons.

L'apport du collectif

L'Association des salariés agricoles m'apporte beaucoup en termes de culture générale, cela aide énormément au quotidien, surtout quand on est timide. C'est essentiel de voir d'autres salariés qui sont sur des exploitations différentes. Le milieu agricole est parfois très fermé, entre paysans cela peut être compliqué de communiquer. Alors qu'entre salariés, il y a beaucoup plus d'échanges. De plus, je ne sais pas si j'aurais pu faire les formations que j'ai suivies si je n'avais pas fait partie de cette association. Nous échangeons, participons à des forums...

LES BENEFCES

- ◆ Si tu as une bonne pratique dans tes champs, tu donnes une bonne image. Nous n'avons pas besoin d'aller chercher les clients, cela valorise notre travail.
- ◆ L'exploitation a de nombreux projets :
 - embauche d'un salarié quand il y aura un peu plus de surface ;
 - construction d'un bâtiment de stockage de céréales (actuellement aucune capacité) pour nous et pour réaliser de la prestation de stockage ;
 - investissement prochainement dans une herse étrille pour désherber juste après le semis ;
 - volonté de continuer à progresser sur la diminution des intrants : nous regardons vers le bio, nous sommes dans une phase de recherche d'informations (portes ouvertes d'une exploitation bio voisine, formation bio en grandes cultures réalisée, rencontre d'une personne d'une coopérative pour le choix des semences...).

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

En plus des travaux dans les champs :

- ◆ je participe à la gestion de l'exploitation : rentabilité, achats, économies possibles, choix du matériel ;
- ◆ au niveau de l'activité entreprise de travaux agricoles, je fais la promotion de cette activité et récupère des clients ;
- ◆ j'entretiens le matériel ;
- ◆ je participe aussi à l'achat de matériels d'occasion, la remise en état et la revente.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je ne changerais rien de particulier. Les résultats nous encouragent à continuer.

34 - « VOIR LES ANIMAUX PÂTURER, IL N'Y A RIEN DE PLUS BEAU »



Alain Fretay

Age : 47 ans

Formation initiale : BTA puis BTS productions animales

Date d'installation : décembre 1997

Implication dans les réseaux de Trame : CETA35, FRGEDA Bretagne

Autres implications : Collectif Bois Bocage 35, comité des fêtes, théâtre

Contact : sonia.fretay@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ GAEC Fretay (St Georges de Reintembault, Ille-et-Vilaine)
- ◆ 150 ha, dont 25 en cultures de vente (avoine nue, blé panifiable, sarrasin, maïs), le reste en prairies
- ◆ 130 vaches laitières (croisées Brune, Normande, Rouge, Holstein) qui produisent autour de 500 000 L
- ◆ Lait vendu en bio à Biolait

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

5 associés à temps plein :

- ◆ Alain (2^{ème} en partant de gauche sur la photo) et sa femme Sonia
- ◆ Christian (frère d'Alain) et sa femme Christine
- ◆ Sébastien (fils de Christian et Christine)

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Quand j'ai rejoint la ferme de mes parents auxquels mon frère et ma belle-sœur étaient associés, c'était un système intensif, taurillons, porcs et lait. C'était même une des premières fermes du secteur à s'intensifier comme ça : maïs, transplantations et stratégie génétique moderne, salle de traite performante... Ils produisaient 220 000 L de lait par an avec 18 ha, plus des taurillons et des porcs !

Les changements

Aujourd'hui, la ferme fonctionne de manière plus économe et plus autonome. Nous sommes deux familles (5 UTH) à vivre avec 500 000 L de lait, avec des vaches nourries essentiellement au pâturage autour de la ferme.

J'ai toujours travaillé à regrouper les parcelles, en achetant dès que c'était possible des parcelles près de la ferme et en revendant celles trop éloignées. J'ai conservé un bocage dense (6,5 km de haies sur l'exploitation), j'ai même recréé des talus.

Les raisons

Ce système intensif, qui marchait bien, ne collait pas à la vision que j'avais. Dès le début, j'ai cherché à simplifier et à extensifier le système : produire les aliments sur la ferme pour ne pas dépendre des achats extérieurs (soja, engrais...), viser la marge plutôt que le rendement. L'herbe, dans notre région entre Bretagne et Normandie, représente un gros potentiel : un aliment de base déjà équilibré qui pousse presque toute l'année. En complément, je fais du maïs et de la luzerne qui sont de bons compléments et qui ont des avantages agronomiques indéniables dans ma rotation.

Les risques

Avec la production d'herbe, on est toujours soumis à un risque de manque de fourrage ou une variation de qualité qui modifie la production de lait. C'est le principal inconvénient. Mais cette fluctuation va dans les deux sens : il suffit d'un orage et 3 semaines après on a de nouveau du vert pour les vaches...

L'autre problème est la valorisation du lait. Système intensif ou extensif, l'industrie laitière paye le lait le moins cher possible... On a fait le choix de passer en bio il y a trois ans. Techniquement ça n'a pas été trop dur vu que notre système consommait déjà peu d'intrants. Mais économiquement, c'est bien mieux !

Les difficultés rencontrées et les solutions

La pression du voisinage est très forte. Je faisais des choix différents de ceux de mes voisins, certains ne les comprenaient pas et ils étaient certains que je me trompais : des discussions, des remises en questions... Mon frère et son épouse ont été aidants, ils m'ont suivi dans ces nouvelles orientations malgré les changements que cela nécessitait. Quand à mon neveu, il partageait dès le début ma vision, c'était même pour lui une condition à son installation avec nous.

Au bout de 20 ans, je me moque un peu du regard des autres, les faits me montrent que mon choix n'était pas mauvais. Je ne me prends plus la tête avec les variations de productions. La production d'herbe fluctue toujours, on fait avec, la météo fait partie de mon métier. Et pour m'y aider, on a acheté une autochargeuse, qui permet de sécuriser les volumes de fourrage disponibles chaque jour pour le troupeau en allant le chercher là où il pousse.

J'ai fait le choix de ne déléguer aucune tâche de déclaration : plan de fumure, flux d'azote, PAC... Je me suis rendu compte que cela me permet une bien meilleure maîtrise du système et des responsabilités en cas de contrôle. Cela représente une économie financière qui équivaut à peu près aux travaux de semis de mes cultures.

Les sources d'information

Dans mon parcours, j'ai effectué des stages dans deux exploitations herbagères. Et j'y ai vu des conditions de travail tellement confortables, avec des vacances, des horaires acceptables... J'étais déjà sensible à l'intérêt de l'herbe mais là ces exemples m'ont vraiment convaincu et je m'y réfère toujours aujourd'hui.

L'apport du collectif

Le CETA m'apporte de l'indépendance : entre adhérents, nous échangeons des retours d'expériences tirés de conditions réelles, sans enjeux de vente ou de liens commerciaux. J'y vois une association symbiotique, avec des bénéfices mutuels et partagés. J'attache beaucoup d'importance à cette indépendance, surtout dans un contexte où les prestataires et fournisseurs ont tendance à essayer de nous revendre des solutions qui existent souvent depuis longtemps.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Le parcellaire regroupé permet une gestion facilitée du pâturage et des effluents. Le choix et l'organisation du pâturage nous permettaient déjà de prendre 1 weekend sur 2 et 3 semaines de vacances par an. Cette année on va même en prendre 4 !
- ◆ Les haies sont un plus pour l'élevage (abris, ombre, barrières au vent), pour la biodiversité, le paysage. Et elles produisent du bois de chauffage, tout en stockant du carbone ! Résultat, on se chauffe avec une énergie renouvelable on ne peut plus locale et la vente du surplus de plaquettes représente peu ou prou notre treizième mois...
- ◆ Et puis j'ai vu une population de champignons revenir sur l'exploitation... Et j'adore ça, que ce soit les ramasser ou les manger !

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ J'ai le sentiment d'exercer un métier d'avenir : demain les gens auront toujours besoin de bien manger. Certains sondages révèlent que les citoyens rêvent d'un retour à la terre. Quand j'entends ça je me rends compte qu'on vit un rêve éveillé !
- ◆ Voir les animaux pâturer, il n'y a rien de plus beau. C'est vrai pour moi qui suis attaché à cette idée, mais c'est aussi vrai pour mes voisins qui ne sont pas agriculteurs.
- ◆ On m'a dit un jour que des dépressifs, il y en a même chez les riches... Depuis j'ai compris qu'il n'était pas nécessaire de jalouser ceux qui produisent ou qui gagnent beaucoup plus que moi.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Globalement, je garderais les mêmes choix. Si je pouvais revenir en arrière, je modifierais ma nurserie, je ne mettrais pas de compteur de lait et je passerais en bio dès 2009.

Pour les années à venir, on va évoluer aussi : mon frère et ma belle sœur prendront bientôt leur retraite. Nous pensons embaucher un salarié, notamment pour se répartir le travail d'astreinte des animaux. On envisage aussi la motraite, qui va alléger encore cette astreinte et qui est compatible avec nos niveaux de production par vache.

Par ailleurs, nous réfléchissons à la possibilité d'installer un couple de maraîchers sur l'un des sites de la ferme pour valoriser une maison et une petite surface attenante et pour y assurer une présence continue...

35 - « MON PÈRE A COMMENCÉ À SUPPRIMER LE LABOUR DÈS 1977 »



Grandes cultures — Indre-et-Loire
Fonctionnement et fertilité des sols



Hervé Mauduit

Age : 47 ans

Formation initiale : BAC gestion et comptabilité

Date d'installation : 1997

Implication dans les réseaux de Trame : administrateur de l'APAD

Autres implications : vice-président de l'APAD Val de Loire

Contact : sh.mauduit@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Située à Athée sur Cher (Indre-et-Loire)
- ◆ 330 hectares de grandes cultures, assolement très diversifié (environ 9 cultures comme lin, lentilles, pois chiche, semences de couverts...)

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Hervé Mauduit pour la partie travaux des champs, associé à Stéphanie (son épouse) pour la partie comptabilité, un chauffeur pour la moisson.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Bien que n'ayant pas suivi une formation agricole, j'ai repris l'exploitation familiale en 1997. Mon père avait commencé à mettre en place un système de semis-direct de blé sur maïs et la suppression du labour sur l'exploitation dès 1977. Ce choix, avant tout économique, était de plus adapté au sol de l'exploitation où la présence de pierres était importante, rendant ainsi le travail du sol difficile. C'est donc tout naturellement, lors de la reprise, que je suis resté dans le seul système de production que j'avais toujours connu : le semis direct. Je ne me voyais pas faire autrement !

Les changements

Mon père avait commencé à mettre en place des couverts végétaux sur l'exploitation, mais nous n'avions pas vraiment de recul sur cette technique (destruction, type de couverts...). Les premières années de mon installation, je suis resté dans un système assez basique pour les couverts longs (une à deux espèces). Cela ne fait pas très longtemps que je pratique les couverts multi-espèces ! C'est après avoir rencontré Sarah Singla (agricultrice en Aveyron, présidente de Clé de Sol, association qui traite du semis direct sous couvert végétal) et après différentes formations que j'ai souhaité tester d'autres choses, expérimenter. Je me suis donc lancé dans l'implantation de différents mélanges d'espèces végétales, je teste tous les ans de nouvelles choses. Travailler sur les couverts végétaux et la diversité d'assolement m'a principalement permis de m'améliorer sur la gestion de l'enherbement, qui n'est plus un gros problème pour moi. Même si le choix de se lancer dans un système en Agriculture de Conservation des Sols (ACS) était au départ économique, je me suis intéressé à l'aspect agronomique de ce système au fur et à mesure du temps. Les choses ont évolué, j'ai eu des informations que je n'avais pas avant (stockage de carbone, érosion...), j'ai pu observer des changements dans les champs (augmentation de la portance dans des zones humides, amélioration de la structure du sol en général, augmentation de la matière organique...) qui m'ont poussé à creuser la question de l'ACS et à aller plus loin. Aujourd'hui, je teste aussi les couverts pérennes et des associations dans les cultures (colza associé...).

Les risques

Dans les années 2000, lorsque j'ai souhaité développer l'ACS sur l'exploitation, cela a été difficile. Il y avait encore très peu de recul sur la mise en place de ce système, surtout en France. Il fallait que je teste des choses pour avoir des résultats sur ma propre exploitation et me faire ma propre expérience. Les différentes expérimentations de couverts végétaux ont parfois été des échecs et donc des dépenses sans retour d'investissement... Aujourd'hui encore, nous n'avons pas toujours de retour immédiat sur investissements lors de l'implantation de couverts végétaux, c'est un enrichissement du système et du sol sur du long terme !

Les difficultés rencontrées et les solutions

Lors de ma reprise d'exploitation, je n'ai pas rencontré de conflits pour ce qui est du système de production puisque je restais dans la continuité de ce que faisais mon père. La plus grande difficulté a été dans la nécessité de me former sur le terrain, d'aller plus loin dans le système de production. Il y avait peu de références et peu de personnes travaillaient sur cette agriculture.

J'ai donc commis quelques erreurs techniques (mauvais choix de couverts, difficulté d'implantation...) mais pour certaines, elles étaient nécessaires pour pouvoir avancer et découvrir ce qui convenait le mieux à mon exploitation.

Les sources d'information

Je n'ai pas de formation agricole. J'ai donc appris au fur et à mesure, d'abord en travaillant avec mon père puis en me rapprochant de collectifs d'agriculteurs, me permettant ainsi d'accéder à des formations techniques. Ces échanges et apprentissages m'ont permis de creuser plus le système ACS et d'en découvrir les bénéfices agronomiques.

Je communique énormément avec d'autres agriculteurs (de ma région, de France, voire d'autres pays), je cherche des informations, je suis des formations avec l'APAD Val de Loire. Pour moi, ces échanges et les informations que je peux trouver sont essentiels pour avancer et améliorer mon système.

L'apport du collectif

L'apport du collectif est indispensable pour se lancer. Partager ses réussites et ses erreurs, c'est primordial.

En 2017, avec un voisin, nous avons décidé de créer une association régionale nommée APAD Val de Loire. Le but de cette association est de promouvoir l'ACS auprès de nos collègues, de proposer des accompagnements pour du perfectionnement ou la découverte du système. Et aussi, un point qui me tient à cœur, c'est d'aller à la rencontre du grand public pour faire connaître notre métier et nos valeurs.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Meilleure gestion de l'enherbement sur mes parcelles grâce aux couverts végétaux et la diversité des cultures.
- ◆ Amélioration de la structure de mon sol.
- ◆ Je regarde beaucoup plus ce qu'il se passe dans mes parcelles et dans mon sol.
- ◆ J'ai un système de production durable : je suis dans un système où il n'y a que des côtés positifs que l'on peut améliorer.
- ◆ Je trouve du plaisir dans mon travail.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Le métier d'agriculteur est de plus en plus compliqué d'un point de vue psychologique. Tout ce qu'on entend dans les médias nous touche, on nous montre du doigt...
- ◆ Il faut que le consommateur prenne conscience que si demain nous ne sommes plus là, il n'y aura plus de production alimentaire française !
- ◆ J'ai la satisfaction d'aller « dans le bon sens », de produire une alimentation saine, abondante et de façon durable.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

J'aurais aimé avoir, il y a 20 ans, l'expérience que j'ai aujourd'hui ! J'ai pris beaucoup de gamelles car il me manquait cette expérience. Mais aujourd'hui les jeunes qui se lancent peuvent s'appuyer sur des réseaux d'agriculteurs qui ont fait les erreurs avant eux. Si c'était à refaire, je ferais mieux...

36 - « D'UN SYSTÈME HYPER-PRODUCTIVISTE À UN SYSTÈME AGRO-DURABLE PRODUCTIF »



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Fraîcheur

Grandes cultures, élevage bovin viande, méthanisation — Bas-Rhin
Agriculture biologique, énergies renouvelables, fonctionnement et fertilité des sols



Freddy Merkling

Age : 56 ans

Formation initiale : BTS machinisme agricole, diplôme d'ingénieur d'Agrosup Dijon

Fonction et ancienneté : directeur de l'exploitation agricole de l'Établissement Public Local d'Enseignement et de Formation Professionnelle Agricoles du Bas-Rhin depuis 25 ans

Implication dans les réseaux de Trame : adhérent AAMF

Autres implications : exploitation adhérente de 3 CUMA, partenaire de l'association des houblonnais alsaciens, de l'association des houblonniers de France

Contact : expl.obernai@educagri.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Exploitation agricole de l'EPLEFPA du Bas-Rhin (Obernai, Bas-Rhin)
- ◆ 30 ha de houblon bio ; 10 ha de grandes cultures bio ou en conversion (pomme de terre, chou à choucroute, luzerne) ; 35 ha de grandes cultures en conventionnel (blé, betterave, seigle, maïs)
- ◆ 200 bovins à l'engraissement
- ◆ Énergie : toiture photovoltaïque (620 m²) et une unité de méthanisation (240 kW électrique)

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Freddy Merkling
- ◆ 3 salariés permanents
- ◆ 2 apprentis
- ◆ Les élèves de l'établissement
- ◆ Main-d'œuvre saisonnière pour le houblon principalement (2 ETP)

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

À l'origine, le système était Hyper-productiviste avec un grand H. L'exploitation faisait partie du club des 100 quintaux : les premières exploitations en France qui ont dépassé 100 quintaux de rendement en blé ! Nos sols, des limons argilo-calcaires, font partie des meilleurs sols de la planète. Nous avons 17 mètres de lœss sous nos pieds. La nappe phréatique est à 17 m avec un réservoir d'eau quasi illimité. À l'époque, tout cela paraissait indestructible. Sauf qu'en 1970, quand l'exploitation a démarré, les sols avaient 4 % de matière organique et qu'en 1995, on était tombé à 1,5.

Les changements

Quand je suis arrivé, il y a 25 ans, je me suis dit qu'on allait droit dans le mur. Un premier changement a été de créer les conditions pour que l'exploitation cesse de perdre de l'argent. En 1998, nous avons lancé un projet houblon et augmenté le nombre de taurillons (pour aller à 240 taurillons), pour pouvoir rémunérer les hommes. Aujourd'hui, nous sommes redescendus à 200 taurillons. Nous avons « moins de casse », moins de problèmes. Deuxième point : il fallait arrêter les pertes de matière organique. Nous avons réduit drastiquement le travail du sol. Dans la région, 70 % des sols sont nus en hiver. Nous sommes passés à 90 % de couverture. Nous utilisons du compost, des engrais verts. La matière organique est remontée à 2,5 %. Nous favorisons la biodiversité avec des haies, des bandes fleuries. Nous produisons aussi de l'énergie photovoltaïque depuis 2009 et avons une unité de méthanisation depuis 2013 de 2000 mégawattheure. Cela dégage des revenus non négligeables.

Nous avons aussi converti au bio toutes nos surfaces en houblon et une partie des autres cultures. En 2008-2009, le ministre de l'Agriculture a émis l'idée que, dans chaque région, au moins une exploitation de lycée soit bio. En Alsace, aucune des 4 exploitations de lycée, très spécifiques, ne voulait passer 100 % en bio. Nous avons proposé de convertir notre production de houblon. Nous avons perdu notre principal débouché (un acheteur américain). Nous cherchions à relancer le houblon en trouvant de nouveaux clients. Nos charges ne permettant pas d'être compétitifs au niveau mondial, pour lutter, il fallait apporter quelque chose de nouveau. Le bio est une niche particulière qui n'existait pas et les micro-brasseries se sont beaucoup développées, ce qui a été une chance.

Les difficultés rencontrées et les solutions

La principale difficulté a été la résistance de certains hommes au changement. Pour la conversion bio, nous nous sommes heurtés à des personnes au sein même du lycée qui ne voulaient pas en entendre parler. Toutes les avancées doivent être arrachées à l'administration, à la profession... Pour le projet de méthanisation, qui a duré 6 ans, nous en avons entendu « des vertes et des pas mûres ». Il y a même eu une fronde au lycée parce que quelqu'un avait soi-disant entendu parler d'une unité de méthanisation qui avait explosé en Allemagne. Il s'est avéré qu'en réalité il n'y avait pas eu d'explosion mais une rupture de la cuve.

Les sources d'information

Je parle couramment allemand et les contacts sont très faciles avec les houblonnais bio allemands. Nous allons voir, visiter, nous participons à des réunions avec eux. Nous avons déjà ces échanges, avant même la conversion. Nous savions où nous allions, quels étaient les risques... Même si nous avons des infos, nous continuons quand même d'apprendre tous les jours. Nous avons aussi des contacts avec des collègues producteurs de houblon tchèques, polonais, anglais espagnols. Les producteurs de houblon se rencontrent régulièrement et c'est un atout.

Nous avons aussi la chance de pouvoir faire des réunions, des tours de plaine avec les collègues enseignants et chercheurs, sans compter les autres réunions auxquelles nous participons les uns ou les autres.

L'apport du collectif

La participation à AAMF (Association des Agriculteurs Méthaniseurs de France) ou les contacts avec les houblonnais allemands nous permettent des échanges sur les pratiques, le partage d'expériences, par exemple sur les cultures dérobées, ou la culture de plantes vivaces comme la mauve de Virginie pour la production de biomasse. C'est grâce aux échanges avec les autres que nous progressons : en agronomie, il n'y a pas de certitudes.

LES BENEFICES

- ◆ C'est avant tout une aventure humaine. L'homme a toujours été au centre du projet. Nous sommes une très bonne équipe : les permanents, les apprentis, les élèves, les enseignants, l'équipe de direction.
- ◆ Au niveau économique, l'exploitation est viable.
- ◆ Il y a un an, nous avons pu embaucher un troisième salarié.
- ◆ La quantité de matière organique dans les sols est remontée à 2,5 %. Nous n'avons plus besoin d'acheter d'engrais.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Je dirais que nous sommes passés d'un système hyper productiviste à un système agro-durable productif. Pour moi, le terme productif a un sens positif : nous cherchons à produire mais pas exploiter. D'ailleurs, le terme exploitation m'a toujours choqué car quand on a fini d'exploiter, on s'en va ailleurs. C'est l'inverse de ce que l'on veut.
- ◆ Il me tient à cœur de transmettre à la génération future l'outil qui a été confié à notre équipe actuelle, dans une situation meilleure ou au moins égale à celle dans laquelle nous l'avons récupérée.
- ◆ Il y a beaucoup de richesses dans les 200 exploitations agricoles des EPL, c'est énormément de travail effectué et en même temps, notre statut de directeur d'exploitation devient de plus en plus difficile, nous avons de plus en plus de contraintes administratives.
- ◆ L'agro-écologie, c'est l'avenir du peuple. La nourriture, c'est la base : seule une société nourrie sainement peut travailler efficacement. Et des gens se posent encore la question de savoir s'il faut changer ! Je dis souvent aux élèves : c'est votre avenir qui est en jeu, il vous faut prendre les devants pour faire bouger les choses.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Mon regret, c'est la lenteur du changement : pas au niveau technique, mais au niveau humain, dans la tête des gens. La peur du « qu'en dira-t-on » est un frein beaucoup plus fort que les difficultés techniques.

37 - « AU CŒUR DU MARAIS, NOUS SAUVEGARDONS DES RACES À FAIBLE EFFECTIF »

Vaches Maraîchines et Highland Cattle — Charente-Maritime
*Santé du troupeau, paysage et biodiversité, fonctionnement et
fertilité des sols, autonomie alimentaire du troupeau*



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité



Patricia et Marc Oudin

Age : 51 ans

Date d'installation : 2001

Implication dans les réseaux de Trame : adhérent du Cemes - Cesam (cercle d'échanges de matériel et emplois partagés)

Autres implications : investis dans un projet d'atelier collectif de découpe et de transformation du pays de Marenne

Contact : fermedugaty@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Ferme du Gaty (Hiers Brouage, Charente-Maritime)
- ◆ 194 hectares dont 184 ha de marais en prairies et milieu naturel
- ◆ Troupeau de vaches allaitantes Maraîchines, Highland Cattle et aussi 12 races de bovins, chevaux et ânes de races à très petits effectifs

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Patricia à temps plein sur l'exploitation d'élevage bovin viande et Marc à temps partiel car il exploite de son côté un élevage de moules de Bouchot.
- ◆ Antonin, salarié, dont l'emploi est partagé entre les deux exploitations de Patricia et de Marc.
- ◆ Faustine, fille de Patricia et Marc, qui donne un coup de main pendant ses temps libres.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

A l'origine, Patricia souhaitait s'installer à Hiers Brouage, petit village au cœur du marais non loin de Marenne et de l'île d'Oléron, en activité équestre avec balades dans le marais. Les difficultés d'acceptation (économiques et environnementales) de ce projet ont orienté le choix sur l'élevage de vaches allaitantes. Le marais de Brouage, site classé, milieu naturel débordant de vie animale et végétale, géré en grande partie par le Conservatoire du littoral, a guidé le choix de travailler avec la race locale, la Maraîchine, puis la Highland Cattle pour son adaptation à ce milieu très particulier.

Les changements

Le projet consistait alors à concilier viabilité économique et participation active à la sauvegarde du patrimoine génétique des races Maraîchine et Highland Cattle. Rapidement, l'élevage du Baudet du Poitou et du Cheval de trait poitevin ont renforcé notre démarche. Cette première étape réussie a engendré de nombreux contacts avec d'autres éleveurs de races à petits effectifs. L'idée de multiplier certains spécimens de races bovines en voie de disparition a alors fait son chemin. Aujourd'hui l'élevage compte plusieurs vaches des races Armoricaïne, Villard de Lans, Lourdaise, Castas, Bordelaise, Béarnaise, Hérens, Canadienne, Froment du Léon. La reproduction est assurée par insémination artificielle en race pure. Les jeunes femelles sont élevées pour la reproduction ou revendues à des élevages de chaque race, les mâles engraisés sur l'exploitation. La viande est valorisée par la vente en directe de colis à des particuliers.

Les terres du marais ne font l'objet d'aucun travail du sol. Certaines prairies sont fauchées pour faire un peu d'enrubannage et surtout du foin. La plupart des prairies sont uniquement pâturées de mi-avril à début novembre. Aucun traitement phytopharmaceutique n'est réalisé et seules quelques prairies de fauche reçoivent 30 unités d'azote au printemps. Le principal problème de l'élevage dans un milieu de marais reste le parasitisme (strongles gastro-intestinaux et pulmonaires, grande douve du foie, paramphistomes et d'autres parasites moins communs : coccidies, strongiloïdes, taenias...). Il s'agit, sur un site classé, de trouver des traitements efficaces pour l'animal infesté sans avoir de résidus toxiques pour le milieu dans les rejets. Nous utilisons des traitements agréés en production biologique. La totalité de l'élevage est sur litière paille accumulée sur des sols bétonnés. L'ensemble des abords des stabulations est stabilisé et entretenu. Les fumiers sont épandus sur les prairies et les terres situées hors du marais ou sont donnés via le Cemes-Cesam à d'autres agriculteurs. Il s'agit pour nous de construire une ferme cohérente avec et dans le milieu très particulier du marais. Il est aussi important d'avoir des pratiques congruentes avec nos valeurs et notre vision du monde.

Les difficultés rencontrées et les solutions

La rapidité de croissance est moindre sur la race Maraîchine même si elle peut produire des carcasses lourdes et bien conformées. La Highland Cattle produit des carcasses légères avec un rendement faible, en contrepartie la qualité de la viande est « exceptionnelle ». Les deux races sont très adaptées au marais. Comme pour les autres races à faibles effectifs, l'équilibre économique est faisable sous réserve de bien valoriser les produits, femelles reproductrices et viande vendue en direct sur les circuits courts.

Le marais est un milieu d'élevage agressif qui peut impacter fortement les performances de l'élevage. La charge mentale engendrée par les fortes contraintes du site classé, le regard de la profession sur notre système particulier, l'impression de devoir mener un combat à chaque étape du développement de notre ferme, ont un impact certain sur notre santé. Cela génère du stress et perturbe la recherche de sérénité alors que nous sommes très attentifs au bien-être de nos salariés et de nos animaux.

A chaque étape de notre projet, nous avons dû « nous battre » contre les préjugés - n'étant pas issus du milieu agricole-, la désinformation, les démarches administratives alourdies par le fait d'être sur un site classé, en particulier lorsqu'il s'agit de construire un bâtiment d'élevage. Malgré le grand intérêt écologique du marais, les aides aux surfaces MAE sont plafonnées par exploitation ce qui ne favorise pas les systèmes extensifs.

Pour maintenir l'équilibre du marais, le chargement doit rester très faible, il faut donc beaucoup de surface pour un élevage. De plus en plus d'éleveurs viennent d'ailleurs pour chercher dans les marais des pâturages à bon compte tout en développant sur leurs terres les cultures de céréales intensives, engendrant une concurrence avec les éleveurs locaux.

La maîtrise du parasitisme fait l'objet de pressions de la part de la profession et aussi de vétérinaires qui veulent imposer des modalités parfois inadaptées à ce milieu et qui relèvent parfois de l'incompétence.

Les sources d'information

L'échange entre pairs et avec les autres acteurs du territoire.

L'apport du collectif

Le collectif permet la réalisation de projets que seuls nous ne pouvons assumer comme l'atelier de découpe. Il apporte aussi l'échange entre pairs : d'informations, d'emplois ou de matériels ; le soutien dans les choix et dans les difficultés.

LES BENEFICES

- ◆ Nous sommes fiers, heureux de faire ce métier.
- ◆ Nous avons mis en place une exploitation équilibrée, très autonome, respectueuse de son milieu, contribuant à son maintien.
- ◆ Notre salarié, Antonin, est bien et prend plaisir à venir travailler avec nous.
- ◆ Nous contribuons activement au maintien de races à très petits effectifs et en particulier la race Maraîchine emblématique du marais.
- ◆ Nous sommes des éleveurs, à l'écoute des animaux, en complicité avec eux car on se connaît bien.
- ◆ Nous avons concrétisé un rêve et une ambition partagée au sein de notre couple.
- ◆ Avoir pu entreprendre et réussir

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Nous ne voyons pas notre vie autrement. Évidemment il y a des coups durs, une implication forte 7 jours sur 7. Pour autant, c'est beaucoup de bonheur de pouvoir vivre dans ce milieu et de concilier l'élevage sur terre, avec les vaches, et en mer, avec les moules.
- ◆ Pour Marc, sa vie c'est de partir en mer et de s'éclater au contact de la nature en mer comme sur terre. Il est heureux de cette double activité même si elle est très exigeante.
- ◆ Pour Patricia, c'est de pouvoir élever ses vaches et contribuer au maintien de races à petits effectifs. C'est élever tout en respectant le rythme de la nature et les animaux. C'est proposer aux clients une viande d'exception produite dans un milieu d'exception.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Au vu de tous les combats que nous avons dû mener pour nous installer et réaliser notre rêve, pas sûr que nous recommencerions. Mais, au fond, oui, nous referions la même chose !



Frédéric Quiclet

Age : 38 ans

Formation initiale : Bac Pro CGEA et BTS Force de Vente

Date d'installation : 2005

Implication dans les réseaux de Trame : membre du bureau d'Agriculteurs Composteurs de France (ACF) et de Trame

Autres implications : Coopérative forestière

Contact : frederic.quiclet@agricompost.eu

L'EXPLOITATION

- ◆ Agri compost 70 (Montigny-les-Vesoul, Haute-Saône) et Agri Compost 10 (Aube)
- ◆ Surface et productions : 450 ha en grandes cultures, 3 sociétés de compostage, 1 société de transport, 1 entreprise de travaux agricoles

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ 55 personnes travaillent sur trois sites, 15 salariés pour le transport, 23 pour la prestation de services (compostage, déchets verts, station d'épuration...), plus l'équipe administrative et un petit bureau d'étude de 2 personnes (réponse aux appels d'offres).

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales et les changements

L'exploitation, totalement en grandes cultures, était conduite de manière classique avant de pratiquer les Techniques de cultures simplifiées (TCS) dès 1981, sur une partie des surfaces. En 1990, nous sommes passés à un système avec un semoir technique, « *sème exact* » de chez Horsch d'une largeur de 4 mètres. L'objectif était de lutter contre l'érosion, dans des terres caillouteuses peu profondes, difficiles à travailler. L'ambition était aussi de respecter les bactéries du sol, l'agronomie, avec des couverts végétaux pour protéger et favoriser la vie du sol. En 2015, toute l'exploitation était en semis direct total. Le travail superficiel pose des problèmes de mauvaises herbes et de gestion des limaces, d'où le semis direct : « moins on touche au sol, moins ça germe ».

Dans ce système de semis direct, la lutte naturelle prend le dessus. Par exemple, on a vu se développer les carabes qui mangent les limaces, les vers de terre qui font le travail pour nous : échanges, digestion de la matière organique ! Tout cela a conduit à une amélioration de la portance des sols - moins on les travaille, plus ils portent - et à moins d'érosion.

Le grand changement qui a suivi, juste avant mon installation, c'est le développement de l'activité de compostage, lancée au départ dans un souci de diversification, avec l'objectif de développer une activité au service du territoire. Et c'est devenu un enjeu d'enrichissement des sols en matière organique, en pleine cohérence avec les changements de pratiques opérés auparavant sur l'exploitation agricole.

Les raisons

Le premier déclic, par le passage en semis direct (réalisé progressivement), c'est la lutte contre l'érosion avec des sols argileux et difficiles à travailler, et beaucoup de cailloux. L'introduction du semis direct a facilité le travail du sol, amélioré sa structure et sa portance et installé une lutte naturelle qui se développe, ce qui nous a poussés à continuer.

Le deuxième déclic, c'est la conviction que la matière organique améliore le fonctionnement des sols, d'où le développement du compostage dès 2003, avec l'apport de matière organique dans le sol et l'utilisation de sous-produits industriels (sulfate de potasse d'ammonium, matière fertilisante organique en partie). Tout cela nous a conduit à une diminution des intrants chimiques, ce qui était aussi notre volonté.

Les risques

Pour gérer le risque, il faut y croire ! Et se donner les moyens de réussir ! Cela s'est fait par étapes au niveau du travail du sol : d'abord un travail à 10 cm, puis 5 cm, puis superficiel, puis les TCS, et pas toute l'exploitation en même temps... L'activité compostage, c'est le collectif qui a aidé. Sans ACF, ça aurait très difficile, voire impossible !

Les difficultés rencontrées et les solutions

Certaines années ont été compliquées, c'est un changement de façon de faire qui a provoqué des problèmes, forcément. Par exemple, le problème d'invasion par les souris : on a dû traiter, même si les buses et les renards ont fait leur travail aussi. La maîtrise technique du « *sème exact* » de chez Horsch qu'il a fallu apprendre, expérimenter... Les changements de production induits par nos choix techniques : on était producteur de semences, on nous a retiré le contrat à cause de nos évolutions en TCS ! Cela n'a pas été simple à surmonter car c'était un débouché en moins. La gestion de la main-d'œuvre a été complexe aussi : on s'est structuré, on a nommé des responsables d'exploitation, on a délégué de plus en plus, on s'est formé à la gestion des relations humaines (profils de poste, lettres de missions, délégations...), notamment avec Trame en 2018.

C'est la passion du métier qui nous a aidés à porter tout cela, à dépasser les difficultés, à accompagner les évolutions, être dedans, à fond : il n'y a pas d'ascension sans passion dans le métier qu'on pratique ! Le réseau Agriculteurs Composteurs de France (ACF) a été aussi un fort soutien, humain, technique et réglementaire.

Les sources d'information

Le réseau ACF a été essentiel à notre développement par son côté « échange et lobbying pour faire évoluer la réglementation ». La lecture de magazines spécialisés, les documents techniques nous ont beaucoup aidés. Sur les questions de management et de marketing, on va chercher de l'information en permanence. Et l'entretien de bonnes relations avec les chefs d'entreprises, de façon informelle, agriculteurs ou non, est un point important aussi.

L'apport du collectif

Le réseau Agriculteurs Composteurs de France a eu un rôle essentiel. ACF, c'est du lien, des échanges, des « conseils et des ficelles » ! C'est aussi traiter les aspects réglementaires, avec les Ministères ; être en veille permanente en collectif, c'est de l'info que l'on s'échange, un carnet d'adresses et c'est aussi du lien au territoire... L'activité de compostage, qui a été un tournant de diversification décisif, n'aurait pas été possible sans se regrouper au sein d'ACF, pour faire reconnaître cette activité et notre statut d'« agriculteur et composteur », face à un marché où l'on rencontre de grands groupes. Nous nous sommes structurés autour d'ACF, 4 ou 5 personnes au départ !

LES BENEFICES

- ◆ La fierté de mieux produire, de prendre soin des sols (moins d'érosion), d'utiliser moins d'intrants chimiques, de consommer moins d'énergie fossile.
- ◆ On donne une meilleure image de l'agriculture : on apporte de la matière organique par les composts. En zone péri-urbaine, on travaille moins les sols et ainsi il y a moins de poussière, moins d'érosion et moins d'écoulement de terre vis-à-vis des habitants.
- ◆ La passion de progresser et c'est très intéressant : on est dans une recherche d'amélioration permanente tant sur la mécanisation que sur les méthodes culturales (façons culturales). On réfléchit tout le temps, on recherche des solutions nouvelles.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Être producteur de matière première pour l'agro-écologie, producteur de biomasse, une partie de l'exploitation agricole est dédiée à la production d'énergie, et pas qu'à l'alimentation.
- ◆ Mon métier, c'est aussi « *apporteur de solutions pour le territoire* », par rapport au recyclage des déchets verts, la production de matière organique et le paillage, la fourniture de combustible du type biomasse.
- ◆ C'est un vrai changement de métier ! Et notre projet aujourd'hui, c'est la création d'une unité de méthanisation en injection de 200 Normo mètres cube, en collectif (6 personnes, 4 agriculteurs et 2 actionnaires). La gouvernance est à construire ensemble, peut-être avec l'aide de Trame !

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Si c'était à refaire, j'aimerais moins de barrages de la profession, de contraintes sur notre développement, et plus de soutien... Mais le plus important c'est que les agriculteurs gardent leur métier en mains. Aujourd'hui, les agriculteurs doivent se redonner une autonomie, être libres de gérer leur exploitation agricole.

39 - « L'APPROCHE AGRONOMIQUE REND MON MÉTIER PASSIONNANT »



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité

Grandes cultures — Puy-de-Dôme

Fonctionnement et fertilité des sols, réduction des phytosanitaires



Geoffrey Quinty, et son père, Patrice

Age : 28 ans

Formation initiale : BTS ACSE, Licence pro en agronomie

Date d'installation : 2019

Implication dans les réseaux de Trame : GEDA Maringues

Autres implications : Groupe de conservation du sol avec Limagrain, adhérent de CUMA, ancien joueur de rugby, voyage de 4 mois autour du monde.

Contact : g.quinty@laposte.net

L'EXPLOITATION

- ◆ Située à Maringues (Puy-de-Dôme)
- ◆ 98 ha : production de semences (Limagrain) de maïs, de tournesol, de lentille, de mâche, blé panifiable (Jacquet), légumes de plein champ sous tunnel, production de semences de couverts (féverole, seigle) et de courgettes porte-graine, soja, vigne.

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Geoffrey est en EARL (50/50) avec son père Patrice.
- ◆ Quelques salariés saisonniers réalisent la castration du maïs semence.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Lorsque j'ai commencé à travailler sur l'exploitation avec mon père, en 2015, j'étais salarié. Depuis longtemps, mon père, et même mon grand père, étaient vigilants pour enfouir les pailles, vérifier par analyse de sols le taux de matière organique et réaliser des chaulages. A mon arrivée, nous avons arrêté le labour sur les cultures d'hiver. Durant l'hiver 2018/2019, une seule parcelle a été labourée. Dorénavant tout est en « zéro labour ».

Les changements

Les changements ont consisté, dès 2008, à mettre en place des couverts. Notre exploitation est en zone vulnérable aux nitrates. Les résultats, à l'époque, étaient bons un an sur quatre, lorsqu'il y avait des pluies suffisantes l'été. Mais tout s'est amélioré dès que nous avons arrêté le déchaumage. Après coup, on peut dire que la contrainte de la zone vulnérable a été pour nous un atout. Puis nous avons arrêté la production de betteraves, trop gourmande en produits phytosanitaires, mais aussi et surtout, suite à de faibles résultats économiques sur cette production dans le contexte de mon exploitation. De plus, la récolte des betteraves induit un tassement des sols. Enfin, nous avons complètement supprimé le labour sur les cultures d'hiver depuis 2014, et sur les cultures de printemps depuis 2019, et diversifié les productions avec la plantation de vigne, la production de légumes et l'introduction du soja.

Les raisons

L'approche agronomique rend mon métier passionnant. C'est le cas aussi pour mon père avec qui j'échange beaucoup. Je m'informe par des recherches personnelles sur des sites Internet, des forums d'échanges. Je lis également des revues spécialisées (Magazine TCS, La France Agricole...). Lors de mes formations, j'ai aussi croisé des personnes comme Hubert Charpentier, agriculteur en Champagne Berrichonne, ou Lucien Seguy, ancien chercheur au Cirad, spécialiste du semis sous couvert... Tout ça me conforte dans ma démarche.

Les risques

Le risque, si je n'avais pas opéré ces changements, c'était qu'à long terme, je me serais lassé de mon métier. Dans notre secteur, nous avons des terres noires à 2 % de matière organique. On peut très vite connaître un épuisement du sol et une dégradation de la structure. Mais la situation s'améliore vite si on prend soin du sol.

Les difficultés rencontrées et les solutions

J'ai eu des difficultés, j'ai connu quelques échecs. Il m'est arrivé de rater des couverts parce que le semoir n'était pas adapté. J'ai aussi raté l'implantation de maïs de consommation parce que j'ai voulu travailler le sol avant le semis plutôt que de semer en semis direct et j'ai abimé le lit de semence. Sur le plan humain, pour dépasser mes difficultés, j'ai l'appui du groupe de conservation du sol mis en place par Limagrain. Ce groupe fonctionne bien, il se réunit régulièrement et c'est pour moi un vrai soutien.

Les sources d'information

Je m'informe par Internet, par des revues ou par des visites. J'ai aussi beaucoup d'échanges avec les membres du groupe lié à Limagrain. On n'hésite pas à se téléphoner si un problème survient.

Le lien avec le GEDA Maringues Avenir se fait par mon père qui participe depuis de nombreuses années aux activités (tours de plaine, rendez-vous « bout de champ », formations, voyages d'étude...) et rapporte des informations utiles à l'évolution de notre exploitation.

L'apport du collectif

Le groupe Limagrain rassemble une vingtaine d'agriculteurs, membres de la coopérative et intéressés par la conservation des sols.

J'ai pris l'initiative par moi-même de construire un semoir à partir d'une vidéo sur Internet. J'ai combiné un ancien déchaumeur à queue de cochon donné par un voisin en adaptant dessus un semoir. J'ai ensuite eu l'occasion de présenter mon prototype de semoir aux autres membres du groupe et nous en avons discuté ensemble.

Avec le groupe, j'ai aussi mis en place un essai comparatif en maïs semence avec strip till et techniques culturales simplifiées.

LES BENEFICES

- ◆ C'est d'abord de retrouver le goût du métier.
- ◆ Cela permet d'avoir de l'ouverture vers les pratiques des autres et de vivre entre nous une saine émulation.
- ◆ J'ai beaucoup d'amis en dehors du monde agricole et ils s'intéressent à ce que je mets en place sur mes cultures.
- ◆ Je passe aussi moins de temps sur le tracteur.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Aujourd'hui, je dirais que je suis sur un système en transition vers plus d'agronomie, plus de conservation du sol. C'est un système économiquement plus indépendant et plus résilient.
- ◆ L'évolution de mon métier sera d'aller vers plus de semis direct. Je serai vigilant à baisser les charges (engrais, carburant, usure du matériel).
- ◆ Mes voyages autour du monde m'ont appris à être plus détendu et plus optimiste.
- ◆ Personnellement, j'accorde beaucoup d'importance à ma famille et à mes amis.
- ◆ Professionnellement, je veux réussir à aller vers plus d'agriculture de conservation du sol, gagner encore en indépendance, avoir du temps pour observer et faire de moins en moins d'heures sur le tracteur.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Si c'était à refaire, j'aurais aimé apprendre plus vite, pour tirer les leçons de mes expériences plus tôt. C'est sûr, par exemple, que j'aurais arrêté les betteraves beaucoup plus tôt ! Et j'aurais introduit du soja à la place.

Mais je n'ai rien à regretter car j'ai fait mon chemin.

40 - « UN MODÈLE ÉCONOMIQUE FONCTIONNEL ET RESPECTUEUX DE L'ENVIRONNEMENT »



Maraichage biologique — Alpes de Haute-Provence
Agriculture biologique, paysage et biodiversité, circuits courts



Julien Romilly

Age : 40 ans

Formation initiale : BTS de gestion forestière, maîtrise de génie de l'environnement

Date d'installation : 2010

Implication dans les réseaux de Trame : Secrétaire du collectif portant le magasin de producteurs « Unis Verts Paysans », membre du Réseau des magasins de producteurs de PACA

Contact : romillyjulien@yahoo.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Le Jardin de Julien (Niozelles, Alpes de Haute-Provence)
- ◆ Maraichage : 7500 m² de serre et 10 ha de plein champ, environ 250 variétés différentes cultivées

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Julien Romilly
- ◆ Deux salariés en CDI (postes créés en 2018 et 2019)
- ◆ 2 apprentis
- ◆ 4 à 5 saisonniers (fin de printemps/été/automne)

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Après avoir été pendant plusieurs années fonctionnaire territorial, j'ai eu envie de changer de voie. Je me suis pris de passion pour la jardinage et j'ai décidé d'en faire mon métier. Je me suis installé hors cadre familial, en 2010, sur des terrains agricoles qui étaient pour la majorité en friche depuis plusieurs années.

Les changements et les raisons

Dès le début, j'ai décidé de faire de l'agriculture biologique. Je suis d'origine rurale, un chasseur-pêcheur qui raisonne ses prélèvements et qui constate que les rivières sont de plus en plus polluées, j'ai fait des études d'environnement : pour toutes ces raisons, il était évident pour moi d'avoir une réflexion sur le sujet. Le bio était le choix du cœur mais aussi une réponse aux attentes des consommateurs car je pense qu'ils ne veulent plus du conventionnel.

Mon outil de travail ce n'est pas le tracteur, c'est la terre. Mon objectif est de laisser, quand je partirai à la retraite, des sols en meilleur état qu'au départ. Je cherche à améliorer la qualité des sols avec des apports et plus de maîtrise technique. Aujourd'hui, je ne laboure pas. Je ne passe que le griffon et la fraise rotative en surface. La fraise est utilisée en profondeur uniquement en cas de nécessité, par exemple pour lutter contre les campagnols. J'utilise du fumier composté.

Au niveau de l'irrigation, nous utilisons l'eau du canal de Manosque qui est un canal gravitaire, avec des tours d'eau qui varient chaque semaine et peuvent être le jour ou la nuit. J'ai un bassin de 1000 m³ que je remplis lorsque c'est mon tour d'eau.

Lorsque j'ai défriché mes parcelles, j'ai conservé des haies sur tous les côtés. Aujourd'hui sur 9 hectares, j'ai plus d'1 km de linéaire de haie, de 1,50 m à 7 m de large. On y trouve des fruitiers (restes d'anciennes plantations réalisées par les propriétaires précédents) comme des cognassiers, des cerisiers mais aussi de la végétation spontanée comme du genévrier cade. J'ai aussi une haie composite en arbres indigènes : pins d'Alep, pins sylvestres, chênes verts... Ces haies ont de multiples atouts : protection du vent, de la poussière, lutte contre l'érosion des sols, hébergement de la faune auxiliaire... Quand on arrose une parcelle avec des haies, on voit vraiment la différence avec une parcelle sans haie : l'eau « mouille » beaucoup mieux le sol et s'évapore beaucoup moins vite. Idem en cas d'attaque de pucerons, par exemple, ces derniers sont beaucoup plus vite éliminés par des auxiliaires. Je n'ai jamais de pression parasitaire sur ces parcelles.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Les difficultés ont d'abord été d'ordre administratif, malgré le fait que j'ai un bon niveau sur le sujet en ayant été fonctionnaire. Les circuits financiers des aides entre nous, bénéficiaires, et les structures qui nous accompagnent sont terriblement complexes. J'ai trouvé que l'accompagnement par les OPA lors de mon installation a été limité et j'ai même été mal conseillé pour certains choix administratifs.

Les sources d'information

Je me suis formé chez des collègues agriculteurs de mon secteur qui avaient des fermes de taille importante, en agriculture biologique : d'abord chez Philippe Girard à La Brillanne, chez qui j'ai réalisé mon stage 6 mois, et chez Florian Pascal, à Aubenas les Alpes, chez qui j'ai été salarié durant une saison. C'est en les observant que j'ai appris.

L'apport du collectif

Aujourd'hui, j'ai une douzaine de modes de commercialisation différents en circuits courts, dont le magasin de producteurs Unis Verts Paysans à Forcalquier dont je suis un des fondateurs et le secrétaire. Cette aventure collective m'a énormément apporté : des rencontres, des amitiés et un très gros tremplin économique pour ma ferme au départ. Je souhaitais vendre en direct et à plusieurs on est plus fort ! Le magasin est un bel outil aujourd'hui qui a permis de créer des emplois dans les fermes.

LES BENEFICES

- ◆ Grâce à ma ferme, j'ai pu créer deux emplois en CDI et je pense pouvoir en créer un troisième très prochainement.
- ◆ J'exerce une activité qui a du sens, qui me tient à cœur et contribue à répondre aux besoins de la société.
- ◆ La ferme est économiquement viable et s'il y a des résultats financiers en fin d'année, on en partage une partie avec les salariés.
- ◆ L'organisation que j'ai mise en place me permet de partir en vacances en pleine saison.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Je suis un entrepreneur, j'aime entreprendre de nouvelles choses, je veux démontrer que, dans une économie moderne très inégalitaire, on peut mettre en application un modèle basé sur l'économie circulaire, qui fonctionne et respecte l'environnement.
- ◆ J'ai voulu montrer qu'un autre chemin était possible en agriculture. On peut avoir une ferme de taille conséquente, produire bio et partir en vacances. Quand je parlais de mon projet il y a 10 ans, on me riait au nez. Aujourd'hui je suis respecté.
- ◆ Je veux produire « bon » (les produits bios ne sont pas systématiquement bons). Je respecte le cycle des légumes, ma carotte a 6 mois quand elle est ramassée, pas 4, et elle est bien meilleure !
- ◆ Mon projet est maintenant de créer un troisième emploi salarié en CDI. J'ai aussi envie de me remettre à la biodynamie. Après, je m'arrêterai là pour un temps en termes de projet car j'ai une famille et des enfants jeunes. J'ai envie de m'en occuper et de passer plus de temps avec eux. Pendant plusieurs années, c'était difficile, aujourd'hui, c'est possible.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Il m'a manqué 1 ou 2 ans d'expérience en plus avant de démarrer, pour ne pas me tromper dans mes choix et un meilleur accompagnement par les OPA. Heureusement qu'il y avait les collègues et amis agriculteurs pour m'aider.

41 - « NOUS RÉDUISONS LES PESTICIDES, SOUCIEUX DE L'IMPACT SUR LA SANTÉ DES PERSONNES »



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Égalité Fraternité

Asperges, châtaignes — Gironde
Réduction des phytosanitaires



Rose-Lise Saint Marc

Age : 52 ans

Formation initiale : BPA Horticulture obtenu en 2001

Date d'installation : 2007

Implication dans les réseaux de Trame : adhérente au GDAR de l'Estuaire

Autres implications : son mari Daniel est administrateur de l'ADAR de Haute-Gironde, adhérent à la CUMA, président de l'ASA de Saugon (association irrigation).

Contact : daniel.sevet@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ EARL du Grand Verger (Saugon, Gironde)
- ◆ Asperges (15 ha), châtaigniers (12 ha), maïs-céréales (11 ha), bois-jachères (27 ha)
- ◆ Commercialisation : coopérative et marchés

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Rose-Lise Saint-Marc, temps plein
- ◆ Daniel Seyvet, son mari, temps plein
- ◆ 21 saisonniers qui représentent 4,5 ETP/an (les saisonniers sont embauchés pendant la saison des asperges (mars-avril-mai))

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

En 1999, lors de l'installation de mon mari, Daniel, l'exploitation ne comportait que des châtaigniers. Les pratiques, au départ, étaient celles de l'ancien propriétaire (engrais chimiques, arrosage, désherbage...). En 2000, Daniel s'est lancé avec 2 ha d'asperges en location, en tant que coopérateur à la Coopérative Légumière Fruitière et Horticole (CLFH) d'Étauliers. De 2002 à 2006, je l'ai appuyé en tant que conjointe collaboratrice avant de m'installer comme associée en 2007. Nous avons augmenté les surfaces d'asperges.

Les changements

Les changements de pratiques importants ont été : l'arrêt des produits chimiques dans les vergers de châtaigniers, la mise en place de la culture d'asperges et l'observation systématique. Pour les vergers, nous utilisons du bactériosol, un amendement organique qui permet aux plantes de puiser, dans l'humus, les éléments nutritifs essentiels à leur développement. Nous privilégions également le broyage, plus écologique que le désherbage chimique. Enfin, en guise d'engrais, nous utilisons du moût de raisin, fourni par la distillerie de Marcillac (Gironde), produit local à bas coût.

Pour les asperges, nous traitons au départ en systématique contre les maladies telles la stremphylose ou « grillure estivale », la rouille, le botrytis. Aujourd'hui, en fin de récolte, au mois de juin, nous mettons en place l'irrigation goutte-à-goutte pour favoriser l'absorption racinaire et le bactériosol. Ensuite, après surveillance des maladies et leurs évolutions, nous réalisons un ou plusieurs traitements uniquement si nécessaire.

Les raisons

Au départ, la culture d'asperges était une culture d'appoint, puis est devenue la principale. Nous nous sommes diversifiés pour donner du sens au métier et ne pas travailler comme les anciens, être bon techniquement et réussir dans un produit de qualité pour attirer de nouveaux clients. Nous cultivons les asperges en raisonné, pour les saisonniers comme pour nous, soucieux des aspects santé.

Les risques

Pour moi, la réduction de l'utilisation des pesticides est une nécessité au regard de leurs effets sur la santé, l'environnement, l'eau, la biodiversité et l'écosystème. Mais en tant que producteur, je dois pouvoir vivre des fruits de mon travail et, selon les années, je ne peux pas me passer des traitements.

Les difficultés rencontrées et les solutions

La culture d'asperges était à ses débuts dans la région, quand nous avons commencé à en cultiver. Nous avons tenté des pratiques qui ne se sont pas toujours avérées concluantes. Par exemple, dans un souci d'économie de place, d'eau et d'intrants, nous avons testé la culture des asperges dans les châtaigniers, en association. Mais cela n'a pas marché car pour les asperges, il y a eu un déficit de soleil.

La principale difficulté du système de production « asperges » est le recrutement des saisonniers. Tous les ans, ce sont des nouveaux saisonniers que nous devons former. Pour le ramassage des asperges, au moins 13 personnes sont recrutées en saison. Nous avons des machines à assistance pour soulever les plastiques et porter les caisses. 8 personnes en plus sont dédiées au conditionnement. Trois salariés reviennent d'une année à l'autre et forment rapidement les autres en début de saison. J'ai également dépassé cette « barrière » en allant rencontrer des partenaires tels que Pôle Emploi, la Mission Locale, mais aussi et surtout en cassant les liens hiérarchiques entre un employeur et un salarié, ce qui permet notamment la discussion perméable.

Les sources d'information

Pour les asperges, nous bénéficions de l'appui technique de la Chambre d'agriculture de Gironde (alertes) et de l'Association de Développement Agricole et Rural Haute Gironde (ADAR), ce qui nous permet de mieux observer avant de traiter.

L'apport du collectif

Grâce au GDAR (Groupement de développement agricole et rural) de l'Estuaire, je suis montée en compétences sur l'humain en agriculture, la relation employeur-salariés, sur le bien-être au travail et sur le management d'équipe.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Meilleure qualité de travail.
- ◆ Pénibilité réduite, notamment pour la récolte.
- ◆ Qualité de vie améliorée : avoir du temps pour soi et sa famille. Quand je me lève le matin, je dit « bonjour la vie », car je suis en bonne santé, j'ai un toit et de quoi manger. Je ne peux être que positive pour aller au travail.
- ◆ Possibilité de prendre quelques jours de repos dans l'année sans se soucier des cultures.
- ◆ Je fais un peu de transformation (crème de marrons) que je fais réaliser par un artisan du Lot-et-Garonne. Cela me permet de répondre à la demande de certains clients.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Ma perception en quelques mots : bien-être, indépendance, extérieur, dépassement de soi.
- ◆ Professionnellement, je fais un métier « de rêve » qui me laisse totalement libre et cela m'assure une certaine stabilité de vie.
- ◆ Je n'ai pas l'âme d'un patron mais plus d'un chef d'équipe, j'aime bien manager.
- ◆ Notre fille, passionnée d'élevage bovin allaitant, ne reprendra pas la ferme. Nous chercherons à la revendre d'ici 10 ans environ.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Si c'était à refaire, je referais de même mais avec un ou deux salariés en plus et du matériel adapté.

42 - « ÊTRE AUTONOME, PRODUIRE EN RESTANT LE PLUS DURABLE POSSIBLE »



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Fraîcheur

Elevage bovin lait en AOP Comté et biologique — Doubs

Agriculture biologique, autonomie alimentaire du troupeau, santé du troupeau



Katja, Fritz, Florian, Mathilde Studer

Age : 59, 61, 27, 27 ans

Formation initiale : Ecole ménagère agricole/BTS ACSE/DUT

Date d'installation : 1976—1993—2012 pour Fritz, 2014 pour Florian, 1993 et 2016 pour Katja

Implication dans les réseaux de Trame : Katja : ex-présidente et membre du GEDAF Loue et Lison

Autres implications : CUMA, coopérative laitière, AFDI, JA

Contact : gaecdurochet@gmail.com

L'EXPLOITATION

- ◆ GAEC du Rocheret (Déservillers, Doubs)
- ◆ 120 ha - 490 000 L de lait AOP Comté en AB
- ◆ 70 vaches laitières Montbéliardes
- ◆ Coopérative de la Haute-Combe, Septfontaines (25)

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Katja, Fritz et Florian en GAEC (3 ETP)
- ◆ Mathilde, salariée (1 ETP)

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Nous avons cru, Fritz et moi, qu'il suffisait de travailler dur pour s'en sortir. Fritz s'est installé à 18 ans. Le domaine familial de 21 ha à Soleure (Jura suisse) et la politique laitière de l'époque n'offraient pas de perspective d'avenir avec nos 3 enfants. Nous cherchions en Allemagne de l'Est, au Canada, au Paraguay... et avons trouvé, par hasard, en Normandie. Sans parler le français, nous nous sommes installés en 1993 en polyculture élevage laitier. Nous étions débordés. Fritz faisait 2700 h de tracteur/an, à raison de 7 h par jour. La crise du lait de 2009 avec un prix de 240 €/T a été un choc. Il fallait produire plus de céréales pour vivre alors que nous étions éleveurs. Nous avions ras le bol d'être impuissants, que le marché mondial nous dicte ce que nous devons faire, de travailler et ne pas pouvoir en vivre.

Les changements

Nous avons adhéré à l'association des producteurs de lait indépendants (APLI) et participé à la grève du lait pendant 14 jours, sans résultats. L'arrêt des quotas, le doute d'une 2^{ème} crise du lait, l'impossibilité pour Florian de s'installer nous ont décidé. Nous voulions sortir du système industriel. Nous avons discuté des critères importants pour nous : une ferme pour vivre à 3 personnes, arrêt de l'ensilage, un système herbager, un prix du lait élevé. L'AOP offre cette opportunité. Mais où ? Une annonce nous a mis en contact avec un cédant sans repreneur dans le Doubs. Il nous fallait changer pour trouver une nouvelle motivation, accepter de vendre à perte notre ferme normande, réapprendre une nouvelle région, un autre système à l'herbe, sans ensilage, changer de race... Après l'installation de Fritz en 2012, Florian en 2014 et moi en 2016, nous étions au complet ! L'adaptation a été rapide, on réfléchit sans cesse : quoi changer, comment faire avec moins d'intrants, moins d'antibiotiques. Florian a fait des simulations pour la conversion bio puis a sollicité la Chambre d'agriculture pour une étude. Confortés, nous avons décidé de passer en bio en 2017. Notre objectif : traire moins en gardant le même EBE avec un meilleur prix du lait, avoir moins d'animaux et préparer la reprise à notre départ en retraite.

Aujourd'hui, nous visons l'optimisation et l'autonomie en faisant l'insémination, le parage, le contrôle laitier, la réparation de matériel. Nous utilisons l'homéopathie pour l'immunité des animaux, diminuons le troupeau pour son confort et faciliter l'observation donc moins de maladies. Ça permet de dégager un 4^{ème} salaire, d'avoir des week-ends, des vacances. Nous sommes en perpétuelle recherche et évolution : stockage de céréales bio, vaches nourrices, pesée du foin, comptage des cellules... Nous produisons nos données pour avoir de la matière à réflexion. En agriculture biologique, si la production de foin diminue, on a moins de mammites, autant de lait avec des vaches productives et en bonne santé.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Une des difficultés pour nous, c'était la langue. Ne pas maîtriser le français nous a fait subir des arnaques, les gens ont profité de nous. Nous ne savions pas où trouver les informations, de l'aide. Notre naïveté et notre confiance nous ont amenés à faire des erreurs. Nous ne nous sommes pas sentis aidés, ni par l'administration, ni par le comptable au moment où nous avons voulu arrêter : il fallait continuer à faire du lait à perte sinon notre ferme « perdait » de la valeur ! Arrêter un système, c'était un échec personnel et familial, ça rendait les choses encore plus difficiles. Mais nous avons déjà changé une fois et continuer, c'était le mur. Nous avons choisi cette 2^{ème} chance.

Nous nous en sommes sortis par notre unité familiale, notre caractère, notre expérience. Le fait d'être en famille nous permet de parler de beaucoup de choses, de débattre, de faire ensemble des choix qui correspondent à nos priorités. Chacun amène des idées et nous avons cette chance : parents comme enfants, nous sommes ouverts et adhérons aux idées des autres. Nous sommes en changement : il y a 20 ans, Fritz traitait au glyphosate, aujourd'hui, il essaie de convaincre les autres d'arrêter. L'agriculture doit changer : nous sommes convaincus qu'il faut produire en restant le plus durable possible.

Les sources d'information

Florian s'informe beaucoup, lit, il a voyagé et a vu d'autres modèles. Nous avons l'habitude d'échanger, de chercher, d'expérimenter et de montrer que c'est possible. Nous avons trouvé un certain équilibre entre l'envie d'expérimenter et l'anticipation. La formation nous incite à essayer de nouvelles choses. Nous ouvrons beaucoup notre ferme, être confrontés aux questions, aux interpellations des visiteurs, ça nous fait cogiter, nous pousse à chercher, à changer.

L'apport du collectif

J'ai assumé la présidence du GEDAF Loue et Lison pendant 3 ans. J'en suis toujours membre actif. Fritz participe à la CUMA, Florian a été administrateur JA, il est secrétaire à la coopérative laitière. Mathilde a été pompier volontaire entre autres. Nous participons au réseau AFDI, riches en échanges et en voyages (Sénégal, Madagascar, Cameroun). Ces collectifs nous apportent échanges et ouvertures.

LES BENEFICES

- ◆ Avoir changé de système : nous avons conscience de la chance que l'AOP Comté nous donne, on se sent prêt à faire le maximum pour faire plaisir aux gens. Nous militons pour maintenir la filière.
- ◆ Nous avons envie de faire passer une image positive de l'agriculture avec le double label AOP et AB.
- ◆ Avoir l'opportunité d'évoluer, être en accord avec nos idées, se sentir impliqués dans notre travail, c'est essentiel.
- ◆ C'est un luxe la liberté d'organisation, la chance d'être à 4 : qualité et confort de vie, le cadre familial nous permet de s'épanouir dans ce que nous faisons, sans stress. Se lever et être contents d'aller travailler : nous sommes heureux.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Nous gérons un système durable, respectueux du bien être de chacun, à l'écoute des besoins des hommes associés et des bêtes, des gens qui nous entourent, en phase avec les attentes sociétales. Nous faisons tout pour être en phase avec nos idées et avoir bonne conscience.
- ◆ La ferme c'est une chance, notre milieu de vie, ce n'est pas un travail mais un mode de vie qui nous convient, on est chez nous, tout le monde fait pour que les choses soient faites, on se sent impliqué.
- ◆ Nous faisons attention à l'impact de nos pratiques, à nos actes d'achats et de vente que nous souhaitons locaux.
- ◆ Nous sommes des agriculteurs heureux !

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Si c'était à refaire, peut-être souhaiter maîtriser la langue, être moins naïfs ? Mais toutes les phases que nous avons vécues, mêmes les plus difficiles, étaient souhaitables pour arriver là. La volonté de changer vient de la crise. Nous avons de la chance d'être en famille, d'être soudés. Florian a été, très jeune, un soutien pour nous. Nous aimons regarder vers l'avenir et, demain, nous voulons un système extensif, avec moins de vaches, traire moins, être en accord avec nous-mêmes et épanouis !

SUR LES CHEMINS DE L'AGRO-ÉCOLOGIE :

PARCOURS D'AGRICULTEURS

ET DE SALARIÉS AGRICOLES

TEMOIGNAGES RECUEILLIS EN 2020

43 - « POUR CHANGER SES PRATIQUES, IL FAUT DU TEMPS, RIEN N'EST IMPOSSIBLE »



Christophe Barry

Age : 42 ans

Formation initiale : BTSA viticulture-œnologie mention sommellerie et Bac hôtelier

Ancienneté dans le métier de salarié agricole : 25 ans

Implication dans les réseaux de Trame : membre de l'Association des salariés agricoles du Tarn

Autres implications : association de professionnels de la vigne et du vin

Contact : c.barry@sfr.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Située à Lisle sur Tarn (Tarn)
- ◆ 27 ha de vignes

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ 2 salariés polyvalents, le couple d'exploitants agricoles à plein temps et parfois des saisonniers

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Je suis arrivé sur l'exploitation pour seconder mon prédécesseur en tant que salarié polyvalent : travail aussi bien à la vigne qu'au chai et entretien des espaces verts. Les traitements étaient systématiques et les pratiques à l'ancienne. Tout était organisé et rigoureux, la vigne « au carré », désherbée, bien nette et impeccable.

Les changements

Nous avons commencé par baisser la dose par hectare des produits phytosanitaires et diminuer le volume à l'hectare de la bouillie de traitement (100 L/ha). Les exploitants se sont équipés de deux pulvérisateurs : un pneumatique face par face qui traite mieux et évite les dérives dans l'air et un à panneaux récupérateurs pour le début de la végétation (panneaux qui récupèrent le produit non utilisé qui ne se dépose pas sur la vigne). Nous évitons de faire du systématique. Pendant l'été, nous étirons le délai de traitement et nous passons deux fois moins pour éviter d'utiliser trop d'énergies fossiles (gasoil du tracteur).

Nous réalisons le désherbage une seule fois dans l'année et nous avons arrêté le désherbage en plein : nous désherbons uniquement le rang (où se situe le pied). Pour le travail du rang, nous avons acquis des lames et des démotteurs pour travailler le sol à la place du désherbant chimique. Nous commençons des essais avec semis d'herbes différentes pour améliorer la texture du sol et la pollinisation sur 5 ha. Nous avons agrandi les tournières (zones en bout de rang pour tourner avec les machines) à 7 m pour filtrer les produits éventuels avant le fossé. Nous effectuons un entretien méticuleux du tracteur : avec des filtres propres, un tracteur consomme moins et son régime moteur baisse (300 tours minutes de moins). Nous utilisons la lutte biologique contre les vers de grappe (papillon dont la larve mange les boutons floraux et les raisins). Nous réalisons le tri sélectif de tous les déchets. Nous développons des engrais bio et travaillons le sol un inter-rang sur deux. Nous évitons les perturbateurs endocriniens et maintenons des distances avec les cours d'eau et les habitations. Tous ces changements ont amené l'entreprise à être classée HVE (Haute Valeur Environnementale) au niveau III.

Les raisons

Il y en a plusieurs : l'actualité liée à l'environnement et la pollution que l'on associe à l'agriculture, l'aspect financier (les produits phytosanitaires sont de plus en plus chers et de moins en moins efficaces) et la recherche de méthodes alternatives moins polluantes.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Comme pour tout changement, il y a un temps d'adaptation. Nous faisons tout petit à petit : la baisse des doses s'est faite par calcul progressivement, nous agrandissons quelques tournières chaque année, les semis de mélange d'herbes se font sur 5 ha pour commencer. Changer la façon de désherber a nécessité des réglages de machine, ce n'était pas évident, nous avons eu besoin de nous adapter et de tester plusieurs réglages. Pour chaque changement, nous analysons le résultat et nous évoluons en fonction. Il faut du temps, rien n'est impossible.

Les sources d'information

Le passage du Certiphyto apprend des gestes pour diminuer la pollution vis-à-vis de soi, les risques de maladies... Le technicien qui vend le matériel et la technicienne pour la lutte biologique, ainsi que les réunions auxquelles je suis convié sont aussi des sources d'information. Je consulte le bulletin de santé des végétaux de la Chambre d'agriculture.

L'apport du collectif

L'association des salariés agricoles du Tarn m'a apporté une vue plus large sur des pratiques agro-écologiques : visite d'une ferme agro-écologique très axée sur le compostage, le tri, le solaire, la filtration de l'eau par des roseaux ; visite d'une unité de méthanisation ; sortie chez un agriculteur qui fait des essais de semis en lien avec les recherches de l'ENSAT (École Nationale Supérieure Agronomique) d'Auzeville. Cela permet de voir ce qu'il se passe ailleurs que dans la vigne, c'est très important.

LES BENEFICES

- ◆ Evolution personnelle : quand on apprend, on s'enrichit.
- ◆ Exploitation moins polluante, nous sommes plus responsables de nos actes et de nos manières de faire.
- ◆ Plus de communication avec mon employeur : besoin de faire le point sur les essais, de partager nos avis...
- ◆ Préserver ma santé et éviter d'avoir des TMS (troubles musculosquelettiques).

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Pionnier dans l'évolution des pratiques : faire évoluer les choses vers moins de pollution dans un souci de rentabilité et de production.
- ◆ Pionnier dans la lutte biologique (en culture conventionnelle) contre le ver de la grappe et heureux d'avoir fédéré les voisins agriculteurs en les encourageant à se lancer dans cette lutte biologique.
- ◆ L'entreprise a été classée en HVE niveau III en juin 2019 à partir de la campagne 2018. Le niveau III est lié aux exigences agro-environnementales.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je ferais de la même manière.

44 - « NOUS AVONS ÉTÉ DES PIONNIERS DE LA MÉTHANISATION »



Elevage bovin lait bio, méthanisation — Meurthe-et-Moselle
Agriculture biologique, énergies renouvelables

Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité



Francis Claudepierre

Age : 60 ans

Formation initiale : Maison familiale rurale - Brevet d'études professionnelles agricoles (BEPA)

Date d'installation : 1987

Implication dans les réseaux de Trame : Président de Trame, Président de l'Association des Agriculteurs Méthaniseurs de France

Contact : francis.claudepierre@wanadoo.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Située à Mignéville (Meurthe-et-Moselle)
- ◆ 4 structures :
 - ◆ 1 GAEC (100 vaches laitières, 112 ha) et 1 SCEA (95 vaches laitières, 212 ha)
 - ◆ 1 SARL pour l'activité méthanisation et 1 SAS (filiale de la SARL) pour la production d'électricité grâce à une centrale hydro-électrique

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ 11 personnes en tout sur les 4 structures, soit 10 ETP

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales et les changements

J'ai toujours rêvé de devenir agriculteur même si mes parents ne l'étaient pas. J'ai choisi de suivre une formation agricole au grand désespoir de mes parents fonctionnaires. J'ai commencé par être salarié agricole puis, en 1987, je me suis installé sur un élevage de vaches laitières. A mon arrivée, les pratiques étaient conventionnelles (200 000 L de lait, système mais-soja).

Peu à peu, la taille de l'exploitation a augmenté. En 1999, mon épouse s'est installée avec moi. La crise de la vache folle et la grande tempête de 1999 ont éveillé notre conscience environnementale. Nous sommes passés à un système herbager puis nous avons lancé une conversion bio. Nous avons obtenu la labellisation en 2002.

A la même période, il fallait mettre aux normes le bâtiment d'élevage. A cette occasion, j'ai décidé de créer une unité de méthanisation pour valoriser les stockages d'effluents d'élevage. Nous avons démarré la méthanisation en 2002. Nous avons développé les installations et augmenté la puissance générée. Aujourd'hui, nous produisons 3 200 000 kWh d'électricité/an et notre activité permet de chauffer plus d'une dizaine d'habitations, une école, notre maison, notre bâtiment de séchage du foin et notre fromagerie. Cette fromagerie a été créée quand un de nos fils a rejoint l'exploitation. Nous transformons notre lait bio en tomme fermière au lait cru.

En 2013, afin de diversifier notre activité, nous avons rénové une centrale hydro-électrique sur la Meurthe qui produit 1 500 000 kwh/an d'électricité.

En 2015, nous nous sommes associés (création d'une SCEA) avec le fils d'un voisin qui reprenait son exploitation familiale. Les effluents d'élevage de cette deuxième ferme, qui produit aussi du lait bio, alimentent la méthanisation.

Les risques

Le risque du passage en bio était de produire moins. Mais nous avons des atouts : nous étions en système herbager, donc le passage en bio était assez facile, vu que nous n'utilisons pas de pesticides, la méthanisation nous permettait une meilleure autonomie pour la fertilisation et il existait une demande, dans notre secteur, pour du lait bio.

Pour la méthanisation, les risques étaient liés aux très lourds investissements et au manque de visibilité sur la réussite économique de l'activité. Nous étions les premiers agriculteurs français à nous lancer dans la méthanisation. Nous avons surmonté ces risques grâce à des subventions et beaucoup de travail.

Les difficultés rencontrées et les solutions

La principale difficulté a été de subir l'incompréhension des autres agriculteurs. Pendant 15 ans, ils nous ont regardés en spectateurs intéressés par l'idée de nous voir chuter. Ils étaient persuadés que nous nous « casserions les dents », alors qu'aujourd'hui, ceux qui restent font la même chose que nous.

Par ailleurs, nous étions des pionniers, une sorte de laboratoire d'expérimentation de la méthanisation. Les installations de méthanisation sont des systèmes compliqués à gérer. Le process doit être surveillé en permanence. Nous nous sommes formés sur le tas et avons dû essayer les plâtres.

Les sources d'information

Quand nous avons démarré la méthanisation, il y avait pas de sources d'information en France. Nous avons pris des contacts en Allemagne, en Belgique, au Luxembourg, des pays qui étaient bien plus avancés. Nous avons été intégrés à un projet Interreg regroupant la Sarre, la Wallonie, le Luxembourg et la Lorraine. Par ce biais, nous avons pu faire des visites, obtenir des informations, nous former... En 18 ans, je ne saurais dire le nombre de voyages que j'ai fait à l'étranger, et je continue aujourd'hui à y aller !

L'apport du collectif

Il n'y avait pas d'organisation collective et peu d'intérêt des institutions agricoles sur le sujet de la méthanisation quand j'ai commencé. A l'époque, les Chambres d'agriculture prônaient les biocarburants. Je me suis dit que nous devons nous regrouper avec d'autres agriculteurs se lançant dans la méthanisation pour échanger et défendre nos intérêts. Nous avons été accompagnés par Trame et nous avons créé l'Association des Agriculteurs Méthaniseurs de France (AAMF) en 2010. Aujourd'hui, elle compte plus de 300 adhérents. Nous avons obtenu de beaux résultats avec cette association.

Le collectif est important pour moi. J'ai toujours mené des activités en collectif : les travaux des champs avec une Cuma, la commercialisation avec la coopérative, la méthanisation avec AAMF.

LES BENEFICES

- ◆ Ces changements nous permettent de gagner notre vie.
- ◆ Ils ont permis d'installer une nouvelle génération sur l'exploitation qui a envie de poursuivre sur la voie que nous avons commencé à tracer.
- ◆ Ils ont aussi créé les conditions pour que cette génération puisse continuer la production laitière. Il me tient à cœur que les jeunes puissent continuer à produire du lait, du fromage : c'est notre cœur de métier. La méthanisation, c'est un corollaire de la l'élevage, la suite logique du cycle : nous produisons de l'herbe dans les prés, grâce à laquelle nous élevons des vaches laitières qui produisent du lait, que nous transformons en fromage, et nous valorisons les effluents via la méthanisation.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ J'ai un métier exaltant.
- ◆ Les projets d'évolution sont nombreux :
 - ◆ nous travaillons sur un projet de retenue d'eau : nous ne pouvons pas continuer à regarder l'eau passer en hiver et à en manquer en été ;
 - ◆ actuellement en circuits longs, nous souhaitons développer la vente directe ;
 - ◆ au niveau du GAEC, nous sommes en train de nous associer avec un jeune apiculteur (200 ruches). Cela permettra de diversifier les productions, de répondre aux demandes des consommateurs, d'améliorer la pollinisation des fleurs des prairies et de sécuriser les revenus.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je trouve que j'ai longtemps été trop seul sur l'exploitation, nous avons toujours manqué de main-d'œuvre. Au fur et à mesure des années, nous avons été plus nombreux à travailler sur l'exploitation, mais le temps m'a toujours manqué et me manque encore aujourd'hui pour tout faire. Je suis souvent submergé de travail.

45 - «UN SYSTÈME HERBAGER POUR ÊTRE AUTONOME SUR MA FERME ET DANS MA TÊTE !»



Elevage laitier et verger — Oise

Paysage et biodiversité, autonomie alimentaire du troupeau, fonctionnement et fertilité des sols, agriculture biologique



Vincent Delargillière

Age : 43 ans

Formation initiale : BTS production animale et BTS ACSE

Date d'installation : 2005

Implication dans les réseaux de Trame : membre du CERNODO (association de développement agricole sur le Nord-Ouest de l'Oise), membre du GIEE « Elevage autonome »

Autres implications : Membre d'un groupe d'échange informel (Seine-Maritime-Oise)

Contact : delargillierevincent@gmail.com

L'EXPLOITATION

- ◆ Située à Pierrefitte en Beauvaisis (Oise)
- ◆ 123 ha de prairies en agriculture biologique
- ◆ 100 vaches laitières (croisées Holstein-Jersiaises-Flamandes)

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Vincent Delargillière : exploitant agricole
- ◆ Claire, sa femme, salariée d'exploitation

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Quand j'ai repris l'exploitation familiale en 2005, elle se structurait sur 200 hectares avec 2 productions : élevage laitier (560 000 L de lait et 80 vaches laitières) et des cultures de vente (céréales, oléagineux) en agriculture conventionnelle. Nous avons de grosses charges opérationnelles et rencontrons des impasses techniques et économiques : érosion des sols, frais vétérinaires et intrants importants, dépendance au soja, terres non compatibles au maïs.

Or, lors d'un voyage en Nouvelle-Zélande en 1998, j'ai travaillé dans des systèmes herbagers et autonomes. Ces éleveurs s'étaient installés et adaptés sans aides, de façon très libérale. Cette expérience a eu un impact considérable sur ma façon de travailler aujourd'hui : j'y ai découvert des façons de simplifier son système, de grouper les vèlages, de se spécialiser tout en diminuant les charges opérationnelles afin d'être moins dépendant de l'extérieur.

Les changements

En 2012, nous avons entamé un remplacement du soja par du colza sur l'exploitation. J'ai aussi arrêté la culture du maïs car je le vivais mal : l'achat de semences hybrides, les starters, les insecticides en prévention. J'avais à cœur de rechercher l'autonomie alimentaire. En 2014, la crise du lait et l'arrivée de mon frère sur l'exploitation ont accéléré le changement d'orientation de la ferme. Parce que nous n'avions pas de vision commune, nous avons créé 2 exploitations. Ça a été pour moi l'occasion d'engager un changement de pratiques important pour construire un élevage herbager et autonome. J'ai repris toutes les prairies et 25 ha de terres labourables. Pour obtenir un parcellaire accessible aux vaches, j'ai racheté des prairies et j'ai travaillé avec mes voisins à un mini-remembrement parcellaire. Mon parcellaire stabilisé, j'ai démarré une conversion en bio. Concernant le cheptel, je recherche, à travers les croisements des vaches de 500 kg, de bonnes marcheuses (jusqu'à 6 km/jour !) avec une facilité de vèlages car ils sont groupés en fin d'hiver. Cela permet de se spécialiser sur une tâche pendant une période, de réduire l'achat de concentrés l'hiver, d'arrêter la traite quelques mois et de coupler la production de lait avec la pousse de l'herbe. Enfin, chaque année, nous replantons des arbres et des haies (fruitiers) pour améliorer les paysages, apporter de l'ombre aux animaux, diversifier notre activité et, à plus long terme, alimenter un magasin à la ferme.

Les raisons

En 2016, lors d'un voyage en Angleterre avec Thierry Métivier, conseiller de la Chambre du Calvados, j'ai redécouvert l'élevage groupé et les systèmes herbagers. J'ai vu que ces systèmes fonctionnaient sous nos latitudes et qu'il suffisait de les adapter à notre contexte. De plus, je vivais mal les impasses techniques que nous rencontrons et notamment la dégradation de nos sols. Nos pratiques n'étaient pas durables : on est paysan, on se doit de respecter la terre !

Les difficultés rencontrées et les solutions

La première et principale difficulté a été de créer les conditions favorables à la mise en place d'un système herbager et notamment d'exploiter des pâtures au sein d'un parcellaire adapté. Le dialogue et le mini-remembrement avec des voisins m'ont permis de répondre à ce besoin.

Aujourd'hui, le regard des autres peut parfois déstabiliser. Beaucoup de voisins agriculteurs disent que chez moi c'est plus vert, que j'ai une ferme adaptée à l'herbe et que mes pratiques ne sont pas valables chez eux. Mais en fait, ce sont mes pratiques qui ont amélioré mes pâtures, pas l'inverse ! Je ne traie plus l'hiver. Pour un éleveur laitier, je passe pour un marginal ! Suis-je considéré comme un vrai éleveur ? Je m'en amuse. Ma force est de savoir où je veux aller et comment. J'ai des objectifs et je vis aujourd'hui très bien même avec des vaches à 4000 L ! On n'a plus notre calendrier et notre casquette offerts par le marchand d'aliments tous les ans mais je suis bien plus serein.

Ma conversion à l'agriculture biologique n'est pas non plus comprise par tous. On me rétorque encore que notre mission est de nourrir le monde et d'envoyer du lait en poudre en Afrique ! Mais la France est bien trop petite pour nourrir l'Afrique ! J'ai bien avancé sur ce sujet. Ma mission est de prendre soin des terres qui me sont confiées, de stopper l'érosion et de planter des arbres. Nous ne nourrissons pas le monde, nous livrons une coopérative laitière et nous répondons à une demande, un marché national (lait bio). De plus, je peux aujourd'hui compter sur d'autres éleveurs voisins qui sont également passés en bio.

Les collectifs, sources d'informations et d'apports

J'ai réalisé plusieurs voyages qui m'ont marqué. D'abord en Nouvelle-Zélande, en Australie mais aussi en Bretagne et en Angleterre avec les groupes, à la recherche des systèmes herbagers autonomes. J'y ai découvert de nouvelles techniques et l'assurance que ces systèmes fonctionnent et produisent de très bons résultats. Je ne suis pas un pionnier, j'ai simplement écouté et adapté les pratiques sur ma ferme ! J'ai par ailleurs la chance d'avoir sympathisé avec un chercheur de l'INRAE (Luc Delaby) avec qui j'échange régulièrement sur mes pratiques.

A travers les groupes de développement dont je fais partie, j'avance et je confronte mes pratiques. Nous échangeons nos données technico-économiques en toute transparence, ce qui nous permet de progresser à plusieurs. Nous avons notamment créé un groupe informel d'éleveurs bio qui est très actif.

LES BENEFICES

- ◆ Impact paysager et valorisation du territoire.
- ◆ Efficacité et diversification économique (lait, fruits, bois).
- ◆ La viabilité de la ferme ne dépend pas de subventions.
- ◆ Conservation de races et variétés locales.
- ◆ Entretien et valorisation des terres.
- ◆ Lien social et reconnaissance du métier, amélioration du lien agriculteur-urbains.
- ◆ Réponse à une attente sociétale.
- ◆ Estime de soi renforcée.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Ma mission est de prendre soin des terres qui me sont confiées, de transmettre une terre riche en humus et de planter des arbres. Je donne de la valeur à un territoire, en produisant du lait car je m'adapte aux conditions.
- ◆ Je ne nourris pas le monde ! Je livre une coopérative laitière et je réponds à une demande, à un marché national (lait bio).
- ◆ J'aspire à être autonome sur ma ferme et dans ma tête ! Je ne veux pas dépendre de conseillers mais expérimenter et faire ce qu'il me plaît, quitte à sortir des sentiers battus !
- ◆ Personnellement, je suis aujourd'hui bien intégré dans la société, j'ai de la reconnaissance, du temps libre et je continue d'être heureux tous les matins en me levant.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je le referais, sans hésiter ! Je serais parti plus rapidement en système herbager et autonome. Quand on est jeune, on a plus peur, on ose moins sortir des rails et des sentiers battus. Aujourd'hui, nous continuons d'évoluer. Pour créer du lien social, de la valeur ajoutée et améliorer notre empreinte environnementale, nous envisageons avec Claire un atelier de transformation de lait. Côté production, l'adaptation au climat nous amène à réfléchir à la mono-traité. Affaire à suivre !

46 - « LA PLATEFORME DE COMPOSTAGE ÉTAIT LA SUITE LOGIQUE DE MA DÉMARCHE AGRONOMIQUE »



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité

Grandes cultures, compostage — Haute-Saône
Fonctionnement et fertilité des sols



Henri de Malliard

Age : 57 ans

Formation initiale : BTS TAGE (Techniques agricoles et gestion d'entreprise)

Date d'installation : 1991

Implication dans les réseaux de Trame : membre de l'association Agriculteurs Composteurs de France

Autres implications : maire, vice-président de la communauté des communes, en charge de l'urbanisme et de l'aménagement du territoire

Contact : demalliardhenri@gmail.com

L'EXPLOITATION

- ◆ SCEA de Malliard (Conflans sur Lanterne, Haute-Saône)
- ◆ 300 ha de cultures céréalières (colza, blé, orge, maïs grain et soja), prairies (pour pension de cheptel)
- ◆ 2005 : plateforme de compostage de boues (13 000 T/an)
- ◆ 2009 : reprise d'une exploitation céréalière avec un collègue

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ 1 salarié et Henri de Malliard sur l'exploitation personnelle
- ◆ 1 salarié sur la plateforme de compostage

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Lorsque j'ai débuté en 1988 comme aide familial, l'exploitation suivait un système « classique » de labour. Mon père m'a laissé beaucoup de liberté ce qui m'a permis de mettre en place des choses « innovantes », comme par exemple de l'irrigation en 1989 sur une petite partie de l'exploitation (une petite spécificité dans notre région où l'irrigation des cultures ne se fait pas).

Les changements

En 1991, je me suis intéressé aux techniques culturales simplifiées (TCS) et aux réductions de doses avec d'autres agriculteurs. Malgré des aléas climatiques, j'ai persévéré et je ne suis pas revenu en arrière. J'ai ainsi constaté une augmentation des rendements et de la vie du sol, une diminution des charges de main-d'œuvre. Aujourd'hui je suis en semis-direct et travail très superficiel. Début 2000, après avoir privilégié les changements sur la production, j'ai travaillé sur l'installation d'un séchoir et d'une unité de stockage. Puis, en 2005, je me suis lancé dans la mise en place d'une plateforme de compostage de boue de stations d'épuration principalement.

Les raisons

Mon intérêt pour les TCS était avant tout lié à des problèmes de recrutement de main-d'œuvre. Avec d'autres agriculteurs nous nous sommes réunis en Cuma pour réduire les charges de travail (achat de matériel). Puis, en observant les changements sur mon exploitation, l'aspect agronomique est très vite arrivé. L'installation d'une plateforme de compostage était un complément pour mon exploitation, cela contribuait à l'enrichissement des sols, l'apport de matière organique et à l'économie d'engrais. C'était la suite logique dans ma démarche agronomique.

Les risques

Le plus gros risque était financier (rentabilité de l'exploitation). J'ai eu la chance d'être épaulé par un conseiller et j'ai pu rencontrer les bonnes personnes au bon endroit. Il faut savoir saisir les opportunités. En vieillissant, je relativise plus les choses. Plus jeune, j'ai pris des risques que je n'aurais (sûrement) pas pris aujourd'hui. La jeunesse m'a aidé à prendre des décisions rapidement !

Les difficultés rencontrées et les solutions

J'ai rencontré quelques difficultés lors de la mise en place des TCS sur mon exploitation, surtout lors d'une année très humide où les cultures ont souffert, mais j'ai fait avec. Revenir en arrière sur tout le système aurait coûté trop cher. Avec le recul j'ai bien fait ! J'ai acquis les compétences pour les spécificités liées au semis-direct au fur-et-à-mesure. Il faut également s'adapter au climat et ses changements.

La mise en place d'une plateforme de compostage a été pour moi la découverte d'un autre métier (réponse à des appels d'offres publics par exemple). Je ne connaissais pas grand-chose avant de me lancer. En 2004, une plateforme de compostage a été mise en place près de chez moi par des agriculteurs, et le fils de l'un d'entre eux était alors en stage sur mon exploitation agricole. Cela m'a permis de suivre la mise en place de cette plateforme et d'en découvrir plus sur ce qu'était le compostage.

Les sources d'information

Pour moi, il est essentiel de bouger, s'informer, découvrir de nouvelles techniques et voir comment les adapter chez soi. Les échanges au sein des groupes d'agriculteurs comme Agriculteurs Composteurs de France (et aussi ceux que l'on peut avoir en dehors des réunions) sont des sources d'informations très instructives. Être administrateur d'une Cuma pendant 22 ans m'a permis de rencontrer énormément de personnes.

En plus des échanges au sein des groupes d'agriculteurs, je suis des formations. Ces formations sont essentielles pour une meilleure compréhension de son système et un bon raisonnement. Aujourd'hui, il faut prendre en compte de nouveaux facteurs comme le climat, les marchés qui jouent et influent de plus en plus. Lorsque je me suis lancé, ce n'était pas le cas. Je continue donc à me former pour comprendre comment tout le système fonctionne.

L'apport du collectif

Faire partie d'un collectif permet à chacun d'amener son expérience, d'avoir des échanges... c'est très instructif. En plus d'avoir des échanges dans un groupe « informel » avec des agriculteurs voisins, faire partie du réseau national des Agriculteurs Composteurs de France (ACF) me permet de discuter avec d'autres agriculteurs de pratiques, de techniques différentes qu'ils peuvent mettre en place chez eux à l'autre bout de la France.

LES BENEFICES

- ◆ Aujourd'hui, je n'ai plus de problème de battance sur mes sols. La vie du sol se développe de jour en jour.
- ◆ Je passe moins de temps dans mes champs, ce qui me permet de dégager du temps pour d'autres activités et de passer plus de temps avec la famille.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Il est essentiel de se sentir bien dans ce que l'on fait, même si parfois cela est compliqué (résultats dépendants des aléas climatiques, visions du métier par les autres...).
- ◆ Aujourd'hui la gestion d'entreprise est importante dans notre métier. La prise de décision est cruciale et elle doit relever de l'agriculteur et non de personnes extérieures (techniciens, commerciaux...).
- ◆ L'agriculteur est un chef d'entreprise. Et nous devons communiquer là-dessus. La perception de l'agriculture (par les élus par exemple) est erronée. Il faut les inviter à voir ce que l'on fait dans nos exploitations.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Fondamentalement, je ne remets pas en cause ce que j'ai fait. La jeunesse permet de prendre des décisions très rapidement sans savoir où l'on va quelquefois. Ces décisions peuvent être bonnes ou mauvaises. Avec du recul, je me dis que j'ai parfois pris des gros risques mais ils ont payé.



Hervé de Smedt

Age : 52 ans

Formation initiale : BTS TAGE (Techniques agricoles et gestion d'entreprise)

Date d'installation : 1993

Implication dans les réseaux de Trame : administrateur et membre du bureau de la FNGeda, président de l'Adane (Association de développement agricole du Nord-Est de l'Oise)

Autres implications : membre du comité Agriculture innovation de la Chambre d'agriculture, trésorier de la Cuma, conseiller municipal

Contact : herve_de_smedt@yahoo.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ EARL Du Pont Dron (Autreches, Oise)
- ◆ Surface et productions :
 - ◆ 182 ha de culture (betterave, pomme de terre féculée, blé, colza, pois de conserve, orge d'hiver et de printemps, avoine rude)
 - ◆ 8 ha de pâture loués

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ 2 ETP : Hervé de Smedt et un salarié

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

La ferme appartenait à mes grands-parents maternels qui l'avaient cédée à leurs deux filles et gendres. Je me suis installé en reprenant les parts de ma mère et, en 15 ans, j'ai repris l'intégralité de l'exploitation. Lors de mon installation, le système en place était conventionnel, plutôt intensif, avec des pratiques systématisées : quand il fallait désherber, un protocole était appliqué ou un itinéraire technique proposé par la coopérative, sans aller voir précisément quelles étaient les adventices dans le champ.

Les changements

Dès 1995, avec l'adhésion à mon Geda, j'ai acquis rapidement suffisamment d'expérience pour devenir autonome sur l'exploitation et j'ai pu commencer à réduire les intrants, tant insecticides, fongicides que pesticides.

J'ai débuté en diminuant la dose de semis/hectare et en apprenant à reconnaître les différentes adventices et maladies pour adapter les traitements à leur nocivité. J'ai ensuite mis en place la conduite intégrée des cultures, l'Oise ayant été un département précurseur sur cette technique, en commençant par tester sur des bandes d'un hectare. Sur le secteur de l'Adane, nous avons évolué vers les techniques de bas volume et retravaillé nos doses de produits ainsi que la qualité des pulvérisations. Finalement, je suis passé à l'agriculture de conservation des sols (ACS) il y a 3 ans.

Les raisons

J'ai toujours pensé à la préservation de la faune, à la biodiversité et j'avais cet objectif de réductions des intrants sur l'exploitation dès mon installation. J'ai eu la chance de pouvoir le faire, en étant autonome et avec la confiance de mes père, oncles et grand-père. Progressivement, avec les problématiques d'érosion de plus en plus prégnantes, la question du sol, de sa structure, de sa fertilité, est devenue centrale dans nos réflexions. Par ailleurs les rendements s'en ressentent également. C'est à la fois un enjeu de préservation des sols et un enjeu économique pour les agriculteurs ; il fallait donc tester de nouvelles pratiques pour résoudre ces problèmes.

LA MISE EN ŒUVRE DES CHANGEMENTS

Les difficultés rencontrées et les solutions

J'ai fait évoluer mon système pas à pas, en mettant systématiquement en place des essais pour conforter la pertinence des choix faits. Par exemple, en conduite intégrée, il y avait des risques de baisse de rendements en cas d'aléas climatiques, aussi j'ai pris un peu plus de temps pour généraliser cette pratique sur toute l'exploitation. J'ai aussi adapté la technique à la qualité de la terre. L'ACS est également un vrai risque et, même si je suis persuadé du bien fondé d'aller vers ces techniques, je ne généralise pas encore. Le matériel est aussi important et on a investi à trois exploitations dans un semoir de semis direct. Avec deux collègues, on échange beaucoup et on se conforte dans nos expérimentations respectives. Je partage également beaucoup avec mon salarié qui, même s'il n'est pas force de proposition, participe aux changements.

Les sources d'information

L'élément déclencheur a été la visite de la ferme de Frédéric Thomas en Sologne, lors d'un voyage d'étude, sur laquelle il a réussi à déplaçonner ses rendements sur des sols de sable.

J'ai fait beaucoup de formations, notamment avec Eric Petiot, un formateur indépendant, sur le lien entre plantes et sol, sur la vie biologique des sols et sur la santé par les plantes. Sur ce dernier point, j'utilise des macérations (ortie, consoude, fougère) qui visent la bonne santé des plantes afin qu'elles se défendent elles-mêmes contre les différents pathogènes et qu'elles deviennent moins appétentes pour les ravageurs.

L'apport du collectif

Pour le passage à l'ACS, on a créé un groupe, Sol Avenir 60, dans le cadre du Ceta d'Attichy dont je suis adhérent depuis 1995. Nous sommes une quinzaine d'agriculteurs, dont 4 à être très investis dans la mise en œuvre de ces pratiques et nous nous contactons très régulièrement. Tous les ans, nous faisons intervenir un spécialiste et nous organisons au moins trois temps forts : bilan de campagne, tour de plaine et retour d'expérimentation.

LES BENEFICES

- ◆ Cette orientation vers une agriculture régénérative* est très enrichissante pour moi et redonne du sens au métier d'agriculteur.
- ◆ Si on avait continué à travailler comme il y a 20 ans, nos sols n'auraient plus de vie aujourd'hui. On est engagé dans un cercle vertueux et ma ferme, quand je la cèderai, aura de l'avenir avec une fertilité retrouvée, une meilleure structure de sol, plus de résilience face aux aléas climatiques...
- ◆ Le groupe Sol Avenir 60 a acquis une certaine reconnaissance dans le paysage et de plus en plus de personnes s'intéressent à ces pratiques ; il s'ouvre au grand public et participe à des manifestations.
- ◆ Le fait d'avoir des pratiques différentes (mettre des purins, garder des parcelles couvertes, etc.) permet d'engager des discussions avec des personnes qui passent.

*L'agriculture régénérative (ou régénératrice) réunit un ensemble de pratiques agricoles dont l'objectif est restaurer des sols dégradés par l'augmentation de leur biodiversité, leur taux de matière organique et leur fertilité.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Mon système va encore pouvoir évoluer, notamment parce qu'il reste des freins à lever sur les cultures industrielles mais on s'améliore chaque année.
- ◆ Je vais continuer pour aller toujours plus loin dans ces techniques, vers une agriculture régénérative avec la production de thés de compost (infusions tirées d'un compost riche en micro-organismes démultipliés par les procédés d'infusion) et de ferments pour vitaliser nos sols et nos cultures.
- ◆ Je poursuis mon cycle de formation avec Ulrich Schreier, agriculteur bio en Maine-et-Loire et formateur en agricultrice régénérative.
- ◆ Je réfléchis à la mise en place d'ateliers avec de la vente directe et, ultérieurement, un atelier ovin.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Globalement, je ferais pareil mais peut être plus tôt et plus vite. Et idéalement, avoir plus de facilités à accéder au matériel adéquat, ce peut être un frein que de devoir changer son parc de matériel pour passer en ACS. Enfin, j'aurais essayé d'installer l'irrigation sur mes parcelles pour aller vers des cultures à plus haute valeur ajoutée plus tôt.

48 - « PAR DES PRATIQUES PLUS VERTUEUSES, JE SUIS EN ACCORD AVEC MES VALEURS »



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité

Grandes cultures — Ardennes

Fonctionnement et fertilité des sols, réduction des phytosanitaires, circuits courts



Emmy Durbecq

Age : 31 ans

Formation initiale : Ingénieur agronome (agro-écologie)

Date d'installation : 2016

Implication dans les réseaux de Trame : administratrice du GDA de la Thiérache

Autres implications : conseillère municipale et référente au Parc Naturel Régional des Ardennes

Contact : emmy.durbecq@gmail.com

L'EXPLOITATION

- ◆ Située à Champlin (Ardennes)
- ◆ 130 ha en location. Vente directe de farines, d'huiles de colza et tournesol, via un magasin de producteurs et des marchés ou dépôt-vente dans des commerces locaux.
- ◆ Vient de reprendre la boulangerie du village.

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Emmy Durbecq a repris seule la ferme de son père. Elle est aidée par un salarié à mi-temps. Elle pratique l'entraide avec son mari qui est apiculteur.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Après mes études d'ingénieur agronome à Lassalle Beauvais, je n'ai jamais vraiment travaillé avec mon père : il m'a très vite donné ma chance en me laissant faire pour changer les pratiques qu'il avait développées. Auparavant l'exploitation était conventionnelle, pratiquant une agriculture raisonnée. Comme pour la plupart des exploitations du secteur, le travail du sol était basé sur le labour. Le conseil venait par la coopérative : concernant les traitements des cultures, mon père appliquait les doses conseillées par le technicien.

Les changements

Lors de mon installation, en 2016, j'ai tout de suite eu recours à une entreprise de conseil, indépendante du négoce. Le conseiller, ancien camarade d'école de mon père, m'a mise en confiance. La première piste apportée par cette entreprise pour réduire l'utilisation des produits phytosanitaires a été la pratique du bas volume. J'ai changé les doses appliquées, notamment en fongicides, en les divisant par 2 ou 3. J'ai aussi remplacé les traitements de semences par un enrobage au sirop de sucre. Cela crée un milieu protecteur, stérile, neutre.

Puis, pour évoluer vers l'agriculture de conservation des sols (ACS), j'ai intégré le GDA local (Groupe de Développement Agricole) et une coopérative dont un groupe est dédié à l'ACS. J'ai ainsi progressivement changé mes pratiques : arrêt du labour, implantation de couverts végétaux entre 2 cultures principales, allongement et diversification des rotations. J'ai rapidement fait des essais de semis direct.

Lorsque j'ai des incertitudes, mes ressources sont mon père et les conseillers.

Les raisons

J'ai toujours eu une sensibilité à la protection de l'environnement. Je souhaitais pratiquer une agriculture qui respecte le vivant et qui ne détériore pas les sols, pour laisser une chance aux générations futures de produire comme on le fait. Le moment déclencheur a été une journée de formation VIVEA sur la vie du sol, organisée par le conseiller indépendant. L'intervenant était un laboratoire d'analyse du sol qui nous a parlé notamment des mycorhizes, association symbiotique entre un champignon et les parties souterraines des plantes : elles jouent un rôle essentiel dans la mise à disposition des éléments nutritifs du sol.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Lorsque j'ai modifié le traitement de semences par un sirop de sucre, je craignais la fonte des semis mais cela n'est encore jamais arrivé. Avec la réduction des doses de produits phytosanitaires, j'ai souvent appréhendé une perte d'effet, voire l'installation de maladies et des baisses de rendement. Cela a été mes points de vigilance majeurs.

Il m'est arrivé une seule fois, après avoir baissé la dose de régulateur de croissance sur les orges, d'avoir comme conséquence une verse importante.

Je remarque aussi, en matière de changement de pratiques, qu'il est difficile de changer de techniques culturales dans un contexte de changement climatique qui rend les années très atypiques. Les incidents climatiques surviennent de manière inattendue et rendent difficile l'anticipation.

Les sources d'information

Ma principale source d'information vient du conseil indépendant.

En parallèle, il y a aussi le GDA de la Thiérache et un groupe centré sur l'Agriculture de Conservation du Sol. Par exemple, j'ai pu y trouver des solutions sur les couverts végétaux, sur le choix des variétés, les dates d'implantation des cultures, les associations possibles et les densités de semis.

Facebook, par lequel je suis en contact avec d'autres groupes ACS, m'aide aussi beaucoup. Par contre, je fais assez peu de recherches sur Internet.

L'apport du collectif

Le GDA m'apporte un bon soutien. Didier Philippe, l'animateur du GDA et conseiller de la Chambre d'agriculture des Ardennes, est très compétent : il s'adapte à ce qui se passe localement et à nos sollicitations. Il va constamment à la chasse aux informations.

LES BÉNÉFICES

- ◆ A titre personnel, j'ai la satisfaction de faire mieux pour l'environnement.
- ◆ Aujourd'hui mes pratiques culturales sont plus vertueuses.
- ◆ J'ai été heureuse, quand j'ai adhéré au conseil indépendant, de voir adhérer 4 ou 5 autres agriculteurs de mon secteur. J'ai eu la sensation d'avoir fait bouger les autres.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Je viens d'acquérir la boulangerie du village, en société avec mon mari qui est apiculteur. Nous sommes tous deux également engagés dans une 2^{ème} société pour la vente de produits transformés.
- ◆ J'aimerais transformer davantage mes céréales : par exemple, en produisant des pâtes alimentaires.
- ◆ J'ai en projet le montage d'une cuisine centrale pour des plats cuisinés et l'approvisionnement de la restauration collective à base de produits locaux.
- ◆ Le plus important pour moi, tant personnellement que professionnellement, c'est d'être en accord avec mes valeurs et que cela se reflète dans ma vie privée et dans ma vie professionnelle.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

J'aurais aimé, lors de mon installation, pouvoir bénéficier du recul d'autres agriculteurs, proches géographiquement, et déjà engagés en matière d'Agriculture de Conservation des Sols : ils auraient pu me servir de référence locale.



Bruno Génin

Age : 49 ans

Formation initiale : BTA général, DUT commerce marketing (entre deux moissons) et DESS certificat d'aptitude à l'administration des entreprises (cours du soir)

Date d'installation : 1995

Implication dans les réseaux de Trame : administrateur à l'APAD Nord-Est

Autres implications : Apepha (Agriculteurs Producteurs d'Electricité Photovoltaïque Associés), France Agritwittos

Contact : b.genin55@gmail.com ; twitter @geninbv

L'EXPLOITATION

- ◆ EARL Génin (Vavincourt, Meuse)
- ◆ 153 ha essentiellement de grandes cultures en Agriculture de Conservation des Sols (orge de printemps, colza associé, blé associé, couverts permanents) et 3 ha en Agriculture Biologique expérimentale.

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ EARL unipersonnelle

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Mon père, bien qu'ayant arrêté le labour en 1976, l'a repris quelques années plus tard, gêné par le regard des autres agriculteurs. Lorsque je l'ai rejoint sur l'exploitation (en tant qu'aide familial en 1988), c'est tout naturellement que j'ai suivi son mode de production qui fonctionnait relativement bien en termes de revenus (vieux matériel bien entretenu pour réaliser les travaux donc pas de charge d'investissement mais des charges d'entretien).

Les changements

En 1994, je me suis lancé sur un essai de non labour sur 7 ha pour voir ce qu'il se passait. Les années suivantes, j'ai étendu cette pratique sur la quasi-totalité de la ferme (avec de temps en temps un labour pour les cultures de printemps). En 2000, l'essentiel de la ferme était en techniques culturales simplifiées (TCS) très légères. Puis, j'ai mené des essais de semis directs opportunistes jusqu'en 2015, date à laquelle la ferme a basculé en Agriculture de Conservation des Sols (ACS).

Les raisons

J'ai décidé de me lancer en ACS suite à une visite chez Hubert Charpentier (agriculteur dans l'Indre et agronome, ancien chercheur au Cirad). Son système à base de couverts permanents a fait tilt dans mon esprit ! A la fin de la journée, M. Charpentier nous a tous regardés en nous disant que même si nous avons trouvé son système super, aucun d'entre nous ne se lancerait à faire 1 ha chez lui. Pour lui rendre hommage, j'en ai donc fait 11 ! Les retours ayant été bons, l'année suivante nous avons doublé la surface, etc.

Les risques

J'avais la conviction que mes résultats économiques allaient baisser un peu au début et je voyais ce changement de pratiques comme un investissement. Les pertes de rendement se compenseraient lorsque le système serait bien en place. Mais finalement, lors de cette transition, j'ai eu de très bons résultats en comparaison des moyennes du secteur. J'ai eu la chance de lancer ma transition lorsque j'avais déjà une quarantaine d'années. Je n'avais pas la pression de gros investissements à rembourser comme peuvent l'avoir des jeunes qui se lancent en ACS. J'ai pu quasiment autofinancer mon installation avec le salaire différé acquis pendant que j'étais aide familial.

Les difficultés rencontrées et les solutions

La psychologie joue énormément quand on souhaite changer de système. Bien que parfois cela peut poser problème, je suis assez indifférent à ce que les autres peuvent penser de moi. Cela me permet donc de plus facilement oser et entreprendre des choses « différentes ». J'ai entendu des témoignages de jeunes agriculteurs qui se faisaient épauler par une psychologue pour se lancer dans le système ACS et s'affranchir du regard des autres. Cela met bien en avant la première difficulté rencontrée lors de transition en ACS (et non l'aspect économique, technique...).

Au sein du GVA auquel j'appartenais, il y avait des expériences de transition vers l'ACS très douloureuses. Il a fallu que je dépasse les difficultés rencontrées par les autres pour me lancer. Pour bénéficier d'autres témoignages d'agriculteurs ayant mis en place ce système depuis longtemps et ne pouvant traverser la France pour aller visiter des exploitations, j'ai dû trouver une alternative. Grâce aux réseaux sociaux (Twitter particulièrement) j'ai eu accès à ces informations. J'ai pu échanger avec des agriculteurs sur leurs réussites et échecs et, ainsi, surmonter les quelques difficultés que je rencontrais. Ce que certains allaient voir en voiture, je l'ai fait grâce aux réseaux sociaux.

Les sources d'information

Les réseaux sociaux sont pour moi une source d'information très importante. Ils me permettent de voir (en images) ce que font et testent chez eux des agriculteurs de France mais aussi d'autres pays. J'échange ensuite avec eux pour savoir comment mettre cela en place sur mon exploitation.

L'apport du collectif

Le groupe a un réel effet sur l'optimisation de techniques qui « roulent », il permet de se conforter lorsque l'on a passé l'étape de l'expérimentation. Par contre, la phase d'expérimentation, je la fais seul. Je prends le risque seul et en assume seul les conséquences.

Pour moi, l'engagement dans des organisations collectives agricoles fait entièrement partie du métier d'agriculteur.

J'ai rejoint l'APAD Nord-Est en 2017. Ma première motivation n'était pas technique (dans mon contexte pédoclimatique, je n'ai pas de problèmes techniques purs en ACS). J'avais surtout identifié l'APAD comme le bon interlocuteur pour défendre l'ACS au niveau politique. En effet, l'ACS est encore peu connue, et nous ne sommes pas forcément tout le temps en capacité de partager son intérêt, rendant ainsi les évolutions réglementaires dépendantes des politiques.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Sérénité (même en été) qui permet de passer du temps avec ma famille. Ma famille ressent également cette sérénité.
- ◆ Réussite de travail en commun avec des personnes que je n'aurais jamais rencontrées dans un autre système (partage d'un semoir à dents, d'un tracteur performant).
- ◆ L'ACS est un système tellement performant que cela finance assez bien les échecs.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ C'est un métier en perpétuelle évolution.
- ◆ Il faut oser sortir de sa zone de confort.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Sans Twitter, je n'aurais jamais fait de l'ACS et osé expérimenter autant. S'il y avait eu cela plus tôt, cela m'aurait fait gagner du temps. C'est pour moi un accélérateur de réflexion. Mais attention : on y côtoie le pire comme le meilleur.

50 - « NOUS MISONNONS SUR LE VIVANT PLUTÔT QUE SUR LES INTRANTS »

Polyculture - élevages — Ille-et-Vilaine

Fonctionnement et fertilité des sols, réduction des phytosanitaires, autonomie alimentaire du troupeau, santé du troupeau



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité



Eric Tessier

Age : 51 ans

Formation initiale : BAC Pro

Date d'installation : 1992, sur l'exploitation familiale

Implication dans les réseaux de Trame : APAD (Sols d'Armorique, GIEE régional) et FNGEDA (Geda 35 : groupe « Sol Vivant » et groupe « Santé du Troupeau »)

Autres implications : président d'une CUMA et vice président d'une autre CUMA

Contact : tessierearl@wanadoo.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ La Groulière, La Dominelais (Ille-et-Vilaine)
- ◆ 50 ha de cultures de fourrages ou vente
- ◆ 19 ha de prairies
- ◆ 35 vaches laitières
- ◆ 884 porcs en engraissement

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Eric Tessier et sa femme Valérie

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

J'ai repris l'exploitation de mes parents qui produisaient déjà des cultures, des porcs et du lait. Le nombre de vaches était plutôt adapté à la capacité de production fourragère. J'avais déjà conscience de ce qu'on allait appeler l'agro-écologie, des incohérences trop fortes entre l'activité agricole et certains impacts environnementaux (à l'époque surtout sur l'eau et les nitrates), et du fait qu'il fallait prendre soin de notre principal outil, le vivant.

Nous cherchions déjà à avoir une alimentation de nos animaux aussi propre que possible, nous prenions en compte le phosphore dans la planification des épandages de nos effluents d'élevage et nous avons agrandi nos capacités de stockage avant que cela ne devienne obligatoire, pour importer moins d'engrais.

Les changements

Je me suis mis au semis direct en 2000, surtout pour pouvoir épandre les effluents sur céréales. Assez vite, j'ai développé les couverts d'interculture pour valoriser le mieux possible la matière organique disponible pour les plantes. Puis j'ai mis en place des cultures associées pour améliorer la santé des plantes et avoir moins besoin de phytosanitaires.

Pour les animaux, nous recherchons une alimentation la plus équilibrée possible (en tout cas plus équilibrée que pour beaucoup de nos concitoyens !) et nous avons une approche très stricte de l'hygiène et de l'agencement des bâtiments pour le bien-être des animaux. Et quand il faut les soigner, nous mobilisons dès que nous le pouvons des soins les plus naturels possibles (homéopathie, huiles essentielles, acupuncture) avant de sortir les médicaments.

Pour les semences, il m'a fallu 10 ans pour constituer le mélange de variétés de maïs adapté à mon système. Son rendement n'est pas meilleur que chez les voisins, mais ma marge, si. Et j'observe qu'il est moins sensible aux variations de climat que les variétés hybrides que je vois autour de moi...

Les raisons

Finalement c'est la recherche permanente d'un équilibre qui guide mes choix de pratiques. J'ai appris que, parmi les organismes qui vivent dans le sol, 10 % à peine sont des ravageurs des cultures, 10 % sont des auxiliaires pour l'activité agricole, et les 80 % qui restent sont des régulateurs, des intermédiaires... Toute action qui va toucher cet équilibre peut faire exploser un ravageur.

Les risques

Le principal risque qui a pesé, c'est celui d'un échec technique, une culture ratée qui pénalise l'alimentation du troupeau et, de fait, les résultats économiques. Mais, pour limiter ce risque, nous essayons de faire preuve de bon sens : nous faisons des essais dans notre coin, nous reproduisons ce qui semble marcher, nous allons voir ailleurs ce qui se fait pour nous aider à comprendre pourquoi et comment ça marche, et comment ça impacte l'ensemble du système.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Les difficultés techniques, nous les avons presque toutes contournées en misant sur le vivant : l'équilibre de la vie du sol pour lutter contre les insectes, re-semer plutôt qu'utiliser les anti-limaces qui détruisent les auxiliaires, ne pas travailler le sol pour limiter l'érosion et la pollution des eaux. Le fait de mesurer les bénéfices de nos pratiques et de se former nous permet de comprendre plus vite ce qui se passe.

Sur le plan humain, le plus difficile, c'est d'être seuls. Changer son système, c'est sortir la tête du guidon. Et pour cela, le réseau de connaissances est primordial : se réunir, aller voir d'autres expériences et s'aider les uns les autres. Seul, on manque toujours de connaissances, on ne sait pas comment réagir quand on est dépassé.

Mais depuis quelques années, nous subissons, comme beaucoup d'agriculteurs, une pression extérieure forte. Une pression politique et médiatique que nous vivons comme un agribashing : on se sent parfois désavoué quand on n'est pas exactement dans le modèle bio - circuits courts. Là aussi, la discussion avec d'autres, le fait d'apprendre de nouvelles choses, pour mieux mesurer ce qu'on fait et pour mieux l'expliquer autour de nous, nous permettent de dépasser ces problèmes...

Les sources d'information

Ma principale source d'information est mon réseau de connaissances (les groupes GEDA, les CUMA, BASE, Sols d'Armorique...). Par exemple, en 2005, j'avais fait un essai de féverolle, avec des semences d'un voisin. J'ai retrouvé beaucoup de repousses dans le colza qui a suivi et nous avons constaté que le colza était en pleine forme, sans insecticide. Le fait de le partager en groupe permet de se sentir soutenu et de généraliser petit à petit ce genre de pratiques...

LES BÉNÉFICES

- ◆ Notre principal bénéfice, c'est la satisfaction personnelle à l'idée qu'en comprenant toujours un peu mieux le fonctionnement des plantes et de leur environnement, nous faisons des choses qui nous plaisent et qui nous permettent de nous regarder dans une glace. En misant sur le vivant plutôt que sur des ressources extérieures, nous arrivons à avoir un IFT faible, peu de fuites d'azote, les sols stockent du carbone, nous avons de faibles coûts vétérinaires, le tout avec une marge économique correcte !
- ◆ Par ailleurs, j'accueille depuis quelques années un rucher sur certaines parcelles : quand je vois les réhausses qui se multiplient sur les ruches, je sais que les abeilles apprécient !

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ On sait depuis longtemps que rien ne disparaît, rien ne se crée, tout se transforme. Notre sol est un milieu avec un équilibre complexe. C'est notre rôle d'agriculteurs que de le préserver. L'enjeu de stockage du carbone atmosphérique dans le sol et dans les plantes est trop fort pour négliger ce rôle.
- ◆ Sur le plan pratique, je vais chercher à faire de plus en plus mes propres semences, continuer à augmenter la diversité génétique pour gagner en résilience et en autonomie de la ferme.
- ◆ Je ne produis rien que je n'oserais pas manger moi-même.
- ◆ Je ne suis pas encore au bout de ma carrière, mais je crains qu'après moi, l'équilibre que j'ai pu construire soit perdu par la mise en œuvre d'autres pratiques. L'enjeu de renouvellement de la population agricole me semble très important pour que l'agriculture joue vraiment un rôle de préservation de l'environnement... En attendant, je cherche à partager ce que je fais à chaque fois que je le peux.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je regrette surtout de ne pas avoir fait tous ces changements plus tôt, j'aurais probablement eu moins de difficultés et plus d'impacts positifs sur la biodiversité, sur la capacité des sols de l'exploitation à filtrer l'eau.

51 - « LES PRATIQUES AGRO-ÉCOLOGIQUES ONT ÉTÉ LE MOTEUR DE MON INSTALLATION »



Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité

Plantes aromatiques fraîches — Vaucluse

Agriculture biologique, fonctionnement et fertilité des sols, paysage et biodiversité



Clémentine Vaysse

Age : 30 ans

Formation initiale : Bac + 5 : faculté de droit et sciences politiques

Date d'installation : 2018

Implication dans les réseaux de Trame : membre de l'Association de préfiguration à la création d'un magasin de producteurs en Sud Luberon, structure adhérente du Réseau des magasins de producteurs de PACA

Autres implications : Adear du Vaucluse et « Au Maquis »

(association de sensibilisation environnementale et alimentaire)

Contact : clementine.vaysse@gmail.com

L'EXPLOITATION

- ◆ Les herbes de la mésange bleue (Lauris, Vaucluse)
- ◆ 5 000 m² dont 850 m² de serres tunnels
- ◆ Herbes aromatiques fraîches en bouquets : persil, coriandre, ciboulette, basilic, menthe

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Clémentine Vaysse travaille seule

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques

Je me suis installée sur un terrain en friches dans la plaine de la Durance, traditionnellement terre de maraichage. Sur ce sol argilo-limoneux, je produis des herbes aromatiques en agriculture biologique. Mon sol a tendance au compactage et à la battance. Mon objectif est d'intervenir au minimum. Je n'utilise pas de tracteur, je réalise juste un travail de surface en interculture, à la motobineuse ou à la grelinette. J'utilise un système de planches permanentes (des buttes de 50 x 1 m) pour mes cultures, afin de concentrer les zones de circulation qui se compactent beaucoup. J'apporte de la matière organique grâce à 3 leviers d'action. Le premier est l'apport de compost de crottin. Je possède 2 ânes et un cheval qui produisent 3 tonnes de crottin par an compostées sur place. Le deuxième est le compost de broyat végétal. Dans le cadre d'une convention mise en place par le GRCivam avec la déchetterie de Cavaillon, je reçois chaque année 2 bennes de broyat végétal que je composte. Enfin, troisième levier d'action, pour couvrir mon sol en hiver et apporter de la matière organique, j'utilise des engrais verts, cette année : luzerne, vesce, phacélie et moutarde.

J'arrose grâce à un canal d'irrigation gravitaire (eau de la Durance) et par aspersion grâce à une motopompe. J'ai entamé les démarches pour remplacer le gravitaire (peu économe en eau) par le goutte-à-goutte. J'aurais aimé remplacer la motopompe, qui utilise du pétrole, par une pompe solaire, mais pour l'instant, ce type d'équipement est encore trop cher. Je refuse d'utiliser un paillage plastique. Après des tentatives inefficaces avec des pailles et des broyats, j'ai investi dans un paillage en intissé utilisable pendant 10 ans qui me permet de garder le sol frais et évite les problèmes d'enherbement. Au niveau de la lutte contre les ravageurs, je suis « non interventionniste », je n'ai pas le Certiphyto. J'ai eu quelques problèmes ponctuels de chenilles ou de sauterelles, mais comme les cycles de mes productions sont très courts, je peux relancer une culture pour palier les manques.

Les raisons

Après mes études, j'ai exercé le métier de journaliste, à Marseille. Puis j'ai eu envie de changer de vie : concilier mon activité avec mon engagement pour la préservation de l'environnement (j'ai été militante écologiste), travailler seule, vivre avec des animaux. Quand je me suis installée, j'ai choisi ma production avec pragmatisme : j'avais repéré qu'il y avait une demande pour les herbes aromatiques fraîches ; je devais tenir compte de mes aptitudes physiques ; le cycle rapide de ces cultures me permet un rythme de travail qui me convient et, même si je produis des condiments, on retrouve l'idée qui me tient à cœur de nourrir les personnes localement.

Les difficultés rencontrées et les solutions

J'appréhendais la confrontation avec la réalité physique du métier (la résistance à l'effort, à la chaleur). Pour avoir une idée de ce qui m'attendait, j'ai d'abord travaillé en tant que salariée chez un maraicher, avant mon installation. J'avais aussi des craintes par rapport aux investissements, je ne voulais pas en faire beaucoup. J'ai choisi une installation progressive : au départ à mi-temps, en gardant une activité salariée, sur un terrain de prêt car il est difficile de connaître son besoin (type de sol, surface) avant d'avoir commencé. Aujourd'hui, rassurée, je suis à plein temps sur la ferme et j'ai acheté mon terrain. La difficulté que j'ai rencontrée a été psychologique car je n'avais aucune formation. J'étais inscrite en BPREA mais je n'y suis pas allée car la partie culturelle me paraissait trop peu développée et je préférais apprendre sur le terrain.

Ce que je trouve difficile dans mon métier, c'est que parfois on réussit, parfois on échoue, mais sans forcément savoir pourquoi et sans trouver les réponses à nos questions, même si on s'entraide entre paysans. Il faut accepter de ne pas tout maîtriser quand on travaille avec du végétal.

Les sources d'information

J'ai bénéficié d'un accompagnement de l'Adear (Association pour le développement de l'emploi agricole et rural) lors de mon installation, grâce à un paysan tuteur. Ce tuteur est un maraicher bio que je pouvais appeler quand j'avais une question technique ou commerciale. Son regard extérieur et son expertise m'ont énormément aidée et je suis encore en lien avec lui aujourd'hui.

J'ai aussi suivi des formations, par exemple sur la traction animale avec Promatta (association de promotion de la traction animale) ou sur l'utilisation des huiles essentielles et les traitements alternatifs avec Agribio. Je fais en outre appel à une prestation d'Agribio pour des visites individuelles et du conseil technique.

L'apport du collectif

Avec un groupe d'agriculteurs, nous portons un projet de magasin de producteurs sur le Sud Luberon. Sur notre secteur, beaucoup de marchés sont estivaux et c'est un outil qui manque pour offrir aux consommateurs une large gamme de produits toute l'année. A titre personnel, j'aime bien les projets, celui-là est fédérateur et il me permet de rencontrer d'autres paysans tout autour de moi et de tisser des liens solides avec eux.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Ces pratiques agro-écologiques ont été le moteur de mon installation. Je n'envisageais pas de m'installer sur un modèle destructeur des sols.
- ◆ Mon terrain n'était plus cultivé depuis longtemps, seulement broyé. Après avoir planté quelques arbres et avec l'apport de matière organique, je vois le retour de la vie. J'ai été inondée de vers de terre, le sol s'est restauré très rapidement.
- ◆ Aujourd'hui, il faut produire sans détruire et même en améliorant : favoriser la biodiversité par exemple. Un de mes projets est de planter des haies. Je souhaite aussi développer l'utilisation de la traction animale, je vais continuer à me former sur ce sujet.
- ◆ J'exerce mon activité agricole à temps plein et celle-ci me permet de me dégager des revenus suffisants. Il y a de la demande pour mes produits.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Mon système est frugal. Il produit peut-être peu mais avec peu, et permet d'offrir des prix accessibles. Cela passe par des coûts de fonctionnement assez bas. S'affranchir du tracteur a une vraie justification économique.
- ◆ Je veux croire que ce que je fais est une agriculture joyeuse : qui répond à la fois aux consommateurs sur la qualité des produits et qui fait appel à de belles pratiques. J'ai pour objectif de développer les quantités produites tout en gardant un équilibre entre la production, la préservation de l'environnement et le confort de vie.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

J'aurais aimé travailler chez un agriculteur bio avant de m'installer. Pour me tester, j'ai été salariée dans deux fermes conventionnelles, mais il aurait été intéressant aussi de voir une ferme bio. Et j'aurais pris une année sabbatique entre le journalisme et l'agriculture : les occasions sont rares dans une vie !

SUR LES CHEMINS DE L'AGRO-ÉCOLOGIE :

PARCOURS D'AGRICULTEURS

ET DE SALARIÉS AGRICOLES

TEMOIGNAGES RECUEILLIS EN 2021

52 - « CONSCIENTS DU DÉRÈGLEMENT CLIMATIQUE, NOUS EXPÉRIMENTONS DE NOUVELLES PRATIQUES »



Apiculture, élevage ovin, cultures céréalières — Alpes-Maritimes

Agriculture biologique, fonctionnement et fertilité des sols, paysage et biodiversité, circuits courts

Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Solidarité



Florence Bonnard

Age : 55 ans

Formation initiale : BPREA polyculture-élevage

Date d'installation : 1995

Implication dans les réseaux de Trame : Membre du collectif de gouvernance du magasin de producteurs Montagnes Paysannes (Puget-Théniers, Alpes-Maritimes)

Autres implications : Membre du conseil d'administration de la Cuma, 1^{ère} adjointe au maire, élue déléguée au Parc Naturel Régional des Préalpes d'Azur, membre de l'association des agriculteurs du Parc Naturel Régional, adhérente Agribio.

Contact : ruchers.sallagriffon@gmail.com

L'EXPLOITATION

- ◆ Les ruchers de Sallagriffon (Sallagriffon, Alpes-Maritimes)
- ◆ 150 ruches, 75 brebis
- ◆ 2,5 hectares de petit épeautre + un peu d'orge
- ◆ SAU totale : 70 ha dont une dizaine d'hectares de prairies fauchables

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Florence Bonnard à temps plein
- ◆ Son mari, Jean-Claude Bonnard, à plein temps depuis 3 ans (auparavant il avait un emploi à l'extérieur)
- ◆ Un aide berger à mi-temps pendant l'été

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Nous nous sommes installés sur la commune car l'oncle de mon mari y avait une ferme familiale et partait à la retraite. Il élevait des bovins, avec des pratiques classiques : labour, rotation. Quand nous avons repris, il n'y avait déjà plus de troupeau. Nous avons bénéficié du foncier et du matériel pour les cultures, ce qui nous a permis d'investir sur l'équipement pour la miellerie et la transhumance des ruches. Je me suis installée immédiatement en bio. Au niveau des cultures et des prairies, les premières années, nous avons continué le labour et les rotations.

Les changements

Mon mari, passionné d'agriculture, aime innover, expérimenter, améliorer... Au bout de quelques années, nous avons simplifié les techniques de travail du sol, dans le but de le préserver. Il y a 5 ans, nous avons acheté un semoir de semis direct. Pour les prairies, le semis direct fonctionne. Par contre, le petit épeautre (céréale rustique adaptée à nos terrains) semé après une prairie, sans labour, donne difficilement un résultat. Il y a beaucoup de plantes mêlées à la culture. Il faut trier les graines à la récolte, ce n'est pas concluant pour l'instant.

Mi-juin, brebis-mères et agnelles de renouvellement partent jusqu'à octobre en alpage, dans le Mercantour, avec une voisine bergère qui prend plusieurs troupeaux. Nous gardons les agneaux du troupeau sur la ferme. Nos agneaux sont intégralement commercialisés en vente directe (à la ferme, en magasin de producteurs, en Amap, via la Cagette...).

En 2017, suite à une grave sécheresse, nous avons dû acheter du foin pour la première fois. Rien n'a poussé. Suite à cela, nous avons lancé un projet d'agroforesterie : nous avons planté 650 arbres (nectarifères et pollinifères), constituant des haies situées à 24 mètres les unes des autres. L'objectif est de faire de l'ombre aux cultures et de favoriser aussi la biodiversité. Nous sommes « Refuge LPO (Ligue pour la Protection des Oiseaux) ».

Nous testons aussi des cultures de pois chiches et de lentilles, dans un objectif d'autonomie alimentaire. Ces légumineuses étaient autrefois cultivées dans notre secteur. Nous essayons de monter un groupe avec d'autres agriculteurs du territoire, pour voir si par rapport aux évolutions climatiques, aux sols, il est possible de relancer ces cultures.

Au niveau de l'apiculture, nous suivons le cahier des charges bio et nous ne chauffons pas le miel, ni à l'extraction, ni à la mise en pot, pour conserver un maximum de qualité.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Nous constatons que le travail en apiculture a évolué depuis que nous avons démarré. Les ruches produisent moins, il y a plus de mortalité qu'on ne sait pas forcément expliquer. Il y a aussi parfois des pressions du frelon asiatique qui affaiblit nos ruchers.

Le loup est présent dans notre région, mais personnellement nous avons eu peu de pertes. Notre voisine bergère, qui amène nos brebis en alpage, a des Patous pour protéger le troupeau. Notre ferme (à 700 m d'altitude) est aussi en « zone loup ». Avant, nous laissons les animaux dormir dans les parcs, maintenant nous les rentrons chaque soir. Je suis plus sereine ainsi. Je ne veux pas de chiens de défense, car j'ai un gîte et il y a du monde qui passe sur la ferme. De plus grâce au plan loup, nous pouvons financer un aide-berger en été.

Le fait que mon mari ait un travail à l'extérieur nous a permis d'innover, de faire des tests, sans prendre trop de risques financiers. Mais du coup, il n'était pas tout le temps présent. J'étais seule sur la ferme, ce qui nous a poussés à être innovants. Nous avons tout autoconstruit. Jean-Claude a fait de nombreux aménagements astucieux : nous avons une vieille botteleuse qui fait de petites bottes de foin (20 kg) que je peux manipuler seule. Il a construit un chariot pour déplacer les bottes dans la bergerie. Nous avons des abreuvoirs partout, ce qui m'évite de transporter l'eau. Nous avons une cage de retournement pour procurer des soins aux brebis sans avoir à les attraper. Les fûts de la miellerie sont sur roulettes...

Les sources d'information

Nous sommes adhérents du réseau Agribio qui nous procure informations et conseil technique. Mon mari lit des livres sur les sols, consulte des témoignages sur Internet, visionne des films tels que ceux de Ver de Terre Production... Il a aussi suivi une formation avec Agrofoot sur l'agroforesterie. Deux de nos enfants ont suivi des études d'agronomie.

L'apport du collectif

Notre ferme est un peu isolée. Nous avons des visiteurs, des woofeurs, mais le relationnel, l'humain, c'est très important pour moi. Travailler seule ou en couple ne me suffisait pas. Avec 8 autres agricultrices et un agriculteurs nous avons un magasin de producteurs à Puget-Théniers. Nous avons tous besoin de construire quelque chose en dehors de nos fermes, en groupe. Travailler en collectif ce n'est pas facile. Nous avons suivi des formations à la communication avec Trame et le Réseau des magasins de producteurs de Provence-Alpes-Côte d'Azur. C'est tellement plaisant de travailler en groupe quand ça fonctionne, ça me booste, j'ai envie d'aller plus loin !

LES BENEFCES

- ◆ Nous sommes heureux.
- ◆ Nous avons la satisfaction de pouvoir faire des tests, d'expérimenter, l'agriculture c'est un des meilleurs métiers pour ça.
- ◆ Dans l'environnement très préservé où nous nous situons, le choix du bio coulait de source, dès notre installation !
- ◆ Nous cherchons à mettre en adéquation nos pratiques avec les problématiques d'évolution climatique. Ces changements nous inquiètent. Nous essayons de « faire notre part » à notre niveau.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Notre système est « expérimental ». Parfois c'est passionnant, parfois il y a des jours plus déprimants.
- ◆ Nous sommes conscients que l'élevage contribue au réchauffement climatique. Nous nous intéressons beaucoup aux projections climatiques à l'échelle de notre territoire. Nous avons dans l'idée de réduire le troupeau pour libérer de la place pour des cultures alimentaires. Nous avons fait des calculs avec l'outil Parcel*, si nous arrivions à produire des céréales et des protéagineux, nous pourrions faire notre part.
- ◆ Même si les résultats ne sont pas encore complètement satisfaisants, nous ne « lâchons pas l'affaire » sur le semis direct et nous poursuivons nos recherches.

* Outil web permettant d'évaluer pour un territoire donné les surfaces agricoles nécessaires pour se nourrir localement.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Peut-être que Jean-Claude aurait arrêté son travail à l'extérieur plus tôt car l'agriculture le passionne... En même temps, c'est aussi un facteur qui nous a permis de mener des expérimentations de manière plus sereine.

Nous sommes contents et fiers du chemin parcouru.



Jean-Marc Burette

Age : 56 ans

Formation initiale : brevet de technicien agricole

Date d'installation : 1^{er} Janvier 1990

Implication dans les réseaux de Trame : Membre du GEDA Béthune-Aires

Autres implications : conseiller municipal, ancien responsable local FDSEA

Contact : burettejean-marc@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Ferme des pâquerettes (Fleurbaix, Pas-de-Calais)
- ◆ 70 ha, cultures fourragères, prairies et céréales, sur 2 sites
- ◆ Elevage laitier (70 vaches et 40 génisses)

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Jean-Marc Burette : agriculteur principal
- ◆ Sa femme : salariée à temps plein
- ◆ Son fils Alexis : salarié à temps partiel

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Quand j'ai repris l'exploitation, à la suite de mon père, je pratiquais une agriculture classique (labour-phytos-engrais et épandage de fumier) avec du maïs, du blé et quelques prairies temporaires. Sur 20 ha, j'élevais 30 vaches laitières et j'étais chasseur de primes ! Au milieu des années 80, j'ai pu agrandir la ferme et le troupeau. C'est aussi le moment où j'ai intégré la Cuma de l'Alloeu.

Les changements

En 2006, j'ai eu le déclic en participant au jury d'un examen d'une licence environnement. La candidate nous a parlé d'agriculture de conservation et de la vie du sol. J'ai découvert. L'esprit curieux, je suis allé voir le soir même sur Internet le site Agricool, animé par Frédéric Thomas, un agriculteur et conseiller, pionnier et spécialiste d'agriculture de conservation des sols. D'abord sur 1 ha, je suis monté progressivement à un assolement 100 % en non-labour. Je décompacte mes sols, sans retourner les horizons. L'outil principal de l'agroécologie ? C'est la bêche. Je fais des trous, pour savoir qui se passe, avant d'intervenir : j'observe, je sens, je respire la vie du sol, j'entretiens les « cabanes à vers de terre » (de petits monticules de terre et de paille présents à la surface du sol indiquant la présence de vers de terre). La clé, c'est l'observation !

Au milieu des années 2000, j'ai aussi retravaillé ma ration animale. Plus simple, plus autonome, moins gourmande en temps. D'une ration de 14 ingrédients, je suis passé à 2 ! Maïs et colza et c'est tout ! Avec ces méthodes de travail, je n'intéresse plus les commerciaux : il n'y a rien à vendre !

Depuis longtemps sensible aux questions climatiques et sociétales, j'ai intégré la démarche « Ferme laitière bas carbone », une initiative développée par le Cniel (Centre National Interprofessionnel de l'Economie Laitière), en partenariat avec l'Institut de l'élevage. Elle vise à réduire les émissions de gaz à effet de serre des élevages laitiers français. Je plante aussi chaque année des couverts végétaux. Un mélange de trèfle, vesce, féverole, phacélie, lin, tournesol.

Les raisons

Avec les années, et l'achat de matériels toujours plus puissants dans la Cuma, j'ai vu mes sols se dégrader. Nous consommions toujours plus et nos rendements stagnaient. Je sentais le mur se rapprocher. J'étais à l'époque engagé dans le groupe. J'ai alors posé une question dérangement : jusqu'où allons-nous aller comme ça ? Mon cheval de bataille, c'était le service aux adhérents, pour être précurseurs dans les techniques agricoles innovantes. Je me suis rendu compte qu'il y avait un décalage d'état d'esprit et une absence de bénéfices liés à la Cuma. Il y avait un virage à prendre : se poser des questions sur le sol.

LA MISE EN ŒUVRE DES CHANGEMENTS

Les difficultés rencontrées et les solutions

En 2010, alors que je pensais avoir tout compris, j'ai pris une « belle gamelle », avec de très mauvais rendements. Soit je revenais en arrière, soit je me posais les bonnes questions : comment je fais, pourquoi, comment ? J'ai tâtonné, j'ai écouté, questionné, réfléchi. Et puis arrive le moment où il faut oser. Je suis de nature assez téméraire. Finalement j'ai sauté à l'eau sans savoir nager et je me suis dit que tous ceux qui ont réussi, ont un jour essayé ! Économiquement je n'aurais pas tenu si je n'avais pas fait les changements que j'ai engagés.

Parmi les difficultés, il y a aussi le regard des autres, arriver à s'en affranchir, trouver des sources de réflexions ailleurs. La 1^{ère} année, je trouvais des traces de pas dans mes champs, on venait voir ce que je faisais ! Finalement même si mes cultures ne sont pas si jolies, la finalité c'est la marge !

Les sources d'information

J'ai rapidement échangé dans le cadre du forum Agricool et notamment via les carnets de Philippe Pastoureau (un pionnier sarthois). On a parlé ensemble de nos pratiques, pour en arriver au même point : systématiquement se remettre en question. « Est-ce que je ne fais pas fausse route ? Lui a réussi, pourquoi pas moi ? ». Cela pique au vif et encourage à chercher vraiment (mon sol, mon climat...) .

Je m'inspire aussi beaucoup des travaux de Sarah Singla, une agricultrice aveyronnaise, spécialiste d'agriculture de conservation des sols, et des documentaires que je trouve sur agrovideo.fr, réalisés par Stéphane Aissaoui. Je lis également des ouvrages de Dominique Soltner sur l'agriculture de conservation des sols ainsi que la revue TCS.

Enfin, dans le cadre de la démarche « Ferme laitière bas carbone », j'évalue chaque année mes pratiques pour comprendre leurs incidences sur mon sol, sur le climat et l'émission de gaz à effet de serre. Cela modifie complètement mes pratiques. Cela crée des réflexes et permet de me poser la question : « A ton niveau, que fais-tu pour améliorer la planète ? ».

LES BÉNÉFICES

- ◆ Mes sols sont perméables et vivants ! La matière organique se dégrade mieux, les champignons reviennent. Mes plantes sont en meilleure santé et mes vaches aussi ! Je vois moins le vétérinaire.
- ◆ J'ai réduit mes dépenses et divisé par deux les quantités d'engrais et de phytosanitaires. Aujourd'hui, je n'ai pas plus de rendement qu'avant, mais je dégagne bien plus de marge !
- ◆ Humainement, je suis plus épanoui en tant qu'éleveur et plus relié à mes sols : j'écoute, je sens le sol, s'il sent le minéral ou l'humus. C'est fabuleux, c'est enivrant. Je suis plus épanoui et libre de penser.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ J'ai retrouvé l'essence et le sens de mon métier d'agriculteur. Plus j'avance, plus je me pose des questions sur ces méthodes, elles sont fabuleuses.
- ◆ Je suis fier de mon métier, je relève la tête, j'aime prendre le temps d'expliquer. Je fais beaucoup de pédagogie autour de moi.
- ◆ J'aime aussi retrouver l'autonomie de décision sur ma ferme.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je me rappelle une phrase que m'a dite mon professeur d'agronomie en BTA dans les années 90 : « *Je dois vous enseigner l'agriculture intensive mais, avec elle, vous allez droit dans le mur !* ». J'ai été formé à cette agriculture et j'ai perdu du temps. J'aurais aimé démarrer plus tôt et creuser bien avant ces sujets passionnants ! Aujourd'hui, il me reste 6 ans, c'est le temps idéal pour faire une transmission réussie. J'ai besoin d'autre chose et j'ai envie de laisser le champ libre à mes enfants. Cela tombe bien, mon fils Alexis commence déjà des essais autour des éléments microbiologiques.



Véronique Camus

Age : 54 ans

Formation initiale : BTS ACSE (Analyse, conduite et stratégie de l'entreprise agricole)

Date d'installation : mars 1993

Implication dans les réseaux de Trame : Administratrice FRGEDA Nouvelle-Aquitaine, Présidente Forme en Ferme, Présidente GDFA 33

Autres implications : Elue ARACT Nouvelle-Aquitaine, formatrice CFPPA

Contact : toulyfaut@wanadoo.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Domaine Tout l'y faut (Marcillac, Gironde)
- ◆ 19 ha de vignes, 3,5 ha d'asperges, 8 ha de prairies naturelles, 2 ha de terres
- ◆ 6 vaches Bazadaïses

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ 2 associés, 8 personnes (du 15 mars au 15 juin) pour les asperges, 3 personnes (sur juillet, novembre, décembre, janvier, février) pour les vignes et quelques salariés occasionnels pour différents travaux : transformation, vente directe, entretien...

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Lors de mon installation en 1993, j'avais des vignes et des prairies. En 1984, suite à la mise en place des quotas laitiers, mes parents avaient arrêté le lait. J'ai pris des vaches Bazadaïses (une race originaire de Gironde) pour l'entretien des zones naturelles. L'écologie, le sol vivant, la préservation des ressources, la santé d'un écosystème sont fondamentaux pour moi.

Les changements

En 1996, nous avons créé, avec mon associé, une EARL et nous avons mis en place la culture pérenne de l'asperge. Nous avons lancé cette production avec des rotations de 10 ans sur des îlots de bonne terre sableuse sans irrigation. Depuis 4-5 ans, il existe une méthode pour cultiver de l'asperge derrière de l'asperge, ce qui simplifie le système.

Concernant l'élevage, j'ai participé au plan de relance de la race Bazadaïse en 1996. Je suis montée à une dizaine de vaches (en autonomie fourragère) mais à cause des sécheresses récurrentes, j'ai diminué, ce qui est regrettable...

Pour la partie vignes, nous pratiquons l'enherbement inter-rang depuis les années 2000, avec plus ou moins d'enherbement en fonction des sécheresses. Depuis 4-5 ans, nous cultivons de l'engrais vert (par exemple de la féverole) en inter-rang. Concernant les traitements, nous avons, dès 2000, investi dans un pulvérisateur face par face. Depuis 2017, nous avons investi dans une 2^{ème} génération de pulvérisateur avec panneaux récupérateurs bas volume. Nous sommes certifiés HVE3 (Haute Valeur Environnementale 3) depuis 2018 (nous avons débuté la certification en 2016).

Les raisons

La raison principale est la volonté de produire sans trop de pesticides et d'intrants et, bien évidemment, le changement climatique. Je suis très intéressée par la santé humaine et souhaite participer à la préserver. Par ailleurs, en 2011, j'ai réalisé un bilan carbone de l'exploitation qui m'a guidée dans la vente en circuits courts, dans les approvisionnements, la réduction de carburants... Je réalise moi-même ma comptabilité analytique en prenant en compte tous les intrants y compris l'énergie et le temps. Cela me permet d'être plus réactive dans certaines situations.

Afin de minimiser le risque économique et la pénibilité du travail, nous ne sommes pas passés en bio. C'est aussi pour cela que nous n'avons pas augmenté les surfaces (échelle humaine au niveau du travail).

Les difficultés rencontrées et les solutions

La difficulté principale est la non reconnaissance économique de ces changements de pratiques dans le prix de vente. Il est important de toujours dire pourquoi on agit dans ce sens, vers quoi on va et de justifier ce service rendu à la qualité de l'environnement, mais ce n'est pas récompensé économiquement ! Et puis, il y a aussi les difficultés liées aux aléas climatiques, l'impact sur les récoltes et la santé financière !

Les solutions trouvées sont d'avancer pas à pas et d'expérimenter là où on est bon. On change ainsi nos repères de dimensionnement, d'organisation jusqu'à ce qu'on arrive à se restabiliser. Tout est question de déséquilibre et d'équilibre !

Pour surmonter les difficultés, j'ai aussi beaucoup communiqué à travers les réseaux sociaux, notre site Internet...

Les sources d'information

Depuis mon installation, je me forme régulièrement, notamment au management. Je suis abonnée à de nombreuses revues techniques ou de développement comme Travaux-et-Innovations.

Sur la santé sécurité au travail, j'ai aussi réalisé un Diplôme universitaire Ergonomie en 2014. Ceci m'a permis de gagner en qualité dans le travail avec mon équipe et de fidéliser une main-d'œuvre locale saisonnière. Aujourd'hui, comme je manage mes équipes à distance (NB: Véronique Camus est installée en Haute-Savoie), j'utilise beaucoup l'application WhatsApp ou la visioconférence en début et fin de saison et le portable pour les commandes. Mon associé s'occupe davantage de la technique et des ventes sur place.

L'apport du collectif

Les groupes dans lesquels j'étais investie (GDAR de Gironde et GDAR de l'Estuaire) ont été un soutien en termes de relations humaines et d'échanges par des activités autour du bien vivre ensemble entre professionnels, voisins, collègues...

J'ai aussi été impliquée dans l'IGP Asperges du Blayais, l'ADAR des Hauts de Gironde, Bienvenue à la Ferme...

LES BÉNÉFICES

- ◆ Les bénéfices sont multiples : un milieu naturel qui résiste mieux au changement climatique, des plantes, des animaux moins malades (et nous aussi), un bon niveau de résilience !
- ◆ Le bénéfice se ressent sur le bien-être des personnes qui travaillent. Une énergie positive et dynamique en ressort. J'ai ainsi pu fidéliser une équipe de salariés, créer des postes de travail et stabiliser des personnes et des familles sur le territoire...
- ◆ Pour la vente directe du vin, des asperges, nous avons remis en état une cabane. Cela a mis en valeur le petit patrimoine bâti pour faire connaître la biodiversité du territoire, continuer vers l'œnotourisme... comme les Festibalades que j'ai mises en place et transmises au syndicat viticole de Blaye.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Le métier est en bonne voie de progrès pour ceux et celles qui y croient, qui aiment ce qu'ils font dans un environnement naturel à préserver avec des projets de reprise ou d'association. Ce métier est varié, ajustable aussi bien en terme d'écologie, d'amélioration des conditions de travail, de pratiques respectueuses de l'environnement, de possibilités de valorisation en développant de la créativité dans les services...
- ◆ Pour ma part, étant aujourd'hui à distance, je suis en phase de réflexion sur une éventuelle transmission et une évolution dans mon aventure de chef d'entreprise...

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je le referais. Je n'ai pas regretté ce parcours ! Cependant, l'expérience, par moments, on aimerait l'avoir plus tôt. Il y a aussi des choses qu'on subit (aléas climatiques, santé...). Il est essentiel de porter de l'attention sur nos pratiques, sur le milieu naturel et la qualité de vie !



Françoise De Pierrepont

Age : 60 ans

Formation initiale : BTS ACSE (Analyse, Conduite et Stratégie de l'Entreprise agricole)

Date d'installation : 1987

Implication dans les réseaux de Trame : GVA de l'Ay, CRDA de la Manche

Contact : gaecdelabatonnerie@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ GAEC de la Battonnerie (Lessay, Manche)
- ◆ 40 ha de légumes de plein champ (carottes, choux variés, navets, courges, céleri...) et 150 ha de prairies et maïs
- ◆ 110 vaches laitières (race normande)

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Françoise De Pierrepont
- ◆ Hervé (son mari)
- ◆ Edouard, leur fils
- ◆ Margot, leur nièce
- ◆ 1 salarié à plein temps
- ◆ 1 équipe de 50 personnes, en activité saisonnière pour la production légumière (travaux et récoltes)

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

J'ai repris la ferme de mes parents, puis nous avons fusionné avec le GAEC de mon mari, situé à quelques kilomètres de là. Nous produisions du lait et des légumes de plein champ, en conventionnel. Sur notre zone littorale sableuse, l'herbe n'est pas très abondante et la production laitière s'appuyait surtout sur le maïs. Pour les légumes, nous adoptions les itinéraires proposés par la coopérative, notamment les traitements chimiques et les rotations.

Les changements

En 2011, nous avons passé la production légumière en agriculture biologique. En plus du matériel de préparation de sol et de plantation, il nous a fallu acheter du matériel spécifique, surtout pour la gestion des adventices : herse étrille et brûleur, planteuses et butteuses. D'autre part, le besoin de main-d'œuvre dans les champs a énormément augmenté, notamment pour le désherbage manuel dans les rangs et les faux-semis (travail superficiel du sol pour favoriser la levée des adventices) qui remplacent les herbicides.

En 2022, ce sera le tour de l'atelier lait de passer en bio. Il nous faut diminuer un peu le troupeau, diversifier la rotation... Et probablement passer le cap de la transformation à la ferme pour gagner en valeur ajoutée.

Les raisons

Pour moi, l'agroécologie, c'est proposer des aliments sains qui permettent de manger correctement, en polluant le moins possible. Chez nous, nous n'arrivions plus à concevoir cela en continuant à utiliser tous ces traitements chimiques. Nous ne mangions plus nos légumes, j'avais besoin d'avoir un potager sans traitement à la maison : c'est un comble pour des agriculteurs !

D'autre part, la coopérative légumière ne nous permettait pas vraiment de changer les choses : il fallait « rentrer dans le moule », avec trop peu de marges de manœuvre pour jouer sur les prix de vente. Aujourd'hui, nous vendons nos productions à un autre producteur qui la revend à des grossistes, sur le département ou à Rungis.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Pour les cultures légumières, le défi a été de répondre au fort besoin en main-d'œuvre que le passage en bio a généré. Nous avons pu le faire progressivement, en convertissant d'abord certaines parcelles en bio, pour nous faire la main. Aujourd'hui, nous organisons le travail avec une équipe d'une cinquantaine de personnes, selon les saisons. Il a fallu apprendre à répartir les tâches, mobiliser les troupes, gérer les équipes...

Pour l'élevage bovin, le défi est de trouver le bon équilibre entre la production de fourrage et la rentabilité du lait produit. Nous visons la plus grande autonomie fourragère possible et donc la réduction des factures d'aliments concentrés, ainsi que la transformation à la ferme pour mieux valoriser le lait et en garder au maximum la valeur ajoutée. Heureusement, la race normande est assez rustique pour s'adapter à ce changement de système.

Tout seuls, nous n'aurions probablement pas fait ce choix. Mais avec l'arrivée dans le GAEC d'Edouard et de Margot, notre fils et notre nièce qui ont poussé dans ce sens, nous sommes plus confiants, et eux totalement investis dans ce projet.

Les sources d'information

Pour le changement de système de l'atelier lait, Edouard a intégré le groupe Lait Bio du Cotentin animé par la Chambre d'Agriculture. Et à côté, il multiplie les recherches sur Internet, participe à des réunions, collecte des documents...

L'apport du collectif

Le GVA de notre secteur (GVA de l'Ay) propose en général 4 rencontres par an, sur des thématiques qui varient en fonction des besoins des membres. Nous y trouvons des informations par des apports extérieurs (formateurs, intervenants), mais aussi les retours d'expériences d'autres agriculteurs, leurs soucis, leurs bonnes trouvailles. C'est un lieu où on apprend, on essaye de nouvelles choses.

Depuis 3 ans, j'ai intégré une troupe de théâtre (les Agricomédiens) qui me permet, avec les autres comédiens, de parler du métier, d'engager des discussions avec le public et les citoyens autour de chez nous.

LES BENEFICES

- ◆ J'ai découvert l'intérêt de travailler avec une grosse équipe : pour l'ambiance collective, les bons moments, le partage de la pénibilité des tâches et pour l'ouverture vers davantage de points de vues que ça me donne.
- ◆ Le système en bio est plus complexe à gérer... mais il est aussi bien plus intéressant : nous analysons mieux la situation, nous comprenons mieux le fonctionnement de l'écosystème, nous trouvons des solutions. Par exemple, les rotations plus longues permettent aussi plus de possibilités de combinaisons de cultures.
- ◆ Dans notre nouveau système, les marges économiques sont plus intéressantes avec le label Bio et nous valorisons mieux l'ensemble des produits. Dans le système plus standardisé que nous avions avant, tout ce qui n'était pas dans la norme était perdu... Non seulement nous nous y retrouvons mieux économiquement, mais en plus c'est notre savoir-faire à nous qui est valorisé, pas un système pensé par d'autres.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Cela reste un métier de passionné : il faut savoir cultiver sa fierté pour ne pas baisser les bras.
- ◆ Il faut gérer un système complexe, organiser l'astreinte de l'élevage, multiplier les compétences pour faire les choses le plus possible soi-même et maîtriser ses dépendances.
- ◆ Notre système reste productif : il est intensif en écologie et en main-d'œuvre plutôt qu'en intrants et en machines.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Nous serions passés au bio avant, pour en profiter plus tôt...

Avec ces évolutions de système, nous avons le sentiment de mieux anticiper les années à venir, de réfléchir à plus long terme pour un outil raisonné en fonction de la société de demain et pas des modèles d'hier. Pour moi, la preuve en est que 2 jeunes nous ont rejoint pour apporter ces changements : c'est eux qui construiront leur avenir sur cette base !

56 - « MON PÈRE A ENCLENCHÉ LA TRANSITION SUR LA GESTION DES SOLS ET JE L'AI ACCÉLÉRÉE »



Grandes cultures, compostage — Ain
Fonctionnement et fertilité des sols

Avec la contribution financière du compte d'affectation spéciale développement agricole et rural CASDAR
MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Liberté Équité Félicité



Clément Dubost

Age : 32 ans

Formation initiale : licence en construction

Date d'installation : 2018 (reprise de l'exploitation familiale)

Implication dans les réseaux de Trame : Membre de l'association Agriculteurs Composteurs de France (ACF)

Autres implications : Membre du groupe Avenir Dombes Sol

Contact : clement.dubost@adfe.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ EARL de Maisons Neuves (Baneins, Ain)
- ◆ Plateforme de compostage et recyclage
- ◆ 110 ha de SAU : maïs, blé, orge, colza, lin, oléagineux, sarrasin en dérobé, soja

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Clément Dubost
- ◆ 3 salariés sur la plateforme de compostage (dont 1 salarié polyvalent qui aide Clément Dubost sur les cultures)

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Mon père était éleveur de porcs et pratiquait le labour en agriculture conventionnelle. Il y a une quinzaine d'années, il a décidé d'arrêter le labour, d'incorporer son lisier à du compost et de passer à des Techniques Culturelles Simplifiées (TCS) (notamment basées sur l'utilisation du déchaumeur). Il a arrêté l'élevage de porcs dans les années 2000, car depuis plusieurs années le cours du porc était extrêmement bas et il travaillait à perte.

Les changements

Mon père a enclenché la transition, je l'ai accélérée. Depuis que j'ai repris l'exploitation familiale il y a 3 ans, nous essayons de réaliser le plus possible du semis-direct. Mais je ne m'interdis pas de revenir en arrière quand les conditions ne me le permettent pas. A mon arrivée, j'ai également mis en place l'implantation de couverts végétaux afin de nous lancer pleinement en agriculture de conservation des sols (ACS).

En parallèle de ces pratiques, nous avons drainé nos terrains car nos sols limoneux gorgés d'eau étaient très paralysants pour les cultures. Cela nous a permis de gagner en structure de sol.

Les raisons

L'aspect du sol a été l'élément déclencheur de nos changements de pratiques. Mon père avait constaté que le taux de matière organique allait en diminuant, alors qu'il apportait du lisier régulièrement. Il y avait donc un souci quelque part ! L'objectif a donc été de trouver des pratiques pour préserver notre sol. Notre ferme se transmet depuis des générations et l'objectif est que cela continue ! Il faut donc préserver notre capital.

Les risques

Le risque zéro n'existe pas en agriculture, on peut toujours rater des cultures. Mais c'est vrai qu'en agriculture de conservation nous avons un risque supplémentaire car les méthodes sont encore méconnues. Le principal risque est donc financier. Par exemple, cet été, j'ai semé du colza en semis-direct sur chaumes d'orge, cela a été un échec ! Il y avait une trop grande pression de limaces dans les chaumes. J'ai su a posteriori ce qu'il aurait fallu faire mais c'était trop tard. Le regard des voisins sur les champs et pratiques peut gêner, mais personnellement je m'en moque un peu.

Les difficultés rencontrées et les solutions

La plus grande difficulté que nous pouvons rencontrer dans ces pratiques d'ACS concerne le matériel. Nous sommes sur une activité qui dégage peu de marge financière alors que les investissements pour l'achat de matériel sont importants. Il n'est pas possible de « tester » une année l'ACS, puis de revenir en arrière, car en ACS et en agriculture conventionnelle le matériel est différent. Il faut avoir une vision à long terme lorsque l'on se lance. Notre avantage est de travailler dans une Cuma. Nous avons « converti » des collègues à l'ACS, ce qui a permis l'achat de matériel en commun. De plus, nous avons bénéficié de subventions qui nous ont bien aidés dans ces achats.

Nous n'arrivons pas vraiment à réduire nos Indicateurs de Fréquence de Traitements (IFT). A force de réaliser des semis-directs beaucoup d'adventices se sont développées. Ce problème est complexe et nous ne l'avons toujours pas résolu complètement. La maîtrise des couverts est aussi une problématique énorme chez nous car nous rencontrons souvent de fortes sécheresses.

Les sources d'information

L'association nationale Agriculteurs Composteurs de France nous apporte des informations, des idées, pour notre plateforme de compostage. Nous faisons aussi partie du groupe Avenir Dombes Sol, qui nous permet de réaliser une dizaine de formations Vivea par an, en faisant appel à un technicien agronome (Nicolas Courtois). J'ai suivi des formations sur les TCS et l'ACS.

Nous faisons également partie d'une coopérative : Oxyane. La venue du technicien nous aide pour les aspects techniques et phytosanitaires. Nous sommes également abonnés à des magazines (TCS) et à des journaux locaux agricoles.

L'apport du collectif

Avenir Dombes Sol est un groupe très local. Il nous permet d'être en lien avec les collectivités et les acteurs du territoire.

Grâce à la CUMA nos investissements sur le parc matériel sont réduits.

Je ne saurais pas dire si nous nous serions lancés seuls en ACS. Mais grâce aux collectifs, j'ai pu échanger avec d'autres agriculteurs qui mettent en place ces pratiques et rencontrent les mêmes problèmes que moi.

LES BÉNÉFICES

- ◆ La structure du sol s'est améliorée, elle est plus aérée, nos semis sont mieux réussis.
- ◆ Le taux de matière organique s'est stabilisé, comme le complexe argilo-humique.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ L'agriculture touche beaucoup de personnes au sein de la société et se retrouve parfois au cœur de polémiques. Le métier d'agriculteur est un métier magnifique qui nous pousse à aimer et observer la nature, alors que souvent on nous reproche l'inverse : c'est très frustrant.
- ◆ Il me semble important d'avoir une vision plus commerciale des fermes qui sont des entreprises avant tout. Nous devons améliorer notre communication. Il faut que nous arrivions à valoriser nos techniques auprès du grand public afin d'avoir des prix plus intéressants et nous permettre de valoriser tous ces efforts.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je n'ai pas suivi de formation agricole et cela me manque pour être plus pointu techniquement. Cependant, mes études dans un autre domaine m'ont apporté d'autres perceptions, d'autres connaissances qui aujourd'hui m'aident, dans la logistique, par exemple. Si c'était à refaire, je referais pareil !

57 - « UN ÉLEVAGE BIO EN PLEIN AIR INTÉGRAL, 100 % EN VENTE DIRECTE »



Élevage bovin viande, maraichage — Hérault

Agriculture biologique, autonomie alimentaire du troupeau, circuits courts



Céline et Jérôme Houssemand

Age : 44 et 46 ans

Formation initiale : Céline : IUT Comptabilité-gestion, Licence Pro Informatique de gestion ; Jérôme : CAP-BEP de sylviculture, BPREA

Date d'installation : Jérôme en 2000 et Céline en 2004

Implication dans les réseaux de Trame : Trésorière du réseau Boutiques Paysannes Occitanie, Administratrice de Trame

Autres implications : Jérôme : membre du bureau de l'association foncière pastorale communale

Contact : celine.houssemand@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ GAEC Houssemand (Fraise-sur-Agoût, Hérault)
- ◆ 60 vaches allaitantes de race rustique Galloway et 2 taureaux (saillies naturelles), soit 170 animaux au total avec les génisses et les veaux
- ◆ 2 ha de maraichage (légumes de montagne : pomme de terre, carotte, chou, poireau...)

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Céline et Jérôme Houssemand
- ◆ 2 salariés
- ◆ Le père de Céline, 1 jour par semaine

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Originaires d'une autre région, nous nous sommes installés, hors cadre familial, dans le massif de l'Espinouse (Hérault). Nous avons repris l'exploitation agricole d'un éleveur qui partait à la retraite. Nous élevons nos bovins selon le cahier des charges bio depuis le départ. Cela fait partie de notre éthique : nous ne souhaitons pas mettre dans l'assiette des gens ce que nous ne voudrions pas dans la nôtre. Nous aspirions aussi à rendre le bio plus accessible aux petits revenus. Lors de l'installation de Jérôme, nous étions en pleine crise de la vache folle. Les marchés se sont effondrés. Nous avons directement commercialisé 100 % de notre production en vente directe (colis de viande) et non en montant en puissance sur les premières années, comme le projet d'installation le prévoyait initialement.

Les changements

Nous avons vite compris que les vaches limousines que nous avons reprises ne convenaient pas pour notre système d'élevage biologique en plein air. En 2002, nous avons opté pour la race rustique Galloway, plus adaptée. En 2004, nous nous sommes associés avec un éleveur de race Aubrac, ce qui a permis mon installation dans une SCEA. Quand notre associé est sorti de la SCEA en 2011, nous avons monté un GAEC entre époux.

Nous n'étions pas autonomes en fourrage. La race Aubrac ayant des besoins alimentaires supérieurs à la race Galloway, nous avons choisi, en 2012, de vendre le troupeau des Aubrac et d'agrandir celui des vaches Galloway.

Notre système est un élevage de plein air intégral, en extensif. Nous exploitons 330 ha de SAU. 50 ha sont des prairies mécanisables, le reste est constitué de landes et de bois pâturés. Nous avons un contrat avec l'Office National des Forêts sur une cinquantaine d'hectares pour l'entretien des zones humides non mécanisables avec nos vaches. Elles ont un petit gabarit et n'abîment pas les terrains.

En 2010, nous avons été contactés par 2 boutiques de producteurs dans lesquelles nous sommes entrés. En 2012, j'ai participé à la création de 2 nouvelles boutiques. Notre production est aujourd'hui quasiment toute écoulée dans ces 4 magasins. J'ai travaillé à l'extérieur jusqu'en 2010. En 2012, nous avons débuté une activité de maraichage, afin d'assurer un second salaire. Nous l'avons peu à peu développée car nous avons des débouchés dans les boutiques.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Nous sommes des néoruraux. L'éleveur dont nous avons repris l'exploitation en 2000 avait 40 ha de surface attenants à 60 ha de communaux. La volonté de la mairie était d'installer une famille qui reprenne le tout. Nous avons été retenus parmi 20 candidatures. Même si nous avons l'appui de la mairie, nous n'avons pas été bien accueillis par la majorité des autres agriculteurs. Nos pratiques (plein air intégral) étaient différentes des leurs, nous avons reçu beaucoup de critiques. Aujourd'hui cela se calme un peu, d'autres agriculteurs ont aujourd'hui les mêmes pratiques que nous.

Nous avons rencontré d'autres difficultés. Avec les vaches Aubrac, nous travaillions pour le producteur qui nous vendait le foin : nous n'arrivions pas à me dégager un salaire. Avec un autre emploi à l'extérieur, des enfants en bas âge, c'était difficile psychologiquement de tout gérer. Lorsque nous avons atteint l'autonomie fourragère, que nous avons diversifié notre activité et que j'ai pu travailler à 100 % sur l'exploitation, nous avons trouvé l'équilibre financier.

Les sources d'information

Nous sommes adhérents du Civam Bio de l'Hérault depuis le début. La Chambre d'agriculture nous a appuyés pour les parties administratives. Pour tout ce qui concerne les pratiques agricoles, nous nous informons sur Internet.

L'apport du collectif

Au sein des boutiques de producteurs, nous partageons nos réussites et nos défaites sur les exploitations. Nous mutualisons le temps de la commercialisation. Nous ne sommes présents que quelques jours par mois, alors que si nous devons faire les marchés, cela nous prendrait beaucoup plus de temps. Il y a une solidarité qui se met en place.

Le réseau Boutiques Paysannes Occitanie, dont je suis la trésorière, compte aujourd'hui 15 boutiques. Il permet de réaliser une veille juridique, règlementaire, de professionnaliser notre activité. Il me permet aussi de garder un pied dans le domaine de mon précédent métier : la comptabilité.

Plus on est nombreux, plus on est fort pour exercer une activité de lobbying. C'est ce que nous faisons au sein du groupe de travail national sur les magasins de producteurs, animé par Trame, qui comprend d'autres réseaux de magasins comme le nôtre. Nous aimerions devenir des interlocuteurs incontournables lorsque des lois qui nous concernent sont élaborées.

LES BENEFICES

- ◆ Nous vivons enfin de notre activité.
- ◆ Nous sommes fiers de faire de beaux produits et d'avoir pu transmettre nos valeurs à nos enfants.
- ◆ Nous avons fait le choix d'avoir du confort de travail sans mécaniser. Notre système emploie des salariés. Nous avons le souci de contribuer à l'emploi en milieu rural.
- ◆ Vendre en direct nous permet de sensibiliser les consommateurs, alors que si nous étions dans des circuits traditionnels, nous ne verrions que le chauffeur de la coopérative.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Professionnellement, il est important pour moi de vivre de mon métier, tout en étant au service des clients et des collègues, notamment à travers mes compétences comptables et fiscales.
- ◆ Personnellement, il me tient à cœur de travailler pour le bien commun, d'être en conscience de ce que je fais et des incidences de mes actions sur les autres.
- ◆ Les agriculteurs doivent tous être prêts à manger ce qu'ils produisent. Le système doit changer. Nous sommes tous responsables de la façon dont nous dépensons notre argent.
- ◆ Nous cultivons l'idée d'une ferme en autonomie. Deux de nos enfants (20 et 15 ans) ont le projet de s'installer avec nous : notre fille aimerait créer une ferme-auberge avec centre équestre. Nous voudrions valoriser une partie de la production via la ferme-auberge, ce qui demanderait de diversifier encore plus les productions. Mon fils, lui voudrait accentuer encore plus l'autonomie alimentaire, peut-être cultiver des céréales.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Pour être honnête, je ne suis pas certaine qu'on le referait. Il nous a manqué, toutes ces années, du temps personnel. Si c'était à refaire, peut-être nous n'aurions pas d'animaux. Ou alors, nous aurions eu besoin de pouvoir tout de suite travailler à plusieurs, avec des salariés compétents, pour disposer de plus de temps.



Aymeric Laprun

Age : 44 ans

Formation initiale : BTS Agricole « Gestion protection de la nature », Maitrise « Environnement et aménagement du territoire »

Date d'installation : 2016

Implication dans les réseaux de Trame : membre du Geda Anglure

Autres implications : Commission AB de Novagrain ; conseiller municipal ; représentant d'une association syndicale autorisée (ASA) en hydraulique agricole

Contact : aymeric@laprun.com

L'EXPLOITATION

- ◆ EARL des Marais, ferme des Marais (La Chapelle-Lasson, Marne)
- ◆ 105 ha de SAU : prairie permanente (5 ha) ; luzerne, betteraves sucrières, colza, blé, orge, triticale, pois protéagineux, méteil pour les moutons
- ◆ Cheptel : 80 brebis race Ile-de-France, 120 agneaux par an

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Aymeric Laprun, 1 ETP ; son père (cumul emploi / retraite : 300 heures/an)

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

La ferme appartenait à mon arrière-grand-père, qui était moutonnier, activité qui a été poursuivie par mon grand-père et mon père, avec des troupeaux de 300 têtes. Mon père a développé les grandes cultures, en conventionnel et, lorsqu'il a pris sa retraite en 2015, j'ai pris la suite. J'étais fonctionnaire, responsable d'un service déchet dans une communauté de communes, et j'ai donc complètement changé de voie.

Les changements

J'avais dans l'idée de procéder à des changements de pratiques, tant dans les cultures qu'au niveau de l'élevage. Les deux premières années, j'ai cependant poursuivi l'activité en conventionnel tout en discutant avec mon père des changements possibles à apporter. En parallèle, je me suis formé et j'ai commencé à expérimenter, jusqu'à décider, en 2017, de convertir les premières parcelles en agriculture biologique. J'ai changé aussi les modalités de conduite du troupeau de moutons, en réduisant sa taille et donc la densité dans la bergerie, en arrêtant la vaccination à la naissance ou encore en travaillant l'intégration cultures/élevage (fertilisation/autonomie alimentaire).

Les raisons

Ma formation initiale et mon expérience professionnelle m'avaient déjà conforté dans cette orientation et dans la nécessité de changer les pratiques, notamment en réduisant l'usage des intrants chimiques et en faisant revenir la biodiversité. J'ai aussi, à titre personnel, un fort intérêt pour l'aménagement du parcellaire, comme l'implantation de haies. Enfin, j'ai fini par avoir du mal à dormir les veilles de jours où je devais prendre mon tracteur pour aller traiter.

Les risques

Les risques portaient d'abord sur la stabilité économique de l'entreprise : en Champagne-Ardenne, une exploitation agricole de 100 hectares, ce n'est pas classique, c'est petit. Par ailleurs, je suis en fermage, que je dois régler, et j'ai dû racheter les parts de mes 3 frères et sœurs et assurer le remboursement des emprunts existants. La rentabilité économique était aussi fragilisée puisque les 2 premières années de la conversion, il n'est pas possible de vendre en bio.

Je craignais également de ne pas avoir suffisamment de retours d'expériences d'autres agriculteurs, peu nombreux en bio sur la région. Le Geda et un conseiller de la Chambre d'agriculture ont permis de pallier ces craintes.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Dans cette région où l'agriculture biologique est peu développée, ce sont surtout les regards des voisins qui peuvent être pesants, d'autant que peu viennent poser directement des questions et échanger.

Sur le plan technique, l'implantation de haies induit une perte de surface agricole et l'effet sur la biodiversité ne se fait sentir qu'au bout de 10 ans, ce qui rend la démarche peu compréhensible par les voisins. Mais avec mes amis d'enfance également agriculteurs, ces changements génèrent des discussions intéressantes. Et le passage en bio nécessite d'être patient (ainsi le troupeau sera bio en 2022, le temps de convertir les cultures destinées à l'alimentation).

Sur un plan plus personnel, la difficulté principale tient au peu de temps libre que j'arrive à dégager pour ma famille.

Les sources d'information

Je me suis beaucoup formé, avec la Chambre d'agriculture et dans le cadre de formations privées, sur l'agro-écologie, les couverts permanents, la biodiversité, la plantation et la taille de haies notamment.

Pour la conduite du troupeau, en plus de l'expérience de mon père, j'ai suivi une formation « Elevage ovin » au CFPPA de Mirecourt avant de décider de garder le troupeau et je suis une formation « Conduite de chien de troupeau » Border Collie pour passer les troupeaux dans les dérobés.

Je participe également à des échanges avec d'autres agriculteurs via un groupe WhatsApp.

L'apport du collectif

Avant même mon installation, j'étais passé à la Chambre d'agriculture pour voir quel accompagnement était envisageable et c'est ainsi que j'ai rejoint un Geda. Avec une quinzaine d'agriculteurs très actifs, cela permet des échanges pour ne pas rester sur des acquis ou sur un seul son de cloche et continuer à avancer.

Faire partie du Geda m'a en outre permis d'avoir un réseau à la fois professionnel, avec d'autres agriculteurs, et institutionnel.

LES BENEFCES

- ◆ Je suis épanoui : mon travail d'agriculteur touche à beaucoup d'aspects de la société, de l'économie, de l'environnement et me permet d'être en contact avec des personnes d'horizons variés.
- ◆ Je fais de la vente directe de viande dans un rayon de 30 km maximum de l'exploitation et j'envisage de développer ce mode de commercialisation avec mon passage en bio.
- ◆ Je cherche un cadre juridique pour installer un maraîcher bio sur des terres de marais.
- ◆ J'apprécie d'être de plus en plus dans l'observation des cultures, du sol, des oiseaux, des insectes.
- ◆ Mon père est ravi, très intéressé, sur la diversification des cultures et les nouvelles rotations, avec l'achat d'une herse étrille.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Je suis un paysan aménageur du territoire.
- ◆ Je pense « économie circulaire », c'est-à-dire faire un système le plus vertueux possible, avec des troupeaux qui fertilisent les cultures qui nourrissent le troupeau.
- ◆ C'est un métier qui n'est plus cloisonné et qui implique de penser de façon transversale.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

J'aurais eu besoin de collègues paysans lancés dans la même démarche, de plus de partages sur le micro-territoire, d'aller plus loin pour plus de retours d'expériences. Mais j'ai eu la chance d'avoir des parents qui m'ont permis de faire des études assez longues sur d'autres régions et de bouger, ce qui a été facilitant.

59 - « UN PROJET DE MÉTHANISATION MENÉ EN CONCERTATION AVEC LES ACTEURS DU TERRITOIRE »



Polyculture - élevage, méthanisation — Deux-Sèvres
Fonctionnement et fertilité des sols, énergies renouvelables



Vanessa et David Paillat

Age : 43 ans pour Vanessa Paillat, 46 pour David Paillat

Formation initiale : tous les deux ingénieurs en agriculture

Date d'installation de David : 2001

Implication dans les réseaux de Trame : adhérents de l'Association des Agriculteurs Méthaniseurs de France

Autres implications : David est vice-président de Cerfrance Poitou-Charentes, administrateur de la coopérative laitière Terra Lacta, trésorier de Cuma.

Contact : info@demeter-energies.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ GAEC Biraud-Paillat (Mauzé-sur-le-Mignon, Deux-Sèvres) : 120 vaches laitières, 100 ha de productions fourragères, 320 ha de cultures de rente (blé, maïs, colza, tournesol, sorgho).
- ◆ SAS Démeter Energies pour la méthanisation : production de 4,2 millions de kWh d'électricité/an et autant de kWh thermiques, en cogénération.

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ GAEC : 3 associés (David Paillat, son frère Vincent et Bernard Biraud, un voisin) et 3 salariés.
- ◆ SAS : Vanessa Paillat (responsable d'exploitation), un opérateur méthanisation et 1 chauffeur.
- ◆ Prestation externe pour l'épandage.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

L'exploitation agricole est familiale (3^{ème} génération). C'était déjà une exploitation de polyculture-élevage lors de l'installation de David, mon mari, et les pratiques étaient conventionnelles. Son grand-père, un pionnier, avait tenté un passage en bio, mais les prix n'étaient pas encore là pour la production bio et il avait dû repasser en conventionnel.

Les changements

Quand David s'est installé, il s'est posé des questions sur l'avenir du modèle de l'exploitation. Il ne pouvait pas avoir de vision à long terme, subissait les sécheresses, la volatilité des prix et la baisse des aides européennes se profilait. La structuration de l'exploitation ne permettait pas d'envisager une conversion à un système extensif bio. Il a cherché une solution avec une contractualisation sur le long terme pour sécuriser les revenus. David avait entendu parler des énergies renouvelables mais ce sont des projets d'ampleur. Il a d'abord développé les volumes, réalisé les mises aux normes sur l'exploitation et attendu que tout le monde trouve ses marques au niveau du GAEC. En 2008, un bâtiment photovoltaïque a été construit pour s'essayer aux contractualisations.

Puis, en 2013, nous avons lancé la réflexion sur la méthanisation qui permettait de conclure une contractualisation à long terme et de valoriser ce que nous avions sur l'exploitation (lisier, fumiers...). En parallèle, David travaillait sur la mise en place des surfaces à intérêt écologique. Il s'est dit qu'il allait transformer une contrainte en valeur ajoutée : on nous imposait une surface sur laquelle nous devons planter des couverts, la méthanisation pouvait être un retour économique de ces couverts. En étudiant ce qu'était une CIVE (culture intermédiaire à vocation énergétique), il s'est rendu compte de l'intérêt de développement du semis direct pour gagner du temps.

L'unité de méthanisation est entrée en activité en 2018. Elle produit 4,2 millions de kWh d'électricité sur l'année et autant de kWh thermiques. Un quart de cette chaleur est revendu aux collectivités pour chauffer collège, écoles, centre socio-culturel, mairie et piscine. Un autre quart sert à sécher le foin de luzerne et les céréales. Enfin la moitié restante est utilisée pour chauffer les digesteurs. Nous cultivons des CIVE implantées en semis direct : après des essais de mélange triticale/seigle/féverole, puis seigle/féverole, puis sorgho en dérobé, demain certainement 100 % seigle. En effet, les avantages recherchés dans les mélanges ne se sont pas confirmés et les semences d'aujourd'hui sont bien adaptées à la méthanisation.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Nous avons débuté la réflexion sur la méthanisation par une étude de faisabilité. Rapidement, nous avons compris qu'il n'y avait pas de potentiel à l'échelle de l'exploitation seule. David en a parlé à d'autres agriculteurs. Avec les voisins, nous atteignons une taille plus intéressante au niveau de la sécurisation de la rentabilité et des opportunités offertes pour l'avenir. Finalement l'unité regroupe 12 exploitations.

Une unité de méthanisation est un projet d'envergure. Pour s'assurer qu'ils étaient tous les trois d'accord sur les objectifs, les associés du GAEC se sont fait accompagner par Cerfrance (réalisation d'entretiens individuels et collectifs).

La principale difficulté a été l'opposition née chez quelques habitants. Lors de nos démarches pour trouver des débouchés pour la chaleur, une personne de l'agglomération de Niort nous a alertés sur les risques de recours d'opposants et nous a encouragés à mener une concertation sur le territoire. Elle nous a mis en lien avec l'Ifrée (Institut de formation et de recherche en éducation à l'environnement) qui a animé une démarche de dialogue avec les habitants, sur un an et demi. David et moi assistions aux réunions publiques pour apporter de l'information. A l'issue de la démarche, les habitants ont produit 7 axes d'amélioration pour le projet. Ils ont proposé par exemple qu'un financement participatif soit mis en place. Sous forme de prêt in fine, il a été fixé à 200 000 € (sur un budget total de 6,2 M€) qui ont été rapidement atteints. Nous avons compris que le projet n'était pas seulement agricole mais de territoire.

Un autre volet complexe a été la création du réseau de chaleur. La commune ne disposant pas de réseau de gaz, il fallait partir sur de la cogénération et les collectivités étaient les seules à pouvoir être intéressées par la chaleur produite. Or, les élus doutaient que cela puisse fonctionner. Nous avons dû tout porter seuls et prendre des risques. Cela a été long et très lourd à porter, juridiquement et financièrement.

Les sources d'information

David souhaitait visiter des unités de méthanisation. Il a rencontré un adhérent de l'Association des Agriculteurs Méthaniseurs de France (AAMF) et nous avons rejoint le réseau. Il s'est renseigné auprès du club ATEE (Association technique énergie environnement), s'est rendu à des salons biogaz. Nous sommes aussi adhérents de Vienne Agri Métha.

L'apport du collectif

Nous avons reçu énormément de témoignages, de partages qui nous ont aidés à avancer dans nos choix. Nous avons fait de très belles rencontres qui nous ont enrichis. Cette action collective est très bénéfique. On gagne beaucoup de temps : sur les étapes de montage d'un projet de méthanisation, le technique, le juridique... A travers ces réseaux, nous avons aussi bénéficié de retours d'expérience sur les CIVE, le bioGNV, la création de stations service...

LES BENEFICES

- ◆ L'unité de méthanisation, dans laquelle sont engagés presque 100 % des éleveurs dans un rayon de 10 km, impulse une dynamique sur des changements de pratiques : essais de CIVE, agriculture de conservation des sols, retour du digestat...
- ◆ Nous sommes fiers d'avoir mis en place un réseau de chaleur dans une commune de moins de 3000 habitants.
- ◆ Nous avons mis tout ce que nous avons dans ce projet : nous avons porté les risques, nous n'avons pas dérapé. Ça a été beaucoup d'engagement personnel, nous avons beaucoup appris. C'est une belle aventure professionnelle, personnelle et de couple.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Pour chacune des décisions stratégiques de nos entreprises, nous essayons de prendre en compte l'environnement. Nous cherchons aussi à intégrer un volet sociétal : par exemple rendre un service (réseau de chaleur), épandre des matières qui soient inodores, rationaliser les transports... Nous valorisons, nous récupérons, afin de nous situer dans une économie la plus circulaire possible. Nous avons actuellement un projet de microstation service « bioGNV » pour être plus autonomes pour nos véhicules.
- ◆ Ingénieurs agricoles, nous avons été formés pour faire de l'agriculture de demain une agriculture innovante. Nous sommes heureux de nous inscrire dans un développement territorial durable.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Il nous a manqué un peu d'argent ! Malgré les subventions, le montage n'était pas assez sécurisé pour la banque au départ. Mais finalement cela a été un mal pour un bien. Nous avons dû rechercher des partenaires (coopératives laitière, céréalière, Sergies...) qui nous apprennent beaucoup et avec qui nous avons de belles relations de travail.



Xavier Pillet

Age : 42 ans

Formation initiale : Bac STAE (Sciences et Technologies de l'Agronomie et de l'Environnement) et équivalent BTSA ACSE

Date d'installation : 02/02/2001

Implication dans les réseaux de Trame : Adhérent au CEMES-CESAM (cercle d'échange de matériel)

Contact : xavierpillet@wanadoo.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ 2 sites : 43 ha à Saint-Germain-du-Seudre et 40 ha à Saint Georges de Didonne (Charente-Maritime)
- ◆ 100 % céréales en bio (blé, triticale, orge, méteil, triticale-pois, féverole, tournesol)
- ◆ 80 porcs plein air (6 reproducteurs)

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ 1 chef d'entreprise : Xavier Pillet

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Lors de mon installation en 2001, j'ai acheté environ 40 ha de foncier à mon grand-père et à la SAFER, car mon père avait des terres mais il n'y en avait pas assez pour deux associés. Comme je n'avais pas assez de financement pour acheter du matériel, ma tante, membre fondatrice du CEMES (cercle d'échange de matériel), m'a montré la voie. L'adhésion à ce groupe a été ma première dépense d'exploitation. Au départ, je produisais du tabac blond et des céréales en bio, une de mes convictions. En 2015, j'ai arrêté le tabac, plus assez rémunérateur, et j'ai cherché à valoriser mes céréales sur la ferme.

Les changements

J'ai alors développé un atelier porc charcutier en 2013 en autonomie alimentaire. Les porcs pâturent sur 5 ha avec des cabanes. Ils profitent également des arbres sur les parcours puisque j'ai planté 30 ha soit 1300 arbres plantés dont 200 fruitiers (poiriers, abricotiers, cerisiers...). Concernant l'élevage porcin plein air, je suis passé de 0 à 200 porcs en 2014. Je transformais et je vendais tout, avec une salariée à mi-temps. Je suivais la formule du fournisseur de minéraux mais, malgré des apports, les porcs ne grossissaient pas. Après avoir cherché la raison avec des vétérinaires, sans résultat, je me suis rendu compte que la ligne à haute tension perturbait leur développement et qu'ils mettaient 2 ans et demi à atteindre un poids pour la vente. Du coup, j'ai réadapté cette production il y a deux ans. Mais j'ai comme projet de la relancer car des magasins bio pour lesquels je produisais sont toujours intéressés.

Concernant les céréales, je vends en direct à des éleveurs du territoire. J'ai un grand bâtiment de 300 m² pour stocker et un trieur, alors je fournis directement aux éleveurs le volume dont ils ont besoin, au gré à gré. J'ai équipé mon bâtiment en photovoltaïque, c'était un projet collectif d'achats groupé avec le CEMES.

Les raisons

La raison principale est la volonté de produire sainement et de bénéficier d'une plus-value économique. Cependant, s'il n'y avait pas eu les aides financières, cela aurait été compliqué.

Les risques

C'est le coup de pouce financier et les aides qui ont permis de minimiser le risque.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Les difficultés du passage en bio ont été régulées par la plus-value financière depuis 2010, hors production porcine.

Pour la partie agroforesterie, j'ai reçu des subventions de la région pour les plants bois d'œuvre et de l'AFAC (Association Française Arbres Champêtres et Agroforesterie) pour les plants fruitiers.

Enfin, sur la partie porcs et transformation, je me suis formé et regrette aujourd'hui certains choix d'aiguillage.

Les sources d'information

Pour la partie transformation et découpe des porcs, je me suis formé à l'ENILV (Ecole Nationale des Industries du Lait et de la Viande) dans le Cantal.

L'apport du collectif

Grâce au CEMES, je n'ai pas investi dans beaucoup de matériel. Mon père était déjà adhérent, j'ai trouvé que le système permettait de s'installer à moindre coût. Par ailleurs, le CEMES proposait des formations permettant de gagner en compétences. Enfin, j'ai pu, grâce à ce collectif, bénéficier de prix sur des achats groupés comme pour les panneaux photovoltaïques par exemple.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Il y a moins de stress dans le métier.
- ◆ J'ai de nouveaux projets pour me renouveler : aujourd'hui, je projette de m'associer avec ma tante qui transforme déjà les céréales bio de l'exploitation en huile pour la vente directe.
- ◆ J'ai aussi le projet d'installer sur l'exploitation d'un nouveau bâtiment photovoltaïque 10 ans après le premier.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Ancré dans ma terre
- ◆ Au contact de mes animaux
- ◆ Adaptabilité

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je me ferais conseiller davantage, tout en travaillant avec ma conscience, car tous les conseils ne sont pas à suivre mot pour mot. Il faut aussi savoir prendre du recul en se rappelant des expériences passées.

LES MOTIVATIONS DU CHANGEMENT

Les tableaux ci-dessous rassemblent l'ensemble des motivations du changement citées par les témoins de ce recueil.

 **Economiques**
Production

- ◆ Développer ma production
- ◆ Limiter les pertes de production
- ◆ Améliorer la résilience face aux aléas de la production

Débouchés

- ◆ Sécuriser les débouchés
- ◆ M'insérer dans un marché de niche
- ◆ Obtenir une plus-value sur mes produits

Charges

- ◆ Réduire les charges
- ◆ Limiter les achats extérieurs

Rémunération

- ◆ Pouvoir vivre de mon métier
- ◆ Cesser de perdre de l'argent

 **Personnelles**
Aligner pratiques et valeurs

- ◆ Changer de métier
- ◆ Concilier mon activité avec mon engagement pour la préservation de l'environnement
- ◆ Quitter Paris et me mettre au vert
- ◆ Répondre à une prise de conscience
- ◆ Avoir un fonctionnement qui me fait plaisir
- ◆ Être en adéquation avec mes valeurs
- ◆ Me sentir mieux
- ◆ Donner du sens à mon métier
- ◆ Gagner en autonomie de décision

Gestion du temps et du travail

- ◆ Pouvoir prendre des vacances
- ◆ Être disponible certains week-ends
- ◆ Être plus disponible pour ma famille
- ◆ Pouvoir « déconnecter » du travail par moment
- ◆ Gagner du temps et du confort de travail
- ◆ Simplifier mon système

Préparer l'avenir

- ◆ Me donner de nouvelles perspectives
- ◆ Développer l'activité pour permettre aux enfants de s'installer
- ◆ Faciliter la transmission de l'exploitation
- ◆ Augmenter la valeur patrimoniale de mon exploitation

 **Territoriales**

- ◆ M'impliquer dans l'endroit où je vis
- ◆ Apporter ma contribution au paysage
- ◆ Répondre aux demandes des consommateurs alentours
- ◆ Raisonner mon système dans un souci de cohésion territoriale
- ◆ Saisir les opportunités d'un contexte périurbain

 **Environnementales**
Pollution

- ◆ Limiter l'émission de gaz à effet de serre
- ◆ Arrêter l'utilisation de produits de synthèse néfastes

Sols

- ◆ Réduire l'érosion de mes sols
- ◆ Améliorer l'état des sols
- ◆ Limiter les inondations par ruissellement

Energie

- ◆ Contribuer à la production d'énergies renouvelables
- ◆ Réduire ma consommation d'énergie fossile

Paysage/biodiversité

- ◆ M'inscrire dans une activité écologique
- ◆ Protéger le paysage dans lequel je vis et que j'aime
- ◆ Favoriser la biodiversité
- ◆ Préserver le vivant
- ◆ Sauvegarder des races à petits effectifs

 **Techniques**

- ◆ Rechercher l'autonomie alimentaire
- ◆ Améliorer l'état de santé des animaux
- ◆ Limiter les pertes de matière organique
- ◆ Améliorer le fonctionnement du sol
- ◆ Obtenir un produit de qualité
- ◆ Simplifier le système
- ◆ Résoudre des impasses techniques
- ◆ Être à la pointe de la technique

 **Règlementaires**

- ◆ Respecter les contraintes liées à une zone de captage d'eau potable
- ◆ Respecter les contraintes liées à une zone sensible à la pollution des eaux par les nitrates
- ◆ Anticiper la diminution des produits phytosanitaires autorisés

 **Sociales**

- ◆ Protéger ma santé, celle des salariés, celle des consommateurs
- ◆ Créer ou pérenniser des emplois
- ◆ Développer un système responsable : citoyen et humain
- ◆ Répondre aux attentes sociétales qui s'opposent à la logique des lobbies phytosanitaires
- ◆ Donner une meilleure image de l'agriculture
- ◆ Laisser une chance aux générations futures de pouvoir produire

LES APPORTS DU COLLECTIF

Les tableaux ci-dessous rassemblent l'ensemble des apports du collectif cités par les témoins de ce recueil.

 **Informier**

- ◆ Informations techniques
- ◆ Informations règlementaires
- ◆ Informations administratives
- ◆ Formations
- ◆ Tours de plaine
- ◆ Visites et voyages d'études
- ◆ Démonstrations de matériel
- ◆ Conseils et astuces
- ◆ Échanges entre pairs
- ◆ Partage d'expériences tirées de conditions réelles, sans enjeu ni lien commercial

 **Motiver**

- ◆ Empêcher le découragement
- ◆ Créer de l'émulation
- ◆ Permettre de se sentir moins seul
- ◆ Se soutenir
- ◆ Se rassurer
- ◆ Trouver de nouvelles idées
- ◆ Bouger pour ne pas ruminer
- ◆ Se comparer et oser

 **Progresser chez soi**

- ◆ Prendre du recul sur ses pratiques
- ◆ Bénéficier d'un regard extérieur sur ses pratiques
- ◆ Se remettre en cause et s'autoévaluer
- ◆ Acquérir de nouvelles compétences
- ◆ Oser grâce au soutien du groupe
- ◆ Gagner en autonomie
- ◆ Se conforter pour la mise en pratique après la phase d'expérimentation
- ◆ Conserver son rythme d'avancement

 **Rencontrer**

- ◆ D'autres agriculteurs
- ◆ Des techniciens
- ◆ Des conseillers
- ◆ Des experts d'autres domaines
- ◆ Des fournisseurs
- ◆ Des citoyens

 **Agir à plusieurs**

- ◆ Mener des projets collectifs :
 - * Amélioration des prairies
 - * Conservation des sols
 - * Optimisation de la gestion de l'azote
 - * Valorisation du métier
 - * Transformation et commercialisation
- ◆ Démultiplier les énergies
- ◆ Mettre en place des flux de valeurs sur le territoire
- ◆ Tester à plusieurs et diminuer les risques

 **Mutualiser**

- ◆ Acheter du matériel en copropriété
- ◆ Créer un atelier de découpe collectif
- ◆ Créer un outil de commercialisation collectif : magasin de producteurs
- ◆ Mutualiser des emplois

 **Représenter**

- ◆ Défendre nos intérêts
- ◆ Faire reconnaître notre statut
- ◆ Faire connaître notre métier et nos valeurs auprès du grand public
- ◆ Mener des négociations politiques et administratives pour défendre notre métier
- ◆ Défendre une AOP

LA PERCEPTION DU METIER

Les tableaux ci-dessous synthétisent les éléments cités par les témoins de ce recueil sur la perception qu'ils ont de leur métier.

L'agricultrice ou l'agriculteur qui a engagé ou vécu une transition agroécologique...



Met en place un système de production :

- ◆ Durable
- ◆ Résilient
- ◆ Autonome :
 - * En alimentation pour le troupeau
 - * En énergie
 - * Vis-à-vis des intrants
 - * Etc.



Pilote, défriche, innove :

- ◆ Est autonome dans sa prise de décision, libre de ses choix
- ◆ Garde la main sur ce qu'il fait et comment il le fait
- ◆ Anticipe
- ◆ Raisonne son exploitation de manière systémique



Rencontre des difficultés :

- ◆ Exerce un métier très prenant
- ◆ Est préoccupé par son équilibre de vie personnelle/professionnelle
- ◆ Exerce un métier risqué économiquement



Travaille en harmonie avec la nature :

- ◆ Prend en compte et développe des pratiques plus respectueuses de l'environnement
- ◆ Est conscient que chacune de ses décisions a des répercussions sur son écosystème
- ◆ Est un gardien de processus naturels
- ◆ Raisonne ses interventions



S'inscrit dans son territoire :

- ◆ S'implique dans l'endroit où il vit
- ◆ Apporte des solutions aux problématiques du territoire (fourniture d'énergie, accueil et pédagogie, paysage, biodiversité...)
- ◆ Exerce un large panel d'activités
- ◆ Pense « économie circulaire »



Est bien dans sa tête :

- ◆ Est heureux
- ◆ Travaille en harmonie avec ses associés ou ses salariés
- ◆ Exerce un métier passionnant et motivant

TABLE DES FICHES PAR NOM DU TÉMOIN

Témoignages	Thèmes abordés	Date du témoignage	N° de Fiche
Christophe Barry « Pour changer ses pratiques, il faut du temps, rien n'est impossible », Tarn	Réduction des phytosanitaires	Mai 2020	43
Laurent Baudouin , « Je suis paysan dans un système résilient », Jura	Agriculture biologique Santé du troupeau	Juin 2018	18
Pierre Beysserie , « Nous recherchons l'autonomie à tous les niveaux », Corrèze	Autonomie alimentaire du troupeau Circuits courts Energies renouvelables Fonctionnement et fertilité des sols Réduction des phytosanitaires Santé du troupeau	Juin 2017	1
Florence Bonnard , « Conscients du dérèglement climatique, nous expérimentons de nouvelles pratiques », Alpes-Maritimes	Agriculture biologique Fonctionnement et fertilité des sols Paysage et biodiversité Circuits courts	Juin 2021	52
Emmanuel Bouchard , « Passer au bio pour avoir une cohérence entre ce que je pense et ce que je fais », Vaucluse	Agriculture biologique Réduction des phytosanitaires	Mars 2017	2
Matthieu et Henri Boursier , « En route vers le Saint Marcellin Bio », Isère	Agriculture biologique Autonomie alimentaire du troupeau Fonctionnement et fertilité des sols	Octobre 2019	31
Josette et Gérard Bru , « Cultiver l'herbe pour nourrir nos vaches allaitantes », Haute-Vienne	Autonomie alimentaire du troupeau Energies renouvelables Santé du troupeau	Juillet 2018	19
Jean-Marc Burette , « Observer, sentir, respirer son sol... et toujours se questionner ! », Pas-de-Calais	Fonctionnement et fertilité des sols	Septembre 2021	53
Véronique Camus , « Préserver la santé de l'écosystème », Gironde	Réduction des phytosanitaires	Juillet 2021	54
Vincent Chalut , « L'abandon du labour pour un meilleur développement racinaire », Puy-de-Dôme	Fonctionnement et fertilité des sols Réduction des phytosanitaires	Juin 2019	32

TABLE DES FICHES PAR NOM DU TÉMOIN (SUITE)

Témoignages	Thèmes abordés	Date du témoignage	N° de Fiche
Pascal Chaussec , « L'agro-écologie peut permettre un choc de productivité », Finistère	Fonctionnement et fertilité des sols Réduction des phytosanitaires	Juillet 2018	20
Fabien Cholin , « Avec mon employeur, nous observons le sol des champs plus souvent », Eure-et-Loir	Fonctionnement et fertilité des sols Réduction des phytosanitaires	Mai 2017	3
Stéphane Choquet , « La méthanisation en commun nous ouvre un horizon de possibilités », Ille-et-Vilaine	Energies renouvelables Fonctionnement et fertilité des sols	Juillet 2017	4
Julien Christiaens , « Le compost améliore la qualité de mes sols », Indre	Fonctionnement et fertilité des sols Réduction des phytosanitaires	Juin 2018	21
Francis Claudepierre , « Nous avons été des pionniers de la méthanisation », Meurthe-et-Moselle	Agriculture biologique Energies renouvelables	Juin 2020	44
Pascale Croc , « Nous avons engagé une réflexion globale sur l'utilisation des protéines végétales », Charente-Maritime	Agriculture biologique Fonctionnement et fertilité des sols Circuits courts	Octobre 2017	5
Vincent Delargillière , « Un système herbager pour être autonome sur ma ferme et dans ma tête ! », Oise	Agriculture biologique Autonomie alimentaire du troupeau Fonctionnement et fertilité des sols Paysage et biodiversité	Juin 2020	45
Laurent Dejean , « L'autonomie alimentaire comme objectif », Tarn	Autonomie alimentaire du troupeau Fonctionnement et fertilité des sols Circuits courts	Octobre 2017	6
Henri de Malliard « La plateforme de compostage était la suite logique de ma démarche agronomique », Haute-Saône	Fonctionnement et fertilité des sols	Juillet 2020	46
Françoise de Pierrepont , « Nous retrouvons la fierté de produire sainement », Manche	Agriculture biologique Réduction des phytosanitaires	Juillet 2021	55

TABLE DES FICHES PAR NOM DU TMOIN (SUITE)

Témoignages	Thèmes abordés	Date du témoignage	N° de Fiche
Hervé de Smedt « Je m'oriente vers une agriculture régénérative », Oise	Fonctionnement et fertilité des sols Réduction des phytosanitaires	Mai 2020	47
Eric Doyen , « Organisation du travail et économie d'énergie sont mes lignes conductrices », Meuse	Agriculture biologique Energies renouvelables	Juin 2018	22
Clément Dubost , « Mon père a enclenché la transition sur la gestion des sols et je l'ai accélérée », Ain	Fonctionnement et fertilité des sols	Octobre 2021	56
Cyrille Ducat , « De l'allongement des rotations à l'agriculture de conservation des sols », Ardennes	Fonctionnement et fertilité des sols Réduction des phytosanitaires	Juillet 2017	7
Ludovic Dufour , « Nous sommes fiers de rendre à nouveau nos sols vivants », Seine-Maritime	Fonctionnement et fertilité des sols Réduction des phytosanitaires Paysage et biodiversité	Juillet 2018	23
Emmy Durbecq , « Par des pratiques plus vertueuses, je suis en accord avec mes valeurs », Ardennes	Fonctionnement et fertilité des sols Réduction des phytosanitaires Circuits courts	Août 2020	48
Sylvain Esnard , « Les résultats nous encouragent à poursuivre la réduction des intrants », Eure-et-Loir	Fonctionnement et fertilité des sols Réduction des phytosanitaires	Mai 2019	33
Alain Fretay , « Voir les animaux pâturer, il n'y a rien de plus beau », Ille-et-Vilaine	Agriculture biologique Autonomie alimentaire du troupeau	Mai 2019	34
Bruno Gabelier , « Un système pastoral méditerranéen en montraite », Alpes-Maritimes	Agriculture biologique Circuits courts Santé du troupeau	Juin 2018	24
Raphaël Gardot , « Je combine agriculture de conservation des sols et agroforesterie », Deux-Sèvres	Fonctionnement et fertilité des sols Paysage et biodiversité	Juillet 2017	8

TABLE DES FICHES PAR NOM DU TMOIN (SUITE)

Témoignages	Thèmes abordés	Date du témoignage	N° de Fiche
Bruno Génin , « Je m'informe beaucoup grâce aux réseaux sociaux », Meuse	Fonctionnement et fertilité des sols	Juin 2020	49
Christian Grégoire , « Je suis salarié d'une ferme pilote pour des pratiques agro-écologiques », Somme	Fonctionnement et fertilité des sols Paysage et biodiversité Réduction des phytosanitaires	Mai 2018	25
Jennifer Herpin , « Avoir un respect mutuel entre éleveurs et animaux », Sarthe	Santé du troupeau	Avril 2018	26
Céline et Jérôme Houssemand , « Un élevage bio en plein air intégral, 100 % en vente directe », Hérault	Agriculture biologique Autonomie alimentaire du troupeau Circuits courts	Juin 2021	57
Jérôme Laplane , « Il m'a fallu 7 ans d'expérimentation pour conforter mon passage en bio », Bouches-du-Rhône	Agriculture biologique Circuits courts Réduction des phytosanitaires	Mai 2017	9
Aymeric Laprun , « Je suis un paysan aménageur du territoire », Marne	Agriculture biologique Autonomie alimentaire du troupeau Paysage et biodiversité	Juin 2021	58
Quentin Lequeux , « Une installation de méthanisation dans un principe d'économie circulaire », Aisne	Energies renouvelables Santé du troupeau	Juin 2017	10
Jean-Paul et Nadine Loisy , « Changer nos pratiques et retrouver du sens à notre métier », Nièvre	Agriculture biologique Autonomie alimentaire du troupeau Energies renouvelables Fonctionnement et fertilité des sols Santé du troupeau	Juin 2017	11
Isabelle et Xavier Lombardot , « Soigner autrement le troupeau pour être en accord avec soi-même », Doubs	Santé du troupeau	Juin 2017	12
Hervé Mauduit , « Mon père a commencé à supprimer le labour dès 1977 », Indre-et-Loire	Fonctionnement et fertilité des sols	Octobre 2019	35

TABLE DES FICHES PAR NOM DU TMOIN (SUITE)

Témoignages	Thèmes abordés	Date du témoignage	N° de Fiche
Freddy Merklng, « D'un système hyper-productiviste à un système agro-durable productif », Bas-Rhin	Agriculture biologique Energies renouvelables Fonctionnement et fertilité des sols	Juin 2019	36
Christophe Naudin, « L'agriculture de conservation des sols pour diminuer les coûts de production », Essonne	Fonctionnement et fertilité des sols	Octobre 2018	27
Régis Négrier, « Une conférence sur les sols a été le déclic d'un changement de pratiques », Charente-Maritime	Fonctionnement et fertilité des sols Réduction des phytosanitaires	Juin 2018	28
Patricia et Marc Oudin, « Au cœur du marais, nous sauvegardons les races à faible effectif », Charente-Maritime	Autonomie alimentaire du troupeau Fonctionnement et fertilité des sols Paysage et biodiversité Santé du troupeau	Mai 2019	37
Vanessa et David Paillat, « Un projet de méthanisation mené en concertation avec les acteurs du territoire », Deux-Sèvres	Fonctionnement et fertilité des sols Energies renouvelables	Juin 2021	59
Emmanuel Palfray, « Une ferme tournée vers la ville », Seine-Maritime	Circuits courts Fonctionnement et fertilité des sols	Août 2017	13
Frédéric Parthenay, « Vendre en magasin de producteurs rapproché du consommateur », Charente	Circuits courts Fonctionnement et fertilité des sols	Juin 2017	14
Etienne Périn, « Les médecines vétérinaires alternatives m'ont donné un nouvel élan », Pas-de-Calais	Energies renouvelables Fonctionnement et fertilité des sols Santé du troupeau Réduction des phytosanitaires	Mai 2017	15
Xavier Perreard, « Je suis toujours à l'écoute des opportunités d'innovation sur les cultures », Haute-Savoie	Fonctionnement et fertilité des sols Réduction des phytosanitaires Paysage et biodiversité	Mai 2018	29
Pierre Pertuizet, « L'introduction des couverts dans la rotation apporte beaucoup de bénéfices », Ain	Fonctionnement et fertilité des sols Réduction des phytosanitaires	Août 2017	16

TABLE DES FICHES PAR NOM DU TMOIN (SUITE)

Témoignages	Thèmes abordés	Date du témoignage	N° de Fiche
Xavier Pillet , « Savoir prendre du recul », Charente-Maritime	Agriculture biologique Autonomie alimentaire du troupeau	Juillet 2021	60
Frédéric Quiclet , « Agriculteur composteur, apporteur de solutions pour le territoire », Haute-Saône	Fonctionnement et fertilité des sols	Novembre 2019	38
Geoffrey et Patrice Quinty , « L'approche agronomique rend mon métier passionnant », Puy-de-Dôme	Fonctionnement et fertilité des sols Réduction des phytosanitaires	Août 2019	39
Julien Romilly , « Un modèle économique fonctionnel et respectueux de l'environnement », Alpes de Haute-Provence	Agriculture biologique Circuits courts Paysage et biodiversité	Juin 2019	40
Rose-Lise Saint Marc , « Nous réduisons les pesticides, soucieux de l'impact sur la santé des personnes », Gironde	Réduction des phytosanitaires	Juillet 2019	41
Marie-Odile et Amaury Smets , « Le contact direct avec nos clients nous a responsabilisés vis-à-vis de nos pratiques », Nord	Fonctionnement et fertilité des sols Circuits courts	Août 2018	30
Katja, Fritz, Florian, Mathilde Studer , « Etre autonome, produire en restant le plus durable possible », Doubs	Agriculture biologique Autonomie alimentaire du troupeau Santé du troupeau	Mai 2019	42
Eric Tessier , « Nous misons sur le vivant plutôt que sur les intrants », Ille-et-Vilaine	Fonctionnement et fertilité des sols Réduction des phytosanitaires Autonomie alimentaire du troupeau Santé du troupeau	Mai 2020	50
Nicolas Tison , « Enclencher une réflexion sur l'autonomie et la résilience de notre système », Orne	Autonomie alimentaire du troupeau Réduction des phytosanitaires Santé du troupeau	Mai 2017	17
Clémentine Vaysse , « Les pratiques agro-écologiques ont été le moteur de mon installation », Vaucluse	Agriculture biologique Fonctionnement et fertilité des sols Paysage et biodiversité	Juin 2020	51

TABLE DES TMOIGNAGES PAR MOT-CLÉ

Mot-clé	Témoignages
Agriculture biologique	<ul style="list-style-type: none"> 2 Emmanuel Bouchard 5 Pascale Croc 9 Jérôme Laplane 11 Jean-Paul et Nadine Loisy 18 Laurent Baudouin 22 Eric Doyen 24 Bruno Gabelier 31 Matthieu et Henri Boursier 34 Alain Fretay 36 Freddy Merklng 40 Julien Romilly 42 Katja, Fritz, Florian, Mathilde Studer 44 Francis Claudepierre 45 Vincent Delargillière 51 Clémentine Vaysse 52 Florence Bonnard 55 Françoise de Pierrepont 57 Céline et Jérôme Houssemand 58 Aymeric Laprun 60 Xavier Pillet
Autonomie alimentaire du troupeau	<ul style="list-style-type: none"> 1 Pierre Beysserie 6 Laurent Dejean 11 Jean-Paul et Nadine Loisy 17 Nicolas Tison 19 Josette et Gérard Bru 31 Matthieu et Henri Boursier 34 Alain Fretay 37 Patricia et Marc Oudin 45 Vincent Delargillière 50 Eric Tessier 57 Céline et Jérôme Houssemand 58 Aymeric Laprun 60 Xavier Pillet
Circuits courts	<ul style="list-style-type: none"> 1 Pierre Beysserie 5 Pascale Croc 6 Laurent Dejean 9 Jérôme Laplane 13 Emmanuel Palfray 14 Frédéric Partenay 24 Bruno Gabelier 30 Marie-Odile et Amaury Smets 40 Julien Romilly 42 Katja, Fritz, Florian, Mathilde Studer 48 Emmy Durbecq 52 Florence Bonnard 57 Céline et Jérôme Houssemand
Energies renouvelables	<ul style="list-style-type: none"> 1 Pierre Beysserie 4 Stéphane Choquet 10 Quentin Lequeux 11 Jean-Paul et Nadine Loisy 19 Josette et Gérard Bru 15 Etienne Périn 22 Eric Doyen 36 Freddy Merklng 44 Francis Claudepierre 59 Vanessa et David Paillat

TABLE DES TEMOIGNAGES PAR MOT-CLÉ (SUITE)

Mot-clé	Témoignages
Fonctionnement et fertilité des sols	1 Pierre Beysserie 3 Fabien Cholin 4 Stéphane Choquet 5 Pascale Croc 6 Laurent Dejean 7 Cyrille Ducat 8 Raphaël Gardot 11 Jean-Paul et Nadine Loisy 13 Emmanuel Palfray 14 Frédéric Partenay 15 Etienne Périn 16 Pierre Pertuizet 20 Pascal Chaussec 21 Julien Christiaens 23 Ludovic Dufour 25 Christian Grégoire 27 Christophe Naudin 28 Régis Négrier 29 Xavier Perreard 30 Marie-Odile et Amaury Smets 32 Vincent Chalut 33 Sylvain Esnard 35 Hervé Mauduit 36 Freddy Merklng 37 Patricia et Marc Oudin 39 Geoffrey Quinty 45 Vincent Delargillière 46 Henri de Malliard 47 Hervé de Smedt 48 Emmy Durbecq 49 Bruno Génin 50 Eric Tessier 51 Clémentine Vaysse 52 Florence Bonnard 53 Jean-Marc Burette 56 Clément Dubost 59 Vanessa et David Paillat
Paysage et biodiversité	8 Raphaël Gardot 23 Ludovic Dufour 25 Christian Grégoire 29 Xavier Perreard 37 Patricia et Marc Oudin 40 Julien Romilly 45 Vincent Delargillière 51 Clémentine Vaysse 52 Florence Bonnard 58 Aymeric Laprun

TABLE DES TEMOIGNAGES PAR MOT-CLÉ (SUITE)

Mot-clé	Témoignages
Réduction des phytosanitaires	<ul style="list-style-type: none"> 1 Pierre Beysserie 2 Emmanuel Bouchard 3 Fabien Cholin 5 Pascale Croc 7 Cyrille Ducat 9 Jérôme Laplane 15 Etienne Périn 16 Pierre Pertuizet 17 Nicolas Tison 20 Pascal Chaussec 21 Julien Christiaens 23 Ludovic Dufour 25 Christian Grégoire 28 Régis Négrier 29 Xavier Perreard 32 Vincent Chalut 33 Sylvain Esnard 39 Geoffrey Quinty 41 Rose-Lise Saint Marc 43 Christophe Barry 47 Hervé de Smedt 48 Emmy Durbecq 50 Eric Tessier 54 Véronique Camus 55 Françoise de Pierrepont
Santé du troupeau	<ul style="list-style-type: none"> 1 Pierre Beysserie 10 Quentin Lequeux 11 Jean-Paul et Nadine Loisy 12 Isabelle et Xavier Lombardot 15 Etienne Périn 17 Nicolas Tison 18 Laurent Baudouin 19 Josette et Gérard Bru 24 Bruno Gabelier 26 Jennifer Herpin 37 Patricia et Marc Oudin 42 Katja, Fritz, Florian, Mathilde Studer 50 Eric Tessier

TABLE DES TÉMOIGNAGES PAR PRODUCTION

Productions	Fiches
Arboriculture	13 Emmanuel Palfray 41 Rose-Lise Saint-Marc
Apiculture	52 Florence Bonnard
Compostage	13 Emmanuel Palfray 21 Julien Christiaens 23 Ludovic Dufour 38 Frédéric Quiclet 46 Henri de Malliard 56 Clément Dubost
Grandes cultures	3 Fabien Cholin 5 Pascale Croc 8 Raphaël Gardot 14 Frédéric Parthenay 16 Pierre Pertuizet 17 Nicolas Tison 20 Pascal Chaussec 21 Julien Christiaens 22 Eric Doyen 23 Ludovic Dufour 25 Christian Grégoire 27 Christophe Naudin 28 Régis Négrier 29 Xavier Perreard 32 Vincent Chalut 33 Sylvain Esnard 35 Hervé Mauduit 36 Freddy Merklings 38 Frédéric Quiclet 39 Geoffrey et Patrice Quinty 46 Henri de Malliard 47 Hervé de Smedt 48 Emmy Durbecq 49 Bruno Génin 52 Florence Bonnard 56 Clément Dubost 58 Aymeric Laprun 60 Xavier Pillet
Maraichage	1 Pierre Beysserie 9 Jérôme Laplane 40 Julien Romilly 41 Rose-Lise Saint-Marc 54 Véronique Camus 55 Françoise de Pierrepont 57 Céline et Jérôme Houssemand
Méthanisation	4 Stéphane Choquet 10 Quentin Lequeux 22 Eric Doyen 36 Freddy Merklings 44 Francis Claudepierre 59 Vanessa et David Paillat
Polyculture - élevage avicole	13 Emmanuel Palfray 14 Frédéric Parthenay
Polyculture - élevage bovin viande	1 Pierre Beysserie 16 Pierre Pertuizet 19 Josette et Gérard Bru 36 Freddy Merklings 37 Patricia et Marc Oudin 57 Céline et Jérôme Houssemand

TABLE DES TÉMOIGNAGES PAR PRODUCTION (SUITE)

Productions	Fiches
Polyculture - élevage bovin lait	4 Stéphane Choquet
	7 Cyrille Ducat
	11 Jean-Paul et Nadine Loisy
	12 Isabelle et Xavier Lombardot
	15 Etienne Périn
	17 Nicolas Tison
	18 Laurent Baudouin
	20 Pascal Chaussec
	22 Eric Doyen
	26 Jennifer Herpin
	29 Xavier Perreard
	30 Marie-Odile et Amaury Smets
	31 Matthieu et Henri Boursier
	34 Alain Fretay
	42 Katja, Fritz, Florian, Mathilde Studer
	44 Francis Claudepierre
	45 Vincent Delargillière
	50 Eric Tessier
	53 Jean-Marc Burette
55 Françoise de Pierrepont	
59 Vanessa et David Paillat	
Polyculture - élevage cunicole	15 Etienne Périn
Polyculture - élevage ovin	6 Laurent Dejean
	24 Bruno Gabelier
	52 Florence Bonnard
	58 Aymeric Laprun
Polyculture - élevage porcin	10 Quentin Lequeux
	50 Eric Tessier
	60 Xavier Pillet
Plantes aromatiques	51 Clémentine Vaysse
Elevage caprin	24 Bruno Gabelier
Viticulture	2 Emmanuel Bouchard
	5 Pascale Croc
	28 Régis Négrier
	43 Christophe Barry
	54 Véronique Camus

Rédacteurs : A. Boulet, N. Bretagnolle, A-G. Cabelguen, A. Carret, N. Carton, A. Cathala, E. Charbonnier, S. Christophe, M. Corre, P. Desnos, E. Ebrard, L. Jérôme, Y. Lemoine, C. Marec, T. Pons, M. Vandenbulcke.

Coordination : A. Cathala

2021



6 rue de La Rochefoucauld - 75009 Paris
Tél : 01 44 95 08 00 - trame@trame.org - www.trame.org



Avec
la contribution
financière du compte
d'affectation spéciale
développement
agricole et rural
CASDAR



**MINISTÈRE
DE L'AGRICULTURE
ET DE L'ALIMENTATION**

*Liberté
Égalité
Fraternité*